



BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE

N° 70

AVRIL 1986

VOL. XIV - XIX^e ANNÉE

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la

SECTION ANDRÉ GIDE

Centre d'Études Littéraires du XX^e Siècle

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER III

avec le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES

DIX-NEUVIÈME ANNÉE

VOL. XIV

1986

Le
BULLETIN DES AMIS D'ANDRE GIDE
revue trimestrielle fondée en 1968 par
Claude MARTIN

publiée par la
SECTION ANDRE GIDE
du

Centre d'Etudes Littéraires du XXème Siècle
UNIVERSITE DE MONTPELLIER III

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre

est principalement diffusée par abonnement annuel ou
compris dans les publications servies aux membres de
l'Association des Amis d'André Gide au titre de leur
cotisation de l'année en cours

Tarifs: voir en dernière page de chaque livraison

REDACTION

composition et mise en page

Daniel MOUTOTE

307, rue de la Croix de Figuerolles

34100 MONTPELLIER

Tél. 67 75 57 66

Toute correspondance relative au B.A.A.G. doit être
envoyée selon le cas à:

Daniel MOUTOTE, directeur responsable de la Revue;
Alain GOULET: Rubrique "Entre nous...". 158, rue de
la Délivrande, F 14000 Caen. Tél. 31 94 58 78 ;

Pierre MASSON: Rubriques "Lectures gidiennes" et
"Gide et la recherche universitaire", 92 rue du
Grand Douzillé, F 49000 Angers. Tél. 41 66 72 51 ;

Claude MARTIN: Rubriques "Chroniques bibliogra-
phiques", "Publications", "Varia". 3, rue Alexis-
Carrel, 89110 Ste Foy lès Lyon. Tél. 78 59 16 05.

BULLETIN DES AMIS D'ANDRE GIDE

DIX-NEUVIEME ANNEE - VOL.XIV N°70. AVRIL 1986

| | | |
|-----------------------------|--|----------------|
| | INEDITS D'ANDRE GIDE ? | p.3 |
| C.FOUCART | Correspondance Gide-Schmeier | p.9 |
| F.WALTER | Sur trois tableaux | p.41 |
| D.STEEL | A propos d'un <u>Descartes</u> oublié | p.50 |
| P.SCHNYDER | Gide critique du roman des années 1900 | p.65 |
| M.-F. VAUQUELIN-KLINCKSIECK | RAPPORT MORAL | p.82 |
| H.HEINEMANN | RAPPORT FINANCIER | p.83 |
| B.METAYER | <u>Perséphone</u> | p.85 |
| | <u>SOUVENIRS SUR STEPHANE MALLARME</u> par Eugène ROUART | p.87 |
| A.POYLO | <u>MARCEL ARLAND</u> In Memoriam | p.91 |
| | PRIX, MEDAILLE, DOCTORAT D'ETAT de nos Amis | p.96 |
| R.HERAL | Gide et nos vingt ans | p.98 |
| | NOS AMIS PUBLIENT... | p.100 et p.103 |
| B.METAYER | Gide travesti | p.101 |
| | CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE | p.103 |
| | Cotisations , Conseil d'Administration de l'A.A.A.G. | p.104 |

Illustrations:

BERND SCHMEIER

SALLE ANDRE GIDE AU MUSEE D'UZES

MARCEL ARLAND

REVUE FONDEE EN 1968 PAR CLAUDE MARTIN
ET PUBLIEE PAR LA SECTION ANDRE GIDE
DU CENTRE D'ETUDES LITTERAIRES DU XXème SIECLE
A L'UNIVERSITE DE MONTPELLIER III
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ETUDES GIDIENNES
UNIVERSITE DE LYON II

Bulletin des Amis d'André Gide: XIII vol. annuels parus (1968 - 1985)

Collection GIDE / TEXTES:

- P. POLLARD / Proserpine. Perséphone. Ed. critique (1977)
J. MORTON: A. Gide-J. O'Brien. Correspondance(1937-1951) (1979)
C. MARTIN: A. Gide-J. Romains. Correspondance(Supplément) (1979)
W. VUILLEZ: Correspondance G. Vuillez, Gide, Claudel((1923-1931) (1981)
R. BOURNEUF-J. COTNAM: Gide-Giono. Correspondance(1929-1940) (1984)

LA N.R.F. Histoire de la Revue. Documents, index par C. MARTIN

CORRESPONDANCE GENERALE D'ANDRE GIDE par C. MARTIN avec le concours de l'Equipe du Greco 130053 du C.N.R.S. (F. CALLU, N. PREVOT, J. CLAUDE, C. FOUCART, A. GOULET et P. MASSON) VI fascicules (1984 - 1985)

- SUSAN M. STOUT: Index. Correspondance Gide-Martin du Gard (1979)
J.-P. CAP : Rivière-Schlumberger. Correspondance(1909-1925) (1980)
C. MARTIN: R. Levesque. Lettres à Gide et autres écrits)1982)
A. GOULET: G. Papini juge d'André Gide. Avec divers inédits. (1982)
D. MOUTOTE: Index Rerum du "Journal 1889-1939 d'A. Gide (1985)
C. FOUCART: D'un monde à l'autre. Correspondance Gide-Kessler (1985)
C. MARTIN: Eugène Rouart. Romans et Nouvelles (en préparation)

CATALOGUE AVEC PRIX SUR DEMANDE

Les commandes sont à adresser à
M. le Directeur du Centre d'Etudes Gidiennes
3, rue Alexis-Carrel
F 69110 Sainte-Foy-lès-Lyon.
tél. 78.59.16.05

INÉDITS D'ANDRÉ GIDE ?

M. Pierre CAIZERGUES, Professeur à l'Université de Montpellier III, nous signale deux articles parus respectivement dans Le Gaulois du 12 juin et dans celui du 10 juillet 1920: "Pourquoi j'ai traduit Antoine et Cléopâtre" et "La N.R.F., un groupe d'esprits libres", qui ne semblent pas avoir été repris en livres. Nous les proposons à la sagacité de nos lecteurs. Nous remercions chaleureusement M. CAIZERGUES de nous avoir fait part de sa découverte.

Nos remerciements vont aussi à Mlle LE NAN, Conservateur en Chef à la Bibliothèque Nationale, qui nous a fourni les photocopies des articles.

I

"Pourquoi j'ai traduit Antoine et Cléopâtre"

Je dois à Mme Rubinstein une succession de joies qui compteront parmi les plus vives de ma carrière. Et d'abord celle d'avoir été choisi par elle, en 1913, pour traduire une pièce admirable que depuis longtemps elle se proposait de monter. Joie des plus flatteuses que je sache, car c'est après avoir lu ma traduction de l'Offrande lyrique, de Tagore, qu'elle jugea ma prose capable de ne point trop trahir le lyrisme des plus splendides vers shakespeariens. De mon côté, je me proposais depuis longtemps de traduire un des drames de Shakespeare, mais lequel ? ... J'hésitais encore. J'acceptai donc avec enthousiasme la proposition qui m'était faite et me mis au travail aussitôt.

Il me semblait que jusqu'à présent aucun des traducteurs de Shakespeare n'avait su rendre le frémissement passionné, la richesse verbale et la poésie du texte anglais (j'excepte évidemment le Hamlet de Marcel Schwob, le Roi Lear de Loti, le Macbeth de Maeterlinck et La Nuit des Rois de Jacques Copeau), qualités que je tenais pour des plus importantes et auxquelles je m'attachai particulièrement. Les traductions précédentes d'Antoine et Cléopâtre, excellentes pour la plupart au point de vue de l'exactitude, me paraissaient ne nous présenter plus que des phrases informes et plates, dépouillées de toute

passion, de toute fleur.

Il n'est peut-être pas dans tout le théâtre de Shakespeare, d'introduction plus magistrale que celle d'Antoine et Cléopâtre. Dès les premiers vers la situation est établie, les personnages sont posés, leurs premières paroles, et malgré eux, nous les livrent dans un mélange, d'une complexité singulière, fait de poésie, de grâce à la fois forte et minaudière, d'amour rien qu'à demi sincère, d'ostentation, de suffisance et d'ardente sensualité:

Cléopâtre.-- If it be love indeed, tell me how much.

Antoine.-- There's beggary in the love that can be reckoned.

Que reste-t-il de tout cela? je le demande, que reste-t-il dans ces lignes, que j'emprunte à la traduction la plus réputée, celle de François Victor-Hugo:

Cléopâtre, à Antoine.- Si c'est vraiment de l'amour, dis-moi combien il est grand.

Antoine. - Il y a indigence dans l'amour qui peut s'évaluer.

Tout le reste est à l'avenant.

Ma traduction saura-t-elle, poétiquement parlant, se montrer un peu moins défaillante? Le public en jugera. Certainement il est une sorte de fluidité dans la langue anglaise dont la française se refuse à donner le parfait écho, mais notre langue, par contre, a de surprenantes ressources de nombre et de solidité.

Cependant, je restais un peu craintif encore, l'avouerai-je: je n'avais jamais entendu Mme Rubinstein. Une humeur vagabonde, qui m'entraînait sans cesse loin de Paris, m'avait fait manquer les représentations de Saint-Sébastien, de La Pisanelle et d'Hélène ! Certains, qui s'accordaient à louer la beauté, les gestes, les attitudes de la nouvelle tragédienne, me mettaient en garde contre l'étrangeté de son accent. Une matinée de gala, où elle devait jouer le quatrième acte de Phèdre, allait enfin me permettre d'en juger. Représentation unique, mémorable, où je me rendis plein d'appréhension. Elle parut, et dès les premiers vers j'oubliai toutes mes craintes. J'oubliai tout, et la salle et moi-même,

perdu dans une admiration sans bornes.

Ces vers de Racine, les plus beaux sans doute de notre langue, quelle n'eût pas été ma souffrance à les entendre, si peu que ce soit, déformés. Mais non, et jamais ils n'avaient retenti plus pleins, plus harmonieux ni plus tendres. Pas le moindre soupçon d'accent, et les plus prévenus, ce jour-là, durent se rendre. Nous retrouvions en Mme Rubinstein une artiste incomparable, une grande tragédienne, la seule qui désormais pût prétendre succéder à la grande Sarah. La valait-elle? La question ne se posait même pas, car, l'une et l'autre étaient incomparables; et tout le temps qu'on écoutait Ida l'on ne pouvait songer à l'autre, imaginer diction plus harmonieuse ni plus noble, compréhension de vers plus subtile, attitudes plus belles, passion plus pleine et contenue. Je ne me souviens point avoir jamais éprouvé devant la scène émotion plus parfaite et plus vive.

Or, cette même émotion, je devais l'éprouver à neuf à chaque répétition d'Antoine, car mon admiration ne m'en laissait manquer pas une. J'eus cette joie, infiniment rare, d'entendre la moindre phrase de mon texte exaltée, magnifiée par elle; chaque mot prenait son poids réel, sa signification la plus pleine, sa valeur. Et que dire de ce jeu, si divers et si sobre, de la grâce et de la plasticité des gestes?... J'avais devant moi, encore qu'en costume de ville, dans sa complexité malicieuse, Cléopâtre elle-même, "reine admirable à qui tout sied: gronder, rire, pleurer, et en qui chaque passion qui lutte affirme sa plénitude et sa beauté".

Et si déjà, sans le secours d'aucun costume et d'aucun fard, la "magicienne d'Egypte" sait à ce point subjuguier et charmer, que fera-t-elle, que ne fera-t-elle pas le soir qu'elle paraîtra dans sa gloire ?

Déjà je songe avec tristesse à tel ou tel qu'un empêchement, un départ priverait de ce spectacle et je me redis les mots d'Enobarbus à Antoine:

"Dans ce cas, Seigneur, vous auriez manqué un bien extraordinaire chef-d'oeuvre."

II.

La Nouvelle Revue Française

Un Groupement d'Esprits libres

La Nouvelle Revue Française n'a jamais été très portée sur le manifeste. Si l'on m'objecte celui par quoi s'ouvrit sa reprise en juin 1919, je répondrai qu'il n'offusqua personne autant qu'il fit ses fondateurs et plus anciens amis de la revue. Certaines protestations et explications s'ensuivirent qui, touchant à des idées générales, ne manquèrent pas d'intérêt. Il s'agissait de savoir si l'esprit qui nous animait avant la guerre était bien le même et méritait de rester le même, après que de tels événements nous avaient secoués. Chaque problème, et jusqu'à la raison d'être de ces problèmes, se trouvait à nouveau reposée: l'esprit français pouvait-il encore, devait-il prétendre à une impartialité, une sérénité qui semblait à première vue le dérober au vrai service? Le besoin de se dévouer à la meilleure et plus noble cause restait flagrant, mais le renoncement à la discussion n'en était-il pas la condition première? Ne devons-nous pas considérer désormais comme admises certaines vérités relatives dont la contestation compromettrait la bonne santé de la France et tarissait nos énergies? Personnellement, je me gardai, par crainte de l'envenimer, de prendre part à la querelle, mais plus que jamais me paraissait nécessaire un lieu discret où pût, sans crainte de déformation, chercher à se mirer le clair visage de la France.

La Nouvelle Revue Française répugnait aux manifestes, parce que les manifestes sont le fait d'un parti et qu'elle prétendait n'être l'organe ni d'un parti ni d'une école. Un groupement d'esprits libres, également soucieux de leur métier, également préoccupés de maintenir l'art et la pensée à l'abri des préoccupations de succès et des rétrécissements ou gonflements de la mode, je crois que c'est là ce que fut, au début, notre revue, et si elle eut quelque signification, elle le dut à la valeur propre de ses collaborateurs, à leur diversité même, car aussitôt se groupèrent autour de nous des écrivains de

tendances les plus diverses; on vit dans les sommaires de la Nouvelle Revue Française, Suarès voisiner avec Claudel, Charles-Louis Philippe avec Giraudoux; comme, aujourd'hui, Jules Romains avec Valéry Larbaud et Paul Valéry avec Marcel Proust. Un petit groupe d'amis présidait au choix des manuscrits, sans souci d'exclusion, que celle de la médiocrité.

On a parlé, naturellement, de cénacle, de chapelle, de comité d'admiration mutuelle -et rien n'était plus faux, car précisément nous apportions, à ne point nous entrelouanger selon l'usage, une telle vergogne, qu'il fut d'abord bien entendu que nous ne parlerions jamais les uns des autres; et c'est en vain que nos lecteurs pouvaient chercher, dans ces pages, le moindre éloge de l'un de nous. A vrai dire, il nous paraît aujourd'hui que nous poussions trop loin cette pudeur - dont d'ailleurs nul ne nous sut gré, qui, même, ne fut point remarquée- et désormais la N.R.F. s'occupe des oeuvres de ses collaborateurs autant que des autres, les traitant ni mieux ni plus mal.

La critique devait nécessairement prendre dans notre revue une place prépondérante, car nous ne nous propositions pas, on l'a compris, d'amuser le lecteur, mais de le renseigner, de l'éclairer plutôt, et j'allais dire: de l'instruire. L'encouragement du public, tant en France qu'à l'étranger, a bien prouvé qu'il attendait cela, et de cela surtout se montra reconnaissant.

Je sais bien que ce que j'en dis n'aidera pas guère à différencier la N.R.F. de telles autres revues, la Revue critique, par exemple, ou la jeune Minerve, avec qui elle se rencontre souvent, soucieuse comme elles de tradition et de discipline; mais où elle encourt leurs reproches et par où elle diffère de celles-ci, c'est lorsqu'elle accueille certains inclassés qui, comme Rimbaud, Verlaine ou Laforgue naguère, peuvent sembler indésirables à ceux qui n'admettent pas que le génie français sans cesse s'informe à neuf et se renouvelle, et que c'est à l'extrémité du rameau que toujours se porte la sève.



BERND SCHMEIER

Claude FOUCART
"DANS LES ANNEES SANS NOM":
SÉMELE ET JUPITER
(CORRESPONDANCE ANDRE GIDE-BERND SCHMEIER)

La publication de témoignages sur les rapports qui ont pu se développer entre Gide et les Allemands après la fin de la seconde guerre mondiale ne sont point pléthore. Qu'il suffise ici de citer l'article de Serge Maiwald paru dans la revue Universitas en 1951 et consacré à la visite qu'André Gide fit au philosophe Romano Guardini à Tübingen en juin 1947(1), le livre de Rolf Bongs, Das Antlitz André Gides, qui contient un long chapitre sur la rencontre du poète allemand avec l'écrivain français dans le train qui mène André Gide de Munich à Francfort, le 4 juillet 1947, après le discours prononcé devant la Erste Internationale Jugendkundgebung, réunion de la jeunesse allemande, le 28 juin 1947(2). La Correspondance avec Jef Last ne contient malheureusement que peu d'indications sur les contacts qui se développèrent à cette époque entre l'auteur de Thésée et une génération qui se trouve devant les débris d'un monde ne lui laissant que détresse et misère tant sociale qu'intellectuelle. André Gide nous offre deux textes fondamentaux sur le "message" qu'il présente à la jeunesse allemande: le discours prononcé à Pertisau le 18 août 1946 et celui de Munich datant du 28 juin 1947(3).

La Correspondance d'André Gide avec Bernd Schmeier apparaît ainsi comme un témoignage de l'intérêt attaché à l'oeuvre gidienne par des Allemands qui, arrivés à l'âge adulte à la fin de la République de Weimar, vont se trouver engagés dans les entreprises guerrières du Troisième Reich et chercher, après l'effondrement du régime nazi, un idéal auquel ils pourraient attribuer quelque valeur.

Bernd Schmeier est né, le 24 mai 1894, à Posen, c'est-à-dire sur la Warta. Comme nous le rapporte Bernd Schmeier lui-même dans les notes que son "correspondant" français, Pierre Taponier, transmet à Gide en 1946, il est le fils d'un proviseur de lycée et il fit ses études successivement à Heidelberg, Lausanne, Fribourg-en-Brisgau, Königsberg et Iéna. Il obtint un doctorat de philosophie, comme élève

du professeur R.Eucken(4), sur le philosophe Liebmann. Il passa son Examen d'Etat en philosophie, français, anglais et espagnol avant de se retrouver professeur dans un lycée berlinois. Il entreprit, toujours selon les notes transmises à André Gide(5), des voyages en Europe, Asie Mineure et aux U.S.A. De 1929 à 1933, Bernd Schmeier est membre du Staatspartei, l'un des partis du Centre-droit(6). La guerre de 1940 arrivée, il fait partie des troupes allemandes qui vont occuper la France. De Paris, il ne manque pas d'écrire à André Gide une lettre que l'écrivain n'oubliera pas et citera dans son discours de Pertisau après la guerre. Ce sont pour lui des "années lugubres"(Lettre 1). Et son entrée dans Paris, sa "ville bien-aimée", est source d'un profond déchirement.

Bernd Schmeier connaissait l'oeuvre de Gide depuis ses années universitaires. Dans le discours prononcé en souvenir d'André Gide, après la mort de ce dernier, il signale que "l'oeuvre et la personne" de Gide l'ont accompagné "pendant trente ans"(7). Il a, de son propre aveu, lu Les Nourritures terrestres dès 1916, donc en français. Car la traduction de Hans Prinzhorn ne paraîtra qu'en 1930(Lettre 11). Et la première rencontre des deux hommes eut lieu lors de la grande soirée au Künstlertheater de Charlottenburg durant laquelle, après que Franz Osborn ait joué la Fantaisie en fa-mineur de Chopin, qu'Ernst Deutsch, en remplacement de Tilla Durieux, ait lu des poèmes de Rilke, fut représenté Le Retour de l'Enfant prodigue dans la traduction de Rilke. C'est le 29 janvier 1928 qu'eut lieu cette manifestation consacrée tant à Gide qu'à Rilke. Elle permit aux admirateurs berlinois de l'écrivain français d'exprimer leur enthousiasme, même si le spectacle fut de qualité moyenne. André Gide lui-même nous rapporte sa courte rencontre avec Bernd Schmeier, ce jeune homme qui, "tout timide et rougissant", offrit à l'écrivain français "quelques fleurs d'orchidée"(Lettre 2). En 1928, Bernd Schmeier a 34 ans(8).

Le nom du jeune homme ne se rencontre pas dans le Journal

d'André Gide et c'est seulement en 1940 que se renouent ses liens bien furtifs, mais conservés dans la mémoire de Gide. Bernd Schmeier, soldat, arrive à Paris et, comme en témoigne Gide dans son Allocution de Pertisau, il envoie à ce dernier une lettre "très surprenante"(9) dans laquelle il évoque ses souvenirs de 1928, de ce "jeune homme" qu'il était alors et qui, à la sortie du théâtre, était venu lui "offrir en hommage quelques fleurs". Gide fait prendre contact avec l'officier allemand par Gaston Gallimard qui est pris de peur. Car, devant les propos "si emportés contre Hitler et le national-socialisme", il craint de n'avoir rencontré en lui qu' "un agent provocateur"(10) ! Par la suite, en 1943, après la destruction de sa maison berlinoise lors d'un bombardement, Bernd obtint de Gaston Gallimard la mise à sa disposition d'une "dizaine de livres de la Pléiade"(Lettre 3) qui disparurent ensuite, à la fin de la guerre, quand les Russes entrèrent dans Berlin.

Et, le 18 août 1946, André Gide, se refusant à accepter la condamnation collective des Allemands pour les crimes commis pendant la guerre, trouve justement un exemple de cette "humanité commune" à "l'Anglais, l'Allemand, le Français" dans la lettre reçue au début de l'invasion de la France(11). Et Gide de se demander:

"Ce jeune homme vit-il encore? J'ose à peine le croire; déjà cette lettre eût suffi, si la Gestapo l'eût surprise, à le faire fusiller"(12).

Or, malgré les "éons", Gide reçoit une lettre qui lui est envoyée, le 29 août 1946, de Lübeck. C'est Bernd Schmeier qui s'adresse à lui après "ces années lugubres"(Lettre 1) !

La situation n'est plus celle de 1928. Les fastes culturels de Berlin ne sont plus que de beaux souvenirs. Bernd Schmeier fait partie de ces réfugiés, de ces millions d'hommes et de femmes qui se retrouvent dans les zones anglaise, américaine et française après avoir fui devant les troupes russes. Bernd Schmeier est à Lübeck, c'est-à-dire en zone britannique. C'est le 14 novembre 1944 que les

U.S.A. et l'Angleterre s'étaient partagé l'Allemagne occidentale avant de se décider, à Yalta, le 11 février 1945, à accorder à la France une zone propre(13). Comme le remarque Hagen Rudolph dans son livre sur Les Occasions manquées(14), les réfugiés venaient de régions dévastées et arrivaient dans un pays dévasté". N'oublions pas qu'en août 1945 plus de 25.000 personnes arrivaient chaque jour à Berlin des régions de l'Est! Et que les lettres de Bernd Schmeier à Gide doivent être lues en ayant conscience de ces difficultés. Il est même parfois intéressant de réfléchir sur les remarques que Bernd Schmeier fait sur la ville dans laquelle il échoue. Toujours est-il que c'est dans la misère que se retrouve un homme attaché à une certaine culture tant dans le domaine culinaire, comme en témoignent des passages du Festschrift, que dans celui de l'habitat(16). Heinrich Jessen nous décrit la situation de Bernd Schmeier durant ces terribles années(17), alors que ce dernier devait chercher un nouveau point d'attache à Lübeck. au rétréci dans son logement" et visiblement abattu par cet état de choses. Bernd Schmeier nous parle, lui-même, de cette vie "dans une chambre", "un corridor sombre et froid"(Lettre 3). Il ne peut acheter de livres. Il n'a qu'une paire de "chaussures trouées", lui qui sera présenté, quelques années plus tard, comme un professeur de lycée aimant à porter des costumes faits sur mesure(18). Emporté dans une guerre, dans une situation qu'il n'avait pas voulues, il se retrouve au milieu d'une déchéance morale et matérielle qui est celle de tout le peuple allemand.

De cette terrible période dans la vie de l'homme Bernd Schmeier, il lui restera une certaine attitude qui fera partie de la fascination qu'il sut exercer sur ses élèves:

"C'était ce charme produit par une physionomie qui avait quelque chose de déjà peu commun en soi à cause de son aspect inaccessible, douloureux et marqué quelque peu par la lassitude"(19).

Mais à cette fascination s'ajoutait "l'enchantement causé par le

connaisseur de langues, de cultures et d'hommes" qui demeurent des choses et des êtres inconnus pour ces jeunes gens enfermés dans une Allemagne encore maudite(20).

Tout le monde a perçu en cet homme les mouvements d'une âme et d'un esprit qui supporte avec douleur les peines d'un monde marqué par la barbarie. Lui qui avait voyagé par le monde, qui a accumulé les expériences, apparaît, en 1945, comme un sceptique pourtant encore capable d'enthousiasme: une flamme que les années de guerre n'ont pas réussi à éteindre. Et il saura faire sentir à ses élèves les charmes d'un monde dont ils ignorent encore la réalité. La tristesse qui éclate dans l'aveu fait à Gide, le 7 octobre 1946, la douleur de vivre dans une "nation méchante, cruelle, vengeresse" où il ne peut parler à personne de "Valéry, Proust, Flaubert, de la substance éternelle française, de Paris", sont autant d'étapes dans la vie d'un homme qui va s'efforcer de mettre en chantier un retour à la culture dans cette ville qui, au départ, lui semble hostile. Et il suffit ici de mettre en valeur certains moments de son activité tant scolaire que plus généralement culturelle pour s'apercevoir que les contacts avec Gide sont en fait seulement l'un des pans de ces nombreuses relations que Bernd Schmeier entretient avec les écrivains français. Il éblouissait ses élèves qui, durant la période qui précéda le redressement économique causé en partie par la réforme monétaire du 20 juin 1948(21), s'étonnaient d'entendre Bernd Schmeier faire allusion à ses échanges épistolaires avec Cocteau et Duhamel(22). Ce n'est pas l'habituel professeur de lycée qu'ils ont devant eux. Mais ils écoutent attentivement un homme qui leur apporte tout autre chose que les simples et pourtant si difficiles formes du subjonctif en français. Il tente de faire revivre sur les bords de la Trave, ce qu'il appelle, le 7 octobre 1946, "la France" qui est alors "non-existante" dans le Nord de l'Allemagne(Lettre 3). Rien n'éclaire mieux le drame de cet intellectuel allemand que les aveux faits à Gide, ces témoignages sur la dureté de l'existence après les ravages causés par le "vice

hitlérien". Un homme attaché à sa patrie qui, dit-il, gémit "sous le fardeau que le destin m'a mis sur les épaules"(Lettre 3), n'a guère à se réjouir en ces années de l'après-guerre. Il ne peut pas respirer, sans douleur, cette "atmosphère déprimante et décourageante" qui est celle de l'Allemagne entre 1945 et 1948. Son action en faveur de la culture française va s'intensifier tout au long de ces années. En novembre 1946(Lettre 4), Bernd Schmeier rêve de servir dans "un Institut franco-allemand", de se trouver dans une situation qui ressemblerait quelque peu à celle d'Alfred Döblin, "Chargé de Mission" à la Direction de l'Education Publique, et il va remplir différentes fonctions, dans les années qui suivent, notamment à la Volkshochschule de Lübeck (L'Université Populaire) et à l'Auslandgesellschaft(Société chargée d'entretenir les relations avec l'Etranger) et ainsi favoriser "le rapprochement franco-allemand"(23). Dans le cadre du Cercle Français à l'intérieur de l'Auslandgesellschaft de Lübeck, Bernd Schmeier va, à partir de 1949, organiser des cycles de conférences. Ainsi le professeur Angelloz, alors à Saarbrücken, le professeur Boucher, Alfred Grosser, Albert Finet, le professeur Escarpit, Henri Piard et même Gabriel Marcel et Nathalie Sarraute accepteront de répondre aux invitations lancées par Bernd Schmeier(24).

Mais, en 1946, les contacts entre Bernd Schmeier et la ville de Lübeck, ses habitants, ne sont pas encore au mieux. Comme il le dit à Gide le 6 novembre 46(Lettre 4), il est "brisé et énervé par les peines depuis 1933". Et c'est dans les échanges épistolaires notamment avec André Gide, dans ses retrouvailles au sein de l'Olympe des grands écrivains que l'intellectuel reprend goût à la vie. Il est, dit-il, comme Sémélé attachée aux pas de Jupiter(Lettre 6). Ayant reçu de Gide une lettre provenant d'Ascona, au moment où l'écrivain va rendre visite à Hermann Hesse, Bernd Schmeier souligne l'existence d'une communauté d'une communauté de pensée entre Gide et Hesse. Il déclare avoir fait une "conférence" sur Hesse et le

Festschrift(Hommage rendu à Bernd Schmeier par ses anciens élèves et ses amis le 24 mai 1974) contient le texte d'une conférence prononcée, en 1957, à l'occasion du 80ième anniversaire de Hesse. Bernd Schmeier y insiste sur l'appel à l'humanisme qu'il découvrit, pendant la première guerre mondiale, à la lecture des oeuvres de Hesse, alors qu'il fréquentait déjà, dit-il, Proust, Gide et Thomas Mann(25). Curieusement Bernd Schmeier découvre Hesse, son oeuvre, par les mêmes détours que Gide. C'est grâce à Demian, aux articles des Weisse Blätter, aux appels à la paix, qu'il découvre une voie vers Hesse. Gide a suivi le même chemin et surtout il indique dans son discours à la jeunesse allemande, le 28 juin 1947, que l'oeuvre de Hesse est capable de redonner à cette jeunesse le "respect de soi", cet Eigensinn découvert dans Krieg und Frieden, recueil d'articles publiés à l'époque de la première guerre mondiale(26). Pour Bernd Smeier, il n'y a d'ailleurs pas de doute: Hesse a sa place dans l'Olympe à côté de Gide, Proust et Valéry comme l'affirme, en cette même année 1947, Ernst Robert Curtius dans un article consacré à Hermann Hesse qui sera intégré aux Kritische Essays zur europäischen Literatur en 1950. Ce sont "des carrières entrelacées, se cherchant l'une l'autre, se repoussant l'une l'autre"(27).

Mais les échanges entre Bernd Schmeier et André Gide ne se limitent pas à ces correspondances intellectuelles. Gide s'efforce aussi d'alléger les soucis matériels de son ami, d'améliorer sa "situation matérielle"(Lettre 4). Gide demande, comme le rapporte Jean Lambert(28), à Janie Bussy, le 15 septembre 47, de s'intéresser à Bernd Schmeier qui réside en zone britannique, de lui envoyer "des livres", "des vivres et des vêtements". Et, le 19 novembre 47, il fait communiquer à Janie Bussy, par l'intermédiaire de Dorothée Bussy, la lettre qu'il a reçue de de Schmeier(Lettre 10). A cette époque, l'envoi de colis est une aventure longue et périlleuse. Mais, le 14 novembre, Bernd Schmeier avait déjà vu arriver un colis avec du thé. Puis ce sont "vareuse fourrée" et "pullover rouge". Bernd Schmeier remercie Janie Bussy(Lettre 13). Le 10 septembre 1949, Gide reçoit une lettre

de Bernd Schmeier qu'il qualifie de "triste" et qu'il envoie à Dorothy Bussy(29). Le 17 septembre, Gide regrette d'avoir communiqué à Dorothy Bussy cette lettre et déclare finalement que le "cas" lui semble "désespéré"(30). Le désespoir n'aura peut-être pas de fin.

Mais Sémélé rêve de revoir Jupiter. Et Bernd Schmeier arrive à Paris en fin septembre 1949(31) Il ne peut s'empêcher d'évoquer les jours d'août 1945 durant lesquels il quitte Paris sur un camion de l'armée en déroute. En 1949, c'est, dit-il, le "temps retrouvé"(32). Mais Gide à cette époque est dans le sud de la France(33) Les deux amis ne se rencontreront donc pas. Pourtant ce n'est pas le dernier séjour de Schmeier à Paris. En effet le revoilà dans la capitale française à la fin de l'année suivante. Et, le 24 décembre 1950, il rend visite à Gide et observe cet homme dont la guerre l'avait séparé "de longues années"(34). Il découvre un homme qui "n'est pas vieux", mais dont le visage "semble sans ride, la peau ayant une nuance de rouge" et ses yeux "appartiennent entièrement au visiteur". Pour Schmeier, "ses traits étaient intemporels et n'avaient la marque d'aucune nationalité". Définir ce visage, c'est s'apercevoir que "l'aspect occidental et l'aspect chinois se mêlent mystérieusement en lui":

"Imposant le respect, il était assis en face de moi et pourtant m'enlevait tout embarras. J'entendais à nouveau sa chaude et très profonde voix et je me devais de penser aux paroles de Gorki à propos de Tolstoï: "Cet homme ne peut pas mourir". Gide était vivant, naturel, sans aucune pose, sans aucun mot qui sonnerait faux, un homme humain."(35).

Ces termes, Bernd Schmeier les a choisis lorsqu'il aura appris la mort de Gide le 19 février 1951. Et cette description sera accompagnée d'une longue analyse de l'oeuvre gidienne qui n'est point sans importance quand on sait qu'elle est celle d'un homme qui, après avoir traversé les horreurs de la guerre est en train de chercher la voie de la réconciliation entre les deux peuples et, en même temps, un idéal pour son pays meurtri.

Certes il y a le rappel des différentes étapes de la vie de l'écrivain. Mais l'essentiel est ailleurs: dans l'effort pour pour définir le chemin suivi par Gide au milieu des désastres, ce chemin qui pourrait être un exemple destiné à la jeunesse allemande. Gide, c'est tout d'abord "une vie goethéenne", c'est-à-dire "une vie de l'éternel départ, de l'éternel voyage à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique, du contournement des catastrophes et la traversée sans problème des tempêtes"(36). Gide apparaît ainsi comme "l'éternel changeant". Mais l'essentiel est bien son attachement à la vie, le fait que l'écrivain aime "cette terre,ses créatures"(37). Alors que l'écrivain, tout comme son lecteur, a traversé la guerre et vient d'observer les derniers moments des tyrannies européennes issues du fascisme et du nazisme, Thésée est, aux yeux de Bernd Schmeier(38), l'expression de cette "richesse troublante de l'existence" que l'on retrouve partout dans l'homme gidien(39), richesse qui se résume dans une formule ayant son importance lorsqu'il s'agira de définir le rôle que la jeunesse aura à assumer après l'effondrement du Reich:

"Seul l'oubli complet du passé donne vie à chaque nouvelle heure"(40).

Faisant emprunt au discours de Pertisau, Bernd Schmeier signale que Gide fut "le premier, après les terribles événements de la deuxième guerre mondiale, à venir en Allemagne et à parler à la jeunesse allemande"(41) et qu'il a su dire que ce qu'une "génération a commis ne doit pas être mis au compte des fils", que "ce que les pères ont commis les fils le répareront"(42). Dans son discours, Gide faisait appel à "quelques-uns", "parmi les jeunes gens" capables de protester contre "tout mot d'ordre autoritaire" et ainsi, par "la vertu du petit nombre", de résister à ceux qui voudraient à nouveau "incliner, subordonner, assujettir la pensée"(43). Bernd Schmeier termine son analyse en déclarant que Gide "est entièrement nôtre", de même, dit-il, que "nous sommes entièrement lui"(44).

Bernd Schmeier avait renoué avec les voyages en France et, à celui de 1949, des retrouvailles avec le pays bien-aimé, à ceux de l'au-

tomne 1950, date à laquelle il emmena ses élèves à Paris(45), et de la rencontre avec Gide en décembre 1951, devait s'ajouter la "Frankreichfahrt" de mai 1954 durant laquelle Bernd Schmeier rencontrera Jean Schlumberger, "le doyen des écrivains français"(46).

Ainsi, après les drames causés par la guerre, Gide a pris une place bien particulière dans le renouveau ou plutôt la renaissance d'une pensée et d'une activité intellectuelle dans une Allemagne supportant encore le pesant héritage des années de dictature. Grâce à lui et à ceux qui acceptent, parfois avec difficulté, de le suivre renaît une Allemagne qui, de toute évidence, ne sera plus celle connue par Gide sous la République de Weimar, mais une Allemagne qui prendra sa place dans la nouvelle constellation des réalités politiques et intellectuelles de l'après-guerre. Gide, avec ténacité, évite de renouer d'une manière quelconque avec le passé. Il évite l'obstacle qui sera présent au Congrès de la Jeunesse à Munich en juin 1947, c'est-à-dire celui des discussions sur les responsabilités en ce qui concerne le passé. Il s'agit pour lui de trouver une nouvelle voie qui devra être celle de la démocratie. Annemarie Krapp avait, le 28 juin 47, soulevé le problème de la responsabilité en demandant si les pays étrangers ne s'étaient pas laissés eux-mêmes "tromper par les nationaux-socialistes"(47). Des critiques s'élevèrent dans le public qui ne reçurent pas, selon Annemarie Krapp, l'approbation de Gide. Car, selon lui, "chacun doit en démocratie pouvoir exprimer librement ce qu'il pense" et Gide avoue alors que les critiques adressées à Annemarie Krapp montrent que "l'esprit national-socialiste n'a pas encore été surmonté"(48). Le but recherché est simple: passer par-dessus les têtes d'une génération qui n'avait pas su échapper à l'emprise du nazisme pour faire appel à une jeunesse capable d'affirmer sa foi en l'avenir du monde occidental et retrouver confiance en elle-même et en son pays. Il s'agit de développer une élite susceptible, par la force de sa pensée, de dominer la réalité, d'éviter les pièges des totalitarismes, l'homme étant "responsable de Dieu"(49). Pour cela, il faut créer une morale dans laquelle l'homme

n'aura à "respecter" que "soi", au lieu de s'en remettre aux "lois que se sont inventées les hommes"(50). Et Hermann Hesse apparaît comme l'intellectuel capable de favoriser ce "retour à la véritable vérité"(51)

Pour Gide, l'avenir est aux mains de cette élite jeune, méfiante vis-à-vis de l'Etat. La lettre adressée, le 17 septembre 1949, à Dorothy Bussy et dans laquelle Gide parle de Bernd Schmeier comme d'un "cas" lui paraissant "désespéré", montre bien qu'il ne peut plus guère croire que la génération qui a connu la guerre en arrivera à surmonter ses peines. L'état de l'Allemagne amène Gide à développer une véritable utopie qui est celle d'une nation portée par une élite d'individus décidés à affirmer la force de l'individu face aux menaces non seulement du nazisme, mais aussi de l'ensemble des totalitarismes qui amènent l'homme à se "désindividualiser"(52). La réalité de chaque jour ne laissera pas de place à cette vision faite d'élitisme et d'un libéralisme proche, de l'aveu même de Gide, de John Stuart Mill(53). Mais elle avait pourtant permis à un écrivain de condamner "la paresse", "toute idée reçue d'avance" pour affirmer la primauté du devoir de "chercher par soi-même la vérité et ainsi d'affirmer cet Eigensinn défenseur de la liberté des peupâles. Par sa réflexion sur l'avenir de l'Allemagne, Gide en vient à tracer l'esquisse d'un Etat dont la force serait entièrement aux mains de chaque individu décidé à refuser "tout enrégimentement sous un uniforme, que celui-ci soit rouge ou blanc, ou noir"(54). On peut longuement discuter sur le réalisme de cette utopie. Mais il faut bien constater qu'elle trouve une place de choix dans le cortège de celles qui ont été développées depuis Hobbes et Locke et qui tentent de définir le subtil et fragile rapport de l'individu face à l'Etat.

Nous remercions Madame Catherine Gide et Monsieur le Docteur Hans Bode d'avoir autorisé la publication des lettres d'André Gide et de Bernd Schmeier. Ils gardent évidemment le copyright de ces différentes lettres.

1. Il s'agit de l'article de Serge Maiwald publié dans la revue de Tübingen Universitas, N° 4, juillet 1951, pp.410-413.
2. Rolf Bongs: Das Antlitz André Gides, Düsseldorf, Droste-Verlag, 1955, pp.43-64. Le titre de ce chapitre est: "Begegnung".
3. Sur le discours de Munich, il faut se rapporter au volume intitulé: Erste Internationale Jugendkundgebung. Ruf an die Deutsche Jugend. Ein Bericht. Zusammengestellt von Gerhard Fauth. Munich, Verlag der Zwölf, 1947. Le texte de l'allocation de Gide à ce Congrès fut reproduit dans de nombreux journaux et cela jusque dans la "province" allemande. Le conservateur du Gutenberg-Museum de Mayence, M.le Docteur Adolf Wild, nous faisait parvenir dernièrement la copie du texte de ce discours paru dans une revue destinée à la jeunesse: Die Zukunft, 2ème année, N° 14, 20 juillet 1947, p.4. Cet exemple pourrait être repris dans de multiples publications. C'est ainsi que la revue Universitas présentait le texte du discours de Gide juste avant l'article de Serge Maiwald.
4. Rudolf Eucken (1846-1926), philosophe. Professeur à Bâle(1971), puis à Iena. En 1908, il obtint le Prix Nobel. Otto Liebmann (1840-1912) fut professeur de philosophie à Strasbourg, Iena(Fondateur du Néo-Kantisme).
5. Ces notes se trouvent à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet accompagnant une lettre de Pierre Taponier à André Gide(F 408-9).
6. Le Staatspartei est sorti du Deutsche Demokratische Partei en 1930. Parti bourgeois, libéral, il perdit petit à petit son influence(1919: 18,6 % des votes;1932: 1 %).
9. André Gide: Allocution prononcée à Pertisau le 18 août 1946, Imprimerie nationale de France en Autriche, p.2.
10. Ibid.,p.3.
11. Ibid.,p.3.
12. Ibid.,p.3.
13. Hagen Rudolph: Die verpassten Chancen. Die vergessene Geschichte der Bundesrepublik, Munich, Wilhelm Goldmann Verlag, 1979, p.31.
14. Ibid.,p.36.
15. Festschrift,op.cit., p.36(Texte de Wulf Köpke(1974):"Raison, Mesure, Clarté"). 16. Sa demeure, près du Wakenitz, est décrite dans le Festschrift(p.27) par Hansjürgen Linke(1972).
- 17.Festschrift,op.cit., p.40.(Texte de Peter-Christian Wagner(1974).
18. Ibid., p.28(Texte de Hans Bode(1972): "Ein Lehrer der fünfziger Jahre").
19. Ibid., p.40(Texte de P.C. Wagner): "Es war dies Gebanntsein durch eine Physiognomie, deren Unnahbarkeit, Schmerz und Anflug von Müdigkeit an sich schon ungewöhnlich wirkten..." // 20. Ibid.,p.40: "Und es war dies schliesslich die Bezauberung durch den Kennern von Sprachen, Kulturen und Menschen...".
21. Alfred Grosser, La République fédérale d'Allemagne. P.U.F., Que sais-je ?, 1963, p.69.
22. Festschrift, op.cit., p.32.
23. Ibid., p.26(Texte de Hans Bode(1960)).
24. Ibid., p.41(Texte de Heinrich. Jessen(1974):"Herzlichen Dank,Herr Dr.Schmeier!").

25. Ibid., p.20 (Texte de Bernd Schmeier: "Hermann Hesse zum 80.Geburtstag").
26. C.Foucart: "André Gide et Hermann Hesse...", B.A.A.G., N°40, octobre 1978, p.23.
27. Ernst Robert Curtius: Kritische Essays zur europäischen Literatur, Francfort, Fischer Wissenschaft, 1984, p.216. L'article de Curtius parut dans le N°11 de Merkur, revue créée en 1947.
28. Correspondance André Gide-Dorothee Bussy, t.3, p.469 note 2.
29. Ibid., p.528.
30. Ibid., p.529.
31. Festschrift, Op.cit., p.1.
32. Ibid., p.6.(Bernd Schmeier: "Wiedersehen mit Paris"(1949)).
33. Le 4 octobre 1949, date de l'arrivée de Schmeier à Paris, Gide est à Nice(Cahiers de la Petite Dame, t.4,p.143).
34. Festschrift,Op.cit., p.6(Bernd Schmeier:""Stirb und Werde !" ".Aus einer Rede zum Gedenken André Gides").
35. Ibid., p.6: "Ehrfurchtgebietend sass er mir gegenüber und nahm mir doch alle Befangenheit . Ich hörte wieder die warme,volle tiefe Stimme und musste an das Worte Gorkis über Tolstoi denken: "Dieser Mann kann gar nicht sterben." Gide war heiter,natürlich, ohne jede Pose und falsches Wort, ein menschlicher Mensch".
36. Ibid., p.8.
37. Ibid., p.9.
38. Ibid., p.9.
39. Ibid., p.10.
40. Ibid., p.9: "Nur das völlige Vergessen des Gestern schafft jede neue Stunde".
41. Ibid., p.10.
42. Ibid., p.10.
43. A.Gide,Op.cit., p.12.
- 44.Festschrift,op.cit., p.11: "Er ist ganz unser, wir sind ganz wie er".
45. Ibid., p.16.
46. Ibid., p.17.
47. Erste Internationale Jugendkundgebung. Ruf an die deutsche Jugend. Op.cit., p.16.
48. Ibid., p.57.
49. A.Gide,Op.cit., p.9.
50. Id.,: Préface au Voyage en Orient, recueilli dans Feuillets d'automne(Paris,Mércure de France,1949), p.225.
- 51.Festschrift,Op.cit., p.21(Bernd Schmeier:"Hermann Hesse zum 80. Geburtstag").
52. A.Gide: Allocution prononcée à Pertisau, Op.cit., p.1.
53. Ibid., p.6.
54. Ibid., p.7. L'allusion au "rouge" n'est évidemment pas fortuite. Au début de l'Allocution, Gide parlait du "communisme" comme présupposant "une résignation de l'esprit critique"(Op.cit.,p.2).

LETTRE 1

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

24 Lübeck, 29.VIII.46.

Roeckstr, 17^B(1)

Cher maître

Si vous m'avez oublié ? Il y a des éons(2) je vous saluai au vestibule d'un théâtre berlinois - on représentait votre traduction de la pièce de Rilke-, et les paroles que vous m'adresiez(sic) me sont restés(sic) un trésor précieux et inoubliable. Plus tard vous aviez même la bonté de m'envoyer votre image avec le dindiki sur l'épaule(3), et quand en 1943 ma maison fut détruite par les bombes, la perte de cette photo et de vos livres m'a rendu inconsolable. M.Gallimard pourrait témoigner de mon désespoir- à ce temps-là j'étais "comme vainqueur"(les larmes aux yeux) à Paris.

Je pris la liberté de vous écrire une lettre en 40 après mon entrée triomphale dans la ville bien-aimée. A ce temps-là vous étiez près de Nice(4), mais vous ne répondiez jamais - la grande catastrophe vous faisait taire(5). Avec quelle anxiété et sympathie je recueillis les rares nouvelles sur vous dans ces années lugubres !

Bernd Schmeier

LETTRE 2

ANDRE GIDE A BERND SCHMEIER

Paris, le 17 septembre 46(1)

Mon cher Bernd Schmeier,

Pour comprendre la joie profonde que m'apporte votre lettre du 29/8, il faut vous dire d'abord que je ne pouvais pas croire que vous fussiez encore en vie.

Votre lettre de 1940 m'avait proprement bouleversé; je l'ai conservée précieusement comme un extraordinaire témoignage que, tout récemment encore, dans une réunion internationale au Tyrol, je citais et qui, disais-je, me retient à tout jamais de porter un jugement global sur les Allemands. Au reçu de cette lettre, ne pensant pas pouvoir correspondre avec vous directement, je fis en sorte que Gallimard pût entrer en relations avec vous et je m'étonne qu'il n'ait pas su mieux vous dire combien j'avais été sensible à votre sympathie.

Au surplus, je me souviens très bien de cette première rencontre à Berlin où vous m'aviez abordé dans le vestibule du théâtre, tout timide et rougissant, pour m'offrir quelques fleurs d'orchidée; je ne pense pas que jamais hommage m'ait ému davantage. Il se joignait à la douceur de ces souvenirs une grande tristesse: je pensais ne jamais plus vous revoir. De là la joie que m'apporte aujourd'hui votre lettre.

Si dures que purent être pour vous, que sont encore les épreuves que vous traversez, du moins les avez-vous supportées. Vous vivez encore, vous pouvez m'écrire, je puis vous répondre: c'est énorme. Et cela nous permet d'espérer.

Ne doutez pas de la fidélité de mon souvenir et de ma chaleureuse sympathie.

P.S. - Puis-je espérer une nouvelle lettre de vous qui me renseigne un peu sur vos souffrances actuelles qui vous amènent à me dire que la vie est "plus que jamais un enfer" ?

LETTRE 3

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Lübeck, Geverdes Str.7

le 7 octobre 46.(1)

Cher maître,

Quand j'ai reçu votre lettre, peut-être la plus belle que j'aie reçue dans mon existence, les chaudes larmes me sont coulées sur les joues, et dans une profonde émotion je me suis dit: " Ainsi tout n'a

pas été en vain. La vie est douce tout de même, et ce moment-ci vaut bien des peines des dernières années". S'il y avait à Lübeck du verre, un clou et un artisan, je ferais encadrer ce précieux document pour le contempler à coeur-joie et l'avoir sans cesse sous les yeux.

J'ai honté, cher maître, de vous parler de mes misères. C'est amer de ne posséder qu'une paire de chaussures trouées, de vivre non dans une chambre, mais dans un corridor sombre et froid, de méditer, sans la cigarette indispensable et une goutte de café, d'être privé de tous ses livres et devoir quémander un bout de papier pour écrire une lettre. Tout cela est peut-être une quantité négligeable. Beaucoup pis est la perte de Berlin et de mes amis qui sont tués, dispersés, disparus. Mais le pis c'est l'ambiance de cette ville-ci qui me semble froide, hostile et arriérée et où je me trouve dans un complet isolement, ville qui déteste son grand fils Thomas Mann(2). On pense et parle ici d'une manière mesquine, pleine de rancoeur et dépourvue d'essence spirituelle. Je suis comme dans un marais dans lequel on s'enfonce à son corps défendant. La France est non-existante aux bords de la Trave(3), ou, quand on en parle, ce n'est que la nation méchante, cruelle, vengeresse. A qui pourrais-je parler de vous, de Valéry, Proust, Flaubert, Racine, de la substance éternelle française, de Paris, de la Normandie et du Midi, de Chartres et de Vézelay ? Les qualités positives des Allemands sont quasi ensevelies, inondées et par le vice hitlérien qui encore brûle en eux et par les souffrances atroces de l'heure actuelle. Voilà une atmosphère déprimante et décourageante. Je la respire, le coeur déchiré, perdu dans un monde gris et malade, tout en comprenant les contradictions et en étant dégoûté. "En mon pays suis en terre lointaine." Mais, dame! c'est quand même mon pays, et je gémiss sous le fardeau que le destin m'a mis sur les épaules.

Tout cela est mal exprimé, les mots et la clarté manquent. Vous devinerez, cependant, cher maître, ma confusion et mélancolie. Hélas! si je pouvais vous parler de vive voix- tout serait plus simple, et les

ténèbres s'éclairciraient.

De même, dans ma dernière lettre, j'ai certainement commis une gaffe. M.Gallimard a été très bon pour moi et je n'oublierai jamais sa gentillesse. Quand ma maison au Grünewald(4) fut détruite, il mit tout de suite à ma disposition une dizaine de livres de la Pléiade qui une année plus tard- ô douleur !- devinrent la proie des Russes. Lorsqu'en 40, il me parla de vous, son message me fit grande impression, mais un interprète n'est pas l'auteur. S'il y a de la faute, c'est la mienne.

Avec gratitude, avec l'affection de longues années et la fidélité d'un vieil admirateur je m'incline devant vous.

Bernd Schmeier

LETTRE 4

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

BERND SCHMEIER

Lübeck, Geverde Str. 7,

le 6 nov.46.(1)

Cher maître,

Votre lettre m'a tellement ému et attendri que pendant deux jours j'étais presque incapable de me concentrer sur mon travail quotidien. Aujourd'hui encore je suis si excité que ma réponse sera tout à fait insuffisante et des plus misérables.

Je cherche des mots pour vous remercier. Je ne les trouve pas et me considère comme l'enfant dans un conte de fées sur lequel tombent du ciel les ducats. On dirait que le bonheur me déchire la poitrine.

Certes, je vais tout faire pour ne pas désespérer. Je répète que Lübeck est triste, sombre, inhumain. Votre grandiose idée pourtant d'aller à Tüb(2) ne me semble pas une solution adéquate. Dans cette ville-là je serais l'intrus, le "Prussien", le réfugié détesté. M. Ta. me surestime de beaucoup en me croyant digne d'une chaire. Je ne suis pas un type scientifique et jouerais un rôle précaire et douteux comme prof. d'Univ. Si je connais assez bien -mais comme amateur- les littératures française, anglaise et allemande, cela ne me donne pas le

droit de faire des conférences doctes et profondes.

Tout mon désir est de vivre en France, un autre de travailler pour un entendement franco-allemand. Si je pouvais être actif à un Institut franco-allemand, être fonctionnaire de liaison entre les deux pays, organiser ou surveiller l'éducation- voilà où je pourrais être utile, voilà mon domaine. Je me demande s'il n'est pas mieux d'attendre tout de même. Depuis quelques semaines, ma situation matérielle s'est un peu améliorée; actuellement je remplis les fonctions d'un professeur de lycée, chose plutôt déprimante. Mais je jouis d'un peu de sécurité et peux secourir ma soeur et mon beau-frère réfugiés. En allant dans la même qualité à Tüb. où je serais entièrement seul et où tout serait à recommencer- ne risquerais-je pas trop ?

Cher maître, j'ai tant de confiance en vous que je suis sûr que vous comprenez mes scrupules, mes hésitations et que vous ne m'en voulez pas. Ou suis-je un lâche et à blamer ? Brisé et énervé par les peines depuis 1933 ?

Penser qu'un colis d'Angleterre pourrait me venir me rend déjà maintenant fou de joie. Comme vous êtes bon ! Je vous implore d'y faire empaqueter un de vos derniers livres. A la bibliothèque municipale de Lübeck je n'ai trouvé que Les Faux-Monnayeurs, Isabelle et le bien-aimé Immoraliste- et je brûle de soif d'avoir davantage et surtout un livre à moi tout seul.

Comme cette lettre est pauvre et maladroite ! J'en ai honte. Et mon coeur est si plein, ma gratitude si profonde, et le pouls bat comme celui d'un oiseau jubilant; mais la concentration manque, and I am shaky and worn out.(3) Que vous sentiez donc un peu de mon émotion et attendrissement !

Je m'incline devant vous, mon grand, grand ami vénéré.

Bernd Schmeier

LETTRE 5

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Lübeck, Geverde Str.7, Pâques 47(1)

Cher maître,

Depuis quatre mois vous vous taisez, et anxieusement je me demande si ma lettre vous a atteint ou si la vôtre s'est perdue. La poste marche encore très mal et je plains bien des pertes. L'hiver a été très très dur et je suis tout à fait épuisé. Chaque lumière semble s'être éteinte, il n'y a pas d'espoir, le découragement est grand. Souvent je lis un article sur vous dans les journaux, mais jamais une ligne de vous. Je ne lirai donc jamais ni Thésée ni Hamlet ni le Journal ? Je serais privé ad calendas Graecas de la joie de relire L'Immoraliste, Les Faux-Monnayeurs, Isabelle ?

Pendant que je vous écris, le vent hurle et les gouttes de pluie tombent dru sur la fenêtre. Le printemps si douloureusement désiré est là, et je ne suis plus étendu sur le grabat enveloppé en manteau et couvertures pour me protéger contre le froid. Mais le coeur ne se sent pas délivré, la situation générale devient pire de jour en jour, et les soucis les plus primitifs ne me lâchent pour aucun moment.

Avec effroi je vois que cette lettre est un seul soupir, et je me tais. Comme un mot de vous me consolerait, cher maître !

Excusez ces lignes et croyez, je vous prie, à ma vénération et fidélité

Bernd Schmeier

LETTRE 6

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Lübeck, le 25 mai, 47(1)

Cher maître,

Votre lettre d'Ascona(2) m'a donné de nouveau courage, et je vous en remercie de tout mon coeur. Comme c'est doux et consolant pour moi de savoir que vous ne m'oubliez pas ! Et tout de même, jamais je ne réaliserai complètement que le poète de ma jeunesse, l'auteur

magique de l'Immoraliste et de la Porte Etroite, se penche, lui-même, vers moi et me parle personnellement. L'idée me hante que je ressemble à Sémélé qui désirait voir Juppiter(sic) dans toute sa splendeur.

Je connais fort bien toute l'oeuvre de Hermann Hesse sur qui, l'autre jour, j'ai fait une conférence. La Morgenlandfahrt m'a fait, dès sa publication vers 1931, une impression particulière(3). Je me suis cependant toujours demandé s'il ne subissait pas en cette période l'influence de l'incomparable Kafka. Avec avidité j'attends votre préface, cher maître, et j'implore le destin -la poste- de me laisser parvenir ce message. Je me meurs de soif pour vos livres, et un gracieux coup de chance m'a jeté dans le sein des Nourritures Terrestres que je lis dans ce moment avec toute la tendresse, tous les souvenirs, toute la mélancolie imaginables.

Quelle a été ma joyeuse surprise de recevoir une lettre de M. Baratier à qui vous m'avez recommandé ! Vraiment, vous n'oubliez pas le triste Don Quichotte à Lübeck ! Tout de suite j'ai répondu à Baratier que j'aimerais beaucoup à suivre son appel, Lübeck étant une ville meurtrière pour moi. J'ai fait la proposition d'aller le voir au mois de juillet à Tüb. en lui demandant un visa. Maintenant j'attends chaque jour sa réponse -pourvu que cette maudite poste ne me trahisse point-, et quelque chose comme une toute petite flamme d'espoir s'est allumée dans mon coeur écoeuré et las. Peut-être le jour viendra que je vous verrai - mais c'est müssig(4) d'oser y penser.

Toute ma gratitude est auprès de vous, cher maître. Je m'incline très respectueusement.

Bernd Schmeier

LETTRE 7

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bad Teinach, le 14 août, 47 (1)

Cher Maître

Grâce à vous je passe une quinzaine de jours dans la Forêt-Noire.

Ce sont mes premières vacances après bien des années; tout est tellement inaccoutumé que je redécouvre la nature et le loisir, et je ne reviens pas de mon étonnement heureux. A Tubingen M.Baratier m'a accueilli de la manière la plus charmante et souvent nous avons parlé de vous, cher maître. Mon séjour ici aurait été parfait, si j'avais eu le bonheur de vous rencontrer. Mais hélas ! il ne faut pas demander au destin trop, pourtant je n'abandonne pas l'espoir de vous voir un jour tout de même. Avec une grande émotion j'ai lu le discours que vous avez tenu à Pertisau et où vous parlez de moi si tendrement(2). Je me sens richement récompensé pour toutes les peines que j'avais à supporter, et peut-être ma vie n'a pas été entièrement inutile.

M.Baratier m'a présenté à M. le gouverneur Widmer(3) qui m'a salué très cordialement. J'aimerais beaucoup à m'établir dans la zone française dont l'ambiance me convient beaucoup. Mais il faut encore trouver une formule et une position pour réaliser mon déplacement. Quand à la fin du mois je rentrerai dans mon exil détesté de Lubeck j'espère que ce sera pour peu de temps.

Passant quelques jours à Berlin j'ai réussi -grand miracle ! - à trouver l'édition de la Pléiade de votre "Journal", et chaque après-midi vous me verriez assis sous les sapins plongé dans ce livre dont la lecture m'émeut et me ravit infiniment. Vous comprenez, cher maître, comme je suis heureux et béni, et je m'incline devant vous en profonde gratitude.

Bernd Schmeier

24 Lübeck Geverdes Str. 7

LETTRE 8

BERND SCHMEIER A ANDRÉ GIDE

Lübeck, ce 11 octobre 47(1)

Cher Maître,

Sept semaines se sont passées depuis que j'ai quitté Tubingen. Rapidement le peu de récréation que j'apportai à Lubeck s'est envolé, et actuellement je suis plus vidé et épuisé que jamais. Quand je

m'assieds, je m'endors, mais dans la nuit le sommeil est récalcitrant ou m'envoie des cauchemars. La peur de l'hiver me hante. J'avais espéré lui échapper en trouvant une petite place au Wurtemberg(sic); mais là-bas on ne bougea pas, mes appels se perdent sans écho, et une grande tristesse m'envahit. Peut-être il sera le mieux pour moi de rentrer à Berlin et de végéter dans les ruines; là au moins je ne serai pas le réfugié détesté et l'Antinazi mal vu. A Paris la femme qui m'est chère se meurt lentement et m'appelle à son chevet. Et moi je trébuche à travers les sales rues de cette maudite ville, les larmes dans les yeux et bégayant des mots sans sens. Vraiment, le dernier courage m'abandonne et, comme on dit en allemand, "ich möchte die Flinte ins Korn werfen"(2), bien qu'il n'y ait pas de grain et que je ne porte pas d'instrument meurtrier.

Voilà une lettre pleine d'amertume, cher maître. Vous connaissez cependant trop bien l'âme troublée pour ne pas me pardonner mon épanchement. Vous qui étiez ma seule joie dans ces années sans nom vous pencherez sur ma mélancolie sans me blâmer.

Je reste toujours votre très fidèle et respectueux.

Bernd Schmeier

LETTRE 9

ANDRE GIDE A BERND SCHMEIER

André Gide

1 bis, rue Vaneau

Paris 7^e

Le 23 Octobre 47 (1)

Mon cher Bernd Schmeier,

Votre belle et triste lettre du 4(ou 11 ?) me serre le coeur. J'y réponds aussitôt par grand désir de vous apporter, par ma sympathie, un peu de courage et d'espoir; de patience tout au moins. Combien je souhaite que vous soit parvenu entre-temps ou que vous parvienne promptement un double colis de vêtements et de vivres que des amis anglais, sur mes indications, ont fait partir de Londres pour

vous il y a trois semaines environ. Comme ces amis se trouvaient de passage à Paris ces derniers jours, j'ai pu leur montrer votre lettre; ils m'affirment qu'il faut prévoir pour de tels envois de longs retards et qu'il y a par conséquent encore lieu d'espérer que ce double envoi vous parvienne. Mais ils ne me cachent pas que de nombreux colis, à leur connaissance, se sont égarés et s'égareront encore; "Ne lui oparlez pas de cet envoi, m'ont-ils dit, afin de ne pas lui donner de regrets dans le cas où il ne l'aurait pas reçu". Je vous en parle pourtant, convaincu que, de toute manière, la profonde sympathie dont cet envoi est le témoignage vous touchera.

Persuadez-vous de mon estime et de la sympathie constantes que l'échec des premières tentatives pour vous les prouver n'ont pas épuisées; je suis tout prêt à vous en donner, s'il se peut, de nouvelles preuves. Serait-il par exemple indiscret de vous demander quelques indications au sujet de cette personne, à Paris, qui vous est chère et que vous me dites "mourante" ? Estimez-vous que l'on puisse faire quelque chose pour elle ? Je vois venir l'hiver avec une grande appréhension. Puisse ce mot(je le souhaite tant !) vous réchauffer un peu le coeur.

Tout afctueusement votre

LETTRE 10

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bernd Schmeier

Lubeck ce 14 nov.47(1)

24 Lübeck

Geverdes Str.4

Cher Maître,

Votre lettre du 23 oct.est si belle que je frissonne en la lisant, et j'ose à peine croire qu'elle est adressée à moi. Certes, je ne l'ai pas méritée et la contemple timidement rempli d'une douceur profonde. Vous n'oubliez pas mes soucis et peines et m'offrez même votre secours pour la femme qui se meurt atteinte du cancer. Heureusement

elle a tous les soins nécessaires et personne ne peut l'aider. Qu'un monde devenu rude et méchant me défende de la voir avant qu'elle me quitte me blesse profondément, et je gémissais sans cesse et sourdement. En elle j'ai aimé la France meurtrie et humiliée, tout un monde foulé aux pieds; c'était un amour datant des éons(2), et quand nous longions les quais de la Seine, je murmurais:

"Ach du warst in abgelebten Zeiten

Meine Schwester oder meine Frau."(3)

Maintenant dans son agonie elle me jette son appel ne pouvant plus m'écrire, et je vois les nuages courir et la pluie tomber.

Je sais très bien, cher maître, que vous voulez me secourir, et ainsi le bateau fouetté par les tempêtes, trouve encore son équilibre. Avant-hier était un jour surtout sinistre. Je fus cité devant l'autorité occupante qui me fit un interrogatoire des plus pénibles durant une heure et demie. K dans le "Procès" est un héros comparé avec moi, et arrivé dans la rue je m'évanouis. On me fit savoir que l'autorité française à Tubingen désirait des recherches à mon sujet. Bien; on me cribla de centaines de questions, et toutes ces suggestions faillirent me poignarder. Décidément je ne comprends plus ce monde. Aveugle et tâtonnant je cherche la route du château, et les refus terrassent. Si je ne sentais pas aux oreilles le son de votre voix douce et amicale, tout irait mal. Le matin quand je me lève après une nuit blanche et que je bois une tasse de thé envoyée par vous de Londres(4) et que je mets la belle vareuse il y a une pointe de lueur et je souris tout de même plein de gratitude.

Je vous reste profondément obligé, cher maître, et reste toujours votre respectueux et fidèle

Bernd Schmeier

P.S. M.Taponier(5) m'a écrit de l'entrevue qu'il a eue avec vous et en est tout à fait overpowered(6). Avec la plus grande impatience j'attends l'allocation de Pert.(7) que vous avez eu la bonté de lui remettre.

LETTRE 11

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bernd Schmeier

Lubeck, le 16 nov.47(1)

24 Lübeck

Geverdes Str. 7

Cher Maître,

Mon coeur est plein de joie et jubilation. Enfin vous l'avez obtenu, ce Prix Nobel, qui vous est dû depuis des décades. Un monde, tout de même, qui se souvient de son devoir, ne peut pas être complètement perdu, et mon sang court plus vite, et mon front est déridé. Qu'en même temps je sois un peu jaloux de ce comité qui vous reconnaît bien tard, va sans dire. Quand jeune garçon encore, en 1916, je lus pour la première fois "Les Nourritures Terrestres", vous apparteniez à moi seul; maintenant le globe s'incline devant vous.

Le 21 novembre c'est votre jour de naissance: toute ma tendresse jaillit vers vous, cher maître, mon grand ami. Sans vous, rien n'irait plus pour moi; sans vous l'Europe perdrait son plus grand espoir. Continuez, je vous en prie, votre pèlerinage ici-bas, et que le Ciel vous laisse jeune et frais et courageux!

"Und keine Zeit und keine Macht zerstückelt
Geprägte Form, die lebend sich entwickelt"(2)

Agréez, cher Maître, l'expression de ma profonde fidélité.

Bernd Schmeier

LETTRE 12

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bernd Schmeier

Lübeck, le 2 déc.47(1)

24 Lübeck

Geverdes Str. 7

Cher Maître, mon grand et vénéré ami, à peine ai-je expédié ma lettre d'hier je lis dans le journal de ce matin avec horreur que, "vous êtes tombé sérieusement malade et n'êtes pas capable d'aller à Stockholm". Avec angoisse je me demande si c'est la

vérité ou si c'est un mot donné pour vous tenir à l'abri. Mon coeur bat anxieusement, et des flots d'inquiétude m'inondent. Impossible de m'imaginer. que vous nous quittiez. Je lis et relis votre dernière lettre où vous mentionnez que vous êtes fatigué(2) - mais que veut dire cela ? La respiration me reste coupée.

Je vous implore, cher maître, sur les genoux de mon coeur - comme dirait Heinrich von Kleist - de m'envoyer un télégramme avec - que ce voeu soit exaucé ! - les deux mots: hors danger.

Des jours angoissants m'attendent. Tous mes soins, toute ma tendresse sont autour de vous. Soyez rétabli le plus tôt possible - c'est ma prière !

Très anxieusement, le vôtre

Bernd Schmeier

LETTRE 13

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bernd Schmeier

Lubeck, le 2 déc. 47(1)

24 Lübeck

Geverdes Str. 7

Cher Maître,

ô jour glorieux qui m'apporte un mot de vous ! Le front se déride, les nuages s'envolent, la voix n'est plus rauque, et les yeux deviennent clairs. Le froid ne pique plus et l'espoir me fait sourire. Comme je vous remercie !

Entretemps vous aurez reçu ma lettre répondant à la vôtre qui m'a si fort ému et mes lignes vous disant mon bonheur pour le prix Nobel. J'aurais supposé que vous fussiez à Stockholm, et maintenant, très sagement, vous vous reposez à Neuchâtel(2). Etre avec vous pour une demi-heure, longer le lac, faire la conversation - quelle béatitude !

Je serais enchanté, cher maître, si vous m'envoyiez quelques livres. Je ne connais ni les "Interviews Imaginaires" ni "Thésée" et ne possède de vous que le "Journal" et "Corydon". Impossible ici

d'acheter aucun livre français. Autant que je suis informé c'est toujours encore défendu d'envoyer des imprimés dans ce pays sacré. Mais si l'on essayait d'adresser le petit colis à Monsieur Webel attaché au Gouvernement Militaire Français de Tübingen ? Je suis sûr qu'il me l'enverra à Lübeck. Et j'attends avec le plus grand intérêt la préface de la "Morgenlandfahrt" dont vous m'écriviez au printemps !(3)

Avec inquiétude je regarde vers Paris et la France - qu'elle choisisse le bon chemin !- vers Rome et Londres. Où va l'humanité ?

Je me pavane dans ma vareuse fourrée et mon pullover rouge comme un paon et les caresse tendrement. Une lettre vient d'être expédiée à Miss Bussy.

Il n'y a pas de jour que je ne pense à vous, cher maître, avec une profonde gratitude et timide affection. Que le Ciel vous protège et vous donne joie et santé !

Je reste toujours votre respectueux

Bernd Schmeier

LETTRE 14

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Paris 6^e, 51 Quai des Grands

Augustins c/o M.Topolinski

le 4 oct.49.(1)

Cher Maître,

me revoilà donc à Paris, et je me trouve dans un état d'euphorie. La beauté de la ville me frappe comme autrefois, je suis fasciné comme il y a vingt ans et pour la première fois depuis des années je vois le soleil reuire. Tout serait parfait si je pouvais vous parler pour dix minutes.

Le 9 ou le 10 octobre je dois rentrer dans le tombeau lubeckois, et je n'ose pas m'imaginer comment je réagirai après le "rausch" parisien (C'est Goethe qui déteste cet état d'âme(2)).

Votre lettre m'a profondément touché, cher maître, et je vous

remercie que vous participiez à ma douleur dont je ne connais pas encore les conséquences.

Agréé, je vous prie, l'expression de ma vénération et gratitude.

Bernd Schmeier

LETTRE 15

ANDRE GIDE A BERND SCHMEIER

17 janvier 51 (1)

Cher Bernd Schmeier

Tout enrobé de chocolat, votre massepain(2) (je parle particulièrement de votre dernier envoi) est meilleur que je pensais pas que friandise pût être - jusqu'à m'inviter à une faute de français, je crois bien. Du fond de l'estomac et du coeur, je vous remercie. Votre

André Gide

NOTES

LETTRE 1:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-6(1p.) Cette lettre fut envoyée à:

M. André Gide
c/o Nouvelle Revue Française (Gallimard)
Paris 6^e Rue Bottin ?
1 bis rue Vaneau
Frankreich

2) Les éons sont, dans la philosophie gnostique, l'incarnation des puissances éternelles et ils rendent possible l'action de l'Être sur les choses. Bernd Schmeier parle ici des éons comme de l'éternité.

3) La photographie doit être celle, datant de 1926, qui se trouve reproduite dans La Vie d'André Gide de Claude Mahias (Paris, Gallimard, 1955, p.68). Gide consacra dans la revue Commerce, durant l'automne 1926, un article à ce petit animal trouvé lors de son voyage au Congo de juillet 1925 à mai 1926.

4) Gide est, à partir du 14 octobre 1939, à Nice. Il restera jusqu'au 7 mai 1940 chez les Bussy(Correspondance André Gide- Dorothy Bussy, t.3, Paris, Gallimard, 1982, p.159, note 1). Il restera dans le Midi de la France jusqu'au 4 mai 1942, date à laquelle il partira de Marseille pour Tunis. De toute évidence, Bernd Schmeier

rencontra Gaston Gallimard après que Gide eût quitté le logement des Bussy. Car les Allemands entrèrent à Paris le 14 juin 1940 (Herbert R. Lottman, La Rive Gauche, Seuil, 1981, p.182). Or, à cette époque, Gide est à Vichy (Cahiers de la Petite Dame, Gallimard, t.3, 1975, p.177 et Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard, Gallimard, t.2, 1968, p.210). Pour sa part, Gaston Gallimard et la N.R.F. se replient, à l'arrivée des Allemands, "dans la Manche" (Pierre Assouline, Gaston Gallimard, Paris, Balland, 1984, p.268). Et il rentre définitivement à Paris le 22 octobre (Ibid., p.278).

5) On connaît la réaction d'André Gide à l'invasion allemande. Dans sa lettre du 29 mars 1940 à Wilhelm Herzog, il déclarait que, "depuis la déclaration des hostilités", il avait "presque fait voeu de silence" (Wilhelm Herzog, Menschen, denen ich begegnete, Munich, Francke Verlag, 1959, p.332).

LETTRE 2:

1) Copie de la lettre envoyée par André Gide à Bernd Schmeier, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-7 (1p.1/4). La secrétaire de Gide a ajouté à la main l'adresse de Bernd Schmeier: Roeckstrasse 17 B, Lübeck 24.

LETTRE 3:

- 1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-8 (1 p.1/2).
- 2) Thomas Mann avait officiellement refusé de rentrer en Allemagne après la seconde guerre mondiale. Il avait fait publier, dans la revue Aufbau (New York) du 28.9.45, son article: "Warum ich nicht nach Deutschland zurückgehe". Cet article fut repris en Allemagne par le Augsburger Anzeiger du 12.10.45. Thomas Mann répondait ainsi à une lettre ouverte de Walter von Molo à lui-même, lettre publiée dans la Münchener Zeitung du 13.8.45.
- 3) La Trave est la rivière qui traverse Lübeck.
- 4) Partie résidentielle de la ville de Berlin, incorporée à cette ville depuis 1920 (Quartier de Wilmersdorf).

LETTRE 4: 1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-10 (sur papier bleu à lignes, 2p.).

2) Dans la zone d'occupation française, Tübingen est le siège du gouverneur militaire Guillaume de Widmer qui est le cousin d'André Gide (Jean Lambert, Gide familial, Juillard, 1958, p.104).

3) "I am shaky and worn out" : "Je suis bien faible, exténué".

LETTRE 5:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-11 (1 p.) Cette lettre fut envoyée au 1 bis de la rue Vaneau.

LETTRE 6:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-12 (1p.1/2).

2) Gide était allé rejoindre Jean Lambert et Catherine Gide à Ascona, le 21 mars 1947. Il devait rentrer à Paris le 28 avril. Mais entre-temps, il aura rendu visite à Hermann Hesse, le 11 avril (Voir Claude Foucart, "André Gide et Hermann Hesse ou l'indépendance de l'esprit au milieu des guerres", B.A.A.G., N° 40 octobre 1978, p.16).

3) André Gide publia une préface à la traduction par Jean Lambert de Morgenlandfahrt, Le Voyage en Orient, qui parut en 1947, chez Calmann-Lévy. Pour sa part, Bernd Schmeier

nous a laissé la conférence qu'il prononça, en 1967, à l'occasion du 80ième anniversaire de Hermann Hesse (Festschrift Bernd Schmeier Lübeck, 24. Mai 74, pp.18-24).

4) "müßig" : "oisif".

LETRE 7:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-13 (Papier à lignes, 2p.) Bad Teinach est une petite ville de cure de la Forêt-Noire, près de la ville de Calw.

2) Voir, dans l'Allocution prononcée à Pertisau le 18 août 1946 (Imprimerie Nationale de France en Autriche, p.2-3), le passage consacré à la lettre de l' "officier allemand".

3) Il s'agit ici du gouverneur Guillaume de Widmer.

LETRE 8:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-14 (Lettre adressée au 1 bis de la rue Vaneau), (1 p.).

2) L'expression "die Flinte ins Korn werfen" correspond à "jeter le manche après la cognée". Mais pour comprendre la phrase de Bernd Schmeier, il faut remarquer que, littéralement, la phrase allemande se traduit par: "jeter le fusil dans les blés".

LETRE 9:

1) Copie à la machine, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-15 (2 P.).

LETRE 10:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-12.

2) Voir LETRE 1, note 2.

3) Ces vers proviennent d'une poésie de Goethe adressée à Charlotte von Stein qui commence par: "Warum gabst du uns die tiefen Blicke". Cette poésie fut écrite le 14 avril 1776(Goethes Werke, Hamburger Ausgabe, t.1, p.122). Nous remercions le Professeur Arthur Henkel (Heidelberg) de l'aide qu'il nous apporta dans la recherche de cette citation et et dans l'explication de son contenu. Traduction des vers donnés par Bernd Schmeier:

"Ah ! Tu étais à une époque disparue
Ma soeur ou ma femme".

4) De toute évidence, il s'agit ici d'une intervention de Janie Bussy. Dans la lettre adressée à Dorothy Bussy, le 10 novembre 1947, Gide signale qu'il a "récrit à Bernd Schmeier aussitôt" pour lui dire qu'il faisait part aux Bussy "de sa joie" (Correspondance André Gide-Dorothy Bussy, Gallimard, t.3, 1982, p.469).

5) Il s'agit du "répondant" français de Bernd Schmeier.

6) Ce mot difficilement lisible signifie ici "enthousiasmé".

7) L'Allocution de Pertisau fut prononcée le 18 août 1946.

LETRE 11:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-2. (1p/2).

2) Il s'agit de vers de Goethe datant de 1817. Le titre du poème est "Urworte, Orphisch. Dämon" (Goethes Werk, t.1, Hamburg, C.Wagner Verlag, 1964, p.359). Traduction de ces vers:

"Aucun temps et aucune puissance ne morcellent

La forme créée qui se développe en sa vie".

LETTRE 12:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-3(1 p.1/2). 2) Gide signale à la Petite Dame, le 16 novembre 1947, que "son coeur" est "assez flanchard" (Cahiers de la Petite Dame, t.4, 1977, p.78).

LETTRE 13:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-4(1 p. 1/4). 2) André Gide se trouve à Neuchâtel à partir du 29 octobre 47 et il rentre à Paris le 3 mars 1948.

3) La préface, ainsi que la traduction, est parue en 1947 et, séparément, dans la revue Paru de janvier 1949.

LETTRE 14:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-5 (1 p.).

2) Bernd Schmeier ne reverra Gide que le 24 décembre 1950 (Festschrift Bernd Schmeier, op.cit., p.6). Quant au "Rausch" détesté par Goethe, selon Bernd Schmeier, il est clair que Goethe n'accepte pas ce "Rausch" comme trouble de l'esprit. Mais songeons à la fin de l'acte 3 dans le Second Faust (vers 10011 et suivant) et aux magnifiques vers qui appartiennent au domaine "dionysiaque".

LETTRE 15:

1) Lettre autographe signée, Archives de Hans; Bode (Lbeck) (1 p.).

2) Spécialité de la ville de Lübeck !



SALLE ANDRE GIDE AU MUSEE D'UZES

Au centre:ANDRE GIDE, bronze de Théo Van Rysselberghe

Au-dessus:Les Fonds de Saint Clair par Zoum Walter

A g.:S.Bussy par J.Vanden Eeckhoudt

A d.:Vanden par S.Bussy

SUR TROIS TABLEAUX

par

François WALTER

L'association des "Amis de Zoum Walter", à la suite du don fait par elle au Musée d'Uzès, pour la salle Gide(1), de trois tableaux, nous a adressé le texte suivant qui, s'ajoutant à l'article publié en tête de notre bulletin d'avril 1980, s'offre comme "une contribution à l'histoire de plusieurs amitiés et de l'un des foyers artistiques de notre siècle".

A ces trois oeuvres maintenant exposées à Uzès, beaucoup de souvenirs s'attachent, en grappes. Des grains tomberont, au besoin en fin de texte. C'est des oeuvres qu'il faut partir.

Première en date: une peinture sur toile de 81 x 68 cm, intitulée Les Fonds de St Clair, portant en bas à droite les initiales Z V, celles de Zoum Vanden Eeckhoudt(2). Au-dessus des initiales, l'indication de l'année: 25. C'était en janvier, divers documents l'attestent(3).

On se croirait en été. A l'avant-plan, des sables orangés reçoivent, trouée de taches de soleil, l'ombre du chêne-liège qui hisse son feuillage jusqu'au sommet du tableau. Le fond est étagé et touffu. Peu de ciel. Il ne s'étendra que plus tard, jusqu'à les remplir enfin entièrement, dans les tableaux de Zoum Walter. Celui-ci est une oeuvre de jeunesse, terrienne, heureuse et quasi naïve. Il se situe, dans la carrière de l'artiste, aux premiers temps encore de sa "période de Roquebrune". En 1923, âgée alors de 21 ans, elle avait écrit dans son journal: "J'ai changé de métier, je suis devenue peintre". Auparavant, elle s'était destinée à la composition musicale(4).

Entre le bord droit des Fonds de St Clair et le tronc du chêne-liège à sa base, deux figurines: une très petite fille en manteau bleu

ournée vers une jeune femme vue de face. La petite fille est Catherine Gide, la jeune femme sa gouvernante Sissi(5).

Zoum aimait bien cette peinture. "Nous la garderons pour notre petite collection", écrivait-elle à son mari en 1929, peu avant ses deux premières expositions, à Bruxelles et Paris, où la toile figura. Elle reparut en 1980 - six ans après la disparition de l'artiste - à la Biennale de Menton qui consacrait une salle à une rétrospective des "trois peintres de Roquebrune"; puis, l'année dernière,, dans une exposition d'hommage, à la Bibliothèque de Strasbourg.

*

Le portrait de Simon Bussy par Jean Vanden Eeckhoudt est un fusain sur toile de 31,5 x 9,5 cm, portant en bas à droite le monogramme JV et au-dessous une date devenue illisible: 1928. Bussy avait alors cinquante huit ans, Vanden(comme on l'appelait) cinquante trois, leur amitié quelque vingt-deux.

Comme le signale la Correspondance Gide-Bussy(6), "ce portrait a été souvent reproduit: page de garde de la plaquette de François Fosca(7), brochure sans "Jean Vanden Eeckhoudt", Editions de la Connaissance, Bruxelles, 1948(8); page de garde de l'exposition du Musée de Besançon en 1970, pour le centenaire de Simon Bussy"(9). Ajoutons le B.A.A.G. de juillet 1979.

Cette tête est de profil, avec une légère inclinaison qui permet d'en voir les deux yeux. Le dessin est plein de l'énergie qui caractérise le style de Vanden et la personnalité de Simon, homme de taille petite, voix forte, rire éclatant, noir de cheveux et moustache, incrédule, railleur, parfois agressif, rustique et parfois raffiné, fier de tenue, de physionomie et d'âme... La bouche est sarcastique, le menton volontaire, le nez charnu, un peu courbe. Sous les sourcils en bataille, les paupières lourdes, le regard retient. Il est calmement attentif et saisissant: comme pour saisir ses objets et garder vis à vis d'eux ses distances. Ce regard e"st dirigé vers le monde par un esprit qui le juge. Singulièrement, il s'apparente à celui que Franz

Hais a donné à Descartes.

*

La tête de Jean Vanden Eeckhoudt (vue de face) par Simon Bussy est un pastel de 36,5 x 30,5 cm, signé en bas à droite, sur deux lignes, des prénom et nom de l'auteur et portant à gauche, monogrammée par lui, une inscription de sa main, sur quatre lignes: "A mes chers amis / Vanden Eeckhoudt / en souvenir d'une / très vieille amitié".

Le visage est allongé et les traits grands, la chevelure jeune encore, la peau unie, à l'exception des plis courbes de la base du nez à la bouche, qui est sensuelle, et de courtes rides entre les sourcils. Quant au regard, il ne ressemblerait en rien à celui de Simon dessiné par Vanden si l'on n'y lisait également un tempérament et une pensée, une expérience: c'est un regard de tendresse et tristesse, il faut même dire douleur et résignation.

Bussy a parlé de ce pastel dans sa contribution à la brochure précitée d'hommage à son ami(10):

"Parmi les oeuvres de ces dernières années, je songe en ce moment à ce portrait grandeur nature qu'il avait fait de lui-même et que reproduit l'ouvrage de Paul Lambotto(11). La sobriété de sa couleur, sa belle simplicité, ses grandes surfaces en font une oeuvre esthétique d'une originalité remarquable. Il est d'une ressemblance étonnante. C'est bien Jean Vanden Eeckhoudt tel que je l'ai revu pour la dernière fois en 1939(12). Je reconnais l'expression austère de son esprit puritain sur cette belle tête dont j'avais moi-même fait un pastel, trop douloureux aux yeux de sa famille. "C'est la tête d'un crucifié", me disait-on. Son portrait n'est pas sans ressemblance avec celui d'un crucifié"(13).

La divergence ne paraît pas d'ordre purement esthétique. Les Vanden, s'il ne s'était agi de l'un d'eux, se seraient-ils tant préoccupé de "ressemblance" ? On peut imaginer que leurs remarques auraient été plutôt du genre: "Cela tiendrait le coup auprès d'un

Memling, d'un Holbein"...Il reste cependant clair que Bussy comme Vanden souhaitait qu'un portrait traduisît une vision, et de préférence une vision juste, de la personnalité du portraituré. Or Vanden, homme de charpente robuste et de complexion plantureuse, avait à force de migraines, de tourment pictural et de régime draconien pris l'aspect d'un ascète ou mystique flamand, amaigri et voûté. Ce n'était pas un masque. Il est arrivé à Roger Martin du Gard d'en douter, bougonnant dans une de ses lettres à Gide: "Je vous donne ces détails non pour jouer les martyrs à la Vanden Eeckhoudt (...)"(14) - et Gide lui-même qui avait écrit à Zoum: "Je trouve admirable, dans son horreur même, cette volontaire fin de votre père...et sa mort digne de sa vie"(15), tenait peu après pour admissible une interprétation plus banale. Dans sa lettre du 15 novembre 1946 à Martin du Gard(16), il est question d'un "prurit atroce" que lui avait valu un bain chaud - "à comprendre, ajoute-t-il, le geste final du pauvre Vanden(car c'est là, dit-on, la cause du suicide)". Il est vrai qu'au cours de sa dernière maladie("Ictère du foie par compression dont nous ignorons l'origine", dirent les médecins) les démangeaisons avaient été excessivement pénibles. Le "geste final" a pourtant une autre explication. Vanden avait pris conscience de son affaiblissement. Un moment d'incertitude mentale l'impressionna. Il s'était senti vaciller. "Je ne laisserai pas, dit-il, porter atteinte à mon intégrité." Ce furent ses paroles un ou deux jours avant la fin.-C'est le premier mouvement de Gide qui était le bon.

*

A propos de ce pastel, le fil du commentaire s'est allongé. Tant mieux. Bussy était trop oublié, et trop maltraité dans sa patrie. A Vanden le Musée d'art moderne de Bruxelles a consacré, dès sa réouverture au début de l'année dernière, une belle salle. Zoum, grâce aux expositions faites depuis qu'elle n'est plus, commence - tout juste - à prendre rang dans l'art européen du XXème siècle(16).

Bussy est mieux traité en Angleterre qu'en France(17), et s'il y était né, il y aurait déjà une biographie, voire plusieurs, racontant le peintre pour qui Gide a pris le risque dans un domaine où il montrait habituellement plus de prudence(peut-être par un scrupule analogue à celui de Flaubert devant un art dont il ne pratiquait pas la technique), de s'engager, se compromettre.

La petite brochure Fosca de 1930 était bien médiocre et sa présentation défectueuse. D'une tout autre classe, le Bestiaire, Images de Simon Bussy, Proses de Francis de Miomandre, édité chez Govone en 1927 avec de superbes reproductions semble avoir disparu presque complètement pendant la guerre. Quant à l'heure de gloire, claironnée par Octave Mirbeau(18), que Simon avait connue dans sa jeunesse pour une exposition faite en commun avec Eugène Martel(plus farouche encore), il ne s'y était pas attardé. Dans la suite, les expositions l'ennuyaient. Pourtant l'insuccès de celle qu'il fit au terme de sa vie active à la Galerie Charpentier le peina. Avait-il pensé que "la bonne peinture émerge toujours", comme il arrivait à Zoum de le dire quand on la pressait, elle aussi, de courtiser la renommée ? Dans le massacrant vacarme publicitaire et mercantile, le propos paraît optimiste. En tout cas, pour Simon, l'heure de l'émergence n'était pas encore venue.

Est-elle proche maintenant ? Nous trompons-nous en le voyant, extérieur à notre époque, dans la lignée des peintres d'autrefois ? Lesquels ? On pense à le situer au XVème siècle, nordique - ou italien pour ses portraits féminins - mais son Lytton Strachey, sa Janie aux pantoufles rouges évoquent les Hollandais, et ses animaux exotiques transposés dans ses compositions picturales après pastels faits au Zoo de Londres, les Mille et une Nuits. Et toujours c'est un Bussy, l'un des artistes les plus singuliers parmi nos contemporains.

Il fut en quête de l'absolu par la pureté du dessin et de la couleur. Cette passion lui coûta cher; dans son art même quand l'ayant conduit à exiger que "l'essentiel s'accuse au point de résorber

complètement l'individualité de l'artiste"(19), elle figea les créatures naguère frémissantes de ses tableaux; dans sa vie, par un isolement paradoxal. Sa demeure recevait une bonne part de l'intelligentsia franco-anglaise(20) Ses amis y étaient nombreux, ils ne le voyaient jamais dans son travail. Il ne montrait rien que de fini. Comment il supportait la présence de ceux dont il faisait le portrait, c'est un mystère.

Qu'avait-il en commun, ce perfectionniste, finisseur et définisseur, même avec son ami Vanden, emporté, lyrique ? Leurs peintures contrastent. C'est sur le plan éthique qu'ils étaient proches et que Zoum les rejoignit. A ces trois longtemps obscurs s'appliquent parfaitement les lignes par lesquelles Gide a voulu unir Bussy aux plus célèbres de ses anciens condisciples de l'atelier Gustave Moreau(21). "Si différents qu'ils pussent être les uns des autres, écrivait-il, ils ont pourtant ceci de commun: une farouche intransigeance et exigence envers soi-même, un mépris de la facilité, un dédain de la récompense, une âpreté quasi-austère qui leur fit exercer leur art comme une sorte de sacerdoce altier." De nos jours, un tel choix se paye d'une très pesante rançon.

*

Ce fut le choix aussi d'un autre "peintre de Roquebrune". Ou, comme les trois mousquetaires et les Brontë, ils étaient quatre, avec cette particularité que leur groupe comptait deux pères et deux filles. La quatrième donc, et la plus jeune, était Janie, fille de Simon et Dorothée Bussy, habituellement oubliée. Nous avons à coeur de rompre le silence qu'elle aussi, et le sort, ont favorisé. Un sens critique suraigu a raréfié son oeuvre en aile transparente d'oiseau, restreinte par les tâches auxquelles ses dévouements l'appelèrent, arrêtée en 1960 par sa mort accidentelle. Elle vit dans le livre de souvenirs de Zoum(22), son aînée, et son amie à partir d'une visite faite à la Souco(23) au temps de leur enfance:

"Il y avait là une petite fille de trois ans, les cheveux sur le

dos(...) Je revois aussi une petite robe grise, des chaussettes blanches et des pantoufles rouges. Auprès de cette petite fille, il y en avait une autre(...) Elles étaient comme de petites princesses - belles, élégantes, dédaigneuses et étrangères(...)

"Elle a toujours gardé pour moi, jusqu'à ces toutes dernières années où je l'ai vue aux prises avec la plus immédiate et la plus sévère réalité et la dominant, un peu de la lumière du rêve où je l'ai vue pour la première fois, je ne sais quoi d'insolite, d'étranger et d'interdit."(24)

"Frêle et secrète Janie aux yeux de charbon, qui bien plus tard devait avec la plus grande modestie possible, travailler pour la Résistance, puis être auprès de ses parents, quand la vieillesse eut ravagé leur intelligence, d'un dévouement sublime."(25)

Au mur du Musée d'Uzès, son portrait manque encore.

NOTES

1. A la suite d'une circulaire dont Mme de Bonstetten avait pris l'initiative.
2. Rappelons l'origine de ce prénom "Zoom", inconnu de l'état-civil, qui devint celui de la fille de Jean et Jeanne Vanden Eeckhoudt: ce fut d'abord "Bezoum", l'un des premiers mots prononcés par elle, bonjour gazouillé aux visiteurs. Quant aux initiales ce furent Z V ou Z.V.D.E. jusqu'en septembre 1928. Le V se changea en W aussitôt après son mariage, son nom de peintre devenant Zoom Walter. Il lui arriva aussi de signer de ce nom entier, en abrégé, ou plus souvent d'omettre toute signature. A qui s'alarmait de cette négligence, elle répondait: "Tous les faux sont signés".
3. Zoom était alors chez les Van Rysselberghe, près du Lavandou, à St Clair, où elle était arrivée le 30 décembre 1924 après une semaine passée à "La Bastide Franco", près de Brignoles, avec leur fille, son amie Elisabeth. (Voir le tome I des Cahiers de la Petite Dame, p.113 et notes 2 et 66). De ces séjours, il reste deux peintures et deux pastels.
4. Non sans faire depuis sa quatorzième année "du pastel, de l'aquarelle, beaucoup". Voir à ce sujet le livre de souvenirs de Zoom Pour Sylvie, p.136 - "Voir", si l'on peut, le livre édité par Jacques Antoine à Bruxelles en 1975 et dont nous avons recueilli quelques exemplaires, à peu près introuvable en France, en attendant une réédition. Il en va de même pour la plaquette "Zoom Walter" publiée à Paris en 1975 aussi.- De la production de Zoom adolescente, nous ne connaissons que deux petites oeuvres. La première peinture retrouvée date de 1921.
5. Plus tard, par le vertu d'un mot d'enfant, ladite Sissi entra dans le folk-lore de plusieurs familles. "Vite Sissi, le lion m'attend", lui avait crié Catherine,

impatimentée de lenteurs avant une visite de Zoo. 6. T.II, p.213, note 1.

7. Cette plaquette fut publiée en 1930 par Gallimard dans la collection "Peintres nouveaux". Ce qu'on voit en fait sur la page de garde est une gravure sur bois qui fausse le dessin original.

8. Recueil de textes d'hommage à Vanden, mort le 28 septembre 1946. L'ouvrage s'ouvre par la page de Gide écrite en mai 1947, mentionnée au t.4, note 26 des Cahiers de la Petite Dame, reproduite in extenso dans le B.A.A.G. de juillet 1979(p.99). Voir aussi le bulletin d'avril 1980, P.182. Rappelons les dernières lignes de cette page: "C'est contre lui-même qu'il tournait ses sévérités; à l'égard des amis, il n'avait plus qu'une aménité souriante(..) J'aimais pourtant à retrouver, aux détours des propos échangés, cette sorte de fierté cabrée, d'intransigeance, de conviction, que je retrouvais également chez sa femme et dans les peintures de sa fille; dans celles aussi de son ami Simon Bussy, dont on reconnaîtra bientôt les insignes mérites - de sorte que cette oasis artistique de Roquebrune était devenue pour moi une école de noblesse et d'indispensable vertu."

9. Centenaire de la naissance et page du catalogue, bien préfacé par George Besson et établi avec grand soin par Mile Cornillod, conservatrice du Musée, et par Mme Hamard, de la Faculté des Lettres de Besançon. L'exposition s'intitulait: "Simon Bussy et ses amis". A propos de Zoum Walter, p.26: "Nous n'aurions pu faire cette exposition sans elle !" Ses souvenirs avaient beaucoup aidé au rassemblement des oeuvres exposées.

10. Avec la reproduction de cette tête de Vanden face à la première page du texte de Simon, celle de son propre profil face à la seconde, cette contribution suit immédiatement celle de Gide.

11. Publié à Bruxelles en 1934, Nouvelle Société d'éditions.

12. Les Vanden avaient quitté Roquebrune pour la Belgique, les Bussy pour Nice. Puis la guerre. L'amitié perdurait malgré la séparation.

13. Souligné par nous.

14. Lettre 543, p.69, de la Correspondance.

15. Lettre citée au B.A.A.G. d'avril 1980.

16. Lettre 760, p.556 de la Correspondance. Voir le livre récemment publié chez Flammarion, de René Huyghe: Les signes du temps et l'art moderne.

17. Il est représenté à la National Portrait Gallery et dans d'autres musées comme l'Askmolean d'Oxford, dans maintes collections jalousement gardées. Chez nous, les quelques musées qui possèdent un petit nombre de ses oeuvres, Besançon,, Nice, Menton et sauf erreur Beaubourg, les montrent peu.

18. Dans un article non retrouvé à ce jour.

19. Profession de foi incluse dans la brochure Fosca et reproduite intégralement dans le B.A.A.G. d'avril 1980.

20. C'est bien entendu Dorothée, épouse de Bussy et soeur de Lytton Strachey, qui faisait le lien avec l'Angleterre. Nous sommes heureux de pouvoir le rappeler après le Colloque de Londres (dont compte rendu au dernier B.A.A.G.) où elle fut présentée en termes dénués de sympathie et de compréhension, propres à attrister les lecteurs de ses

lettres à Gide, d'Olivia, de son livre moins connu sur les Nursery Rhymes. Pour "frustré" qu'il ait été ou par un effet de cette frustration même, son amour pour Gide lui a inspiré des accents aussi passionnés que ceux d'Héloïse, de la Religieuse portugaise, de Lespinasse. C'est auprès de ces "frustrées" qu'elle s'inscrit dans la littérature amoureuse. "Comment expliquer la patience de Gide?", demande le commentateur. Il est curieux que Dorothée elle-même ait prévu, avec une extrême sévérité, il est vrai, des commentaires de cette sorte: dans une lettre citée par Jean Lambert à la fin de son excellente Introduction à la Correspondance Gide-Bussy. En simplifiant, puisque chez Gide tout est toujours complexe, on peut répondre avec confiance que l'explication est dans une amitié partagée. Gide était capable d'affection et de fidélité ! et autant que d'indiscrétion soudaine, d'un tact exquis - et lui était certainement précieuse sa relation intellectuelle avec Dorothée, humaniste d'un type rare. "Son érudition - nous a écrit Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt, fils du peintre, - était faite moins de l'accumulation d'innombrables connaissances que d'une extraordinaire propension à chercher et saisir les liaisons entre les différentes manifestations de la sensibilité, de la pensée et de l'activité des humains.(...) Pour Dorothée, la tête et le coeur devaient aller de pair, avec éventuellement avantage pour le second."

21. Au début de sa préface au catalogue de l'exposition Charpentier, intégralement reproduite au t.II de la Correspondance Gide-Martin du Gard, p.556-7.

22. Aussi dans les livres anglais, comme le premier des Souvenirs de Mme.Frances Partridge ou l'album photographique de Vanessa Bell - soeur de Virginia Woolf - où l'on voit une Janie heureuse, joyeuse; et bien entendu dans les volumes de Correspondance Gide - Bussy et Gide - Martin du Gard.

23. La demeure des Bussy à Roquebrune, aménagée et décorée par Simon, décrite par Zoum à la page 116 de Pour Sylvia. Elle existe encore, sans plaque commémorative...

24. Pour Sylvia, p.63 et 64, écrites circa 1953.

25. Pour Sylvia, p.116, écrite en 1954.

A PROPOS D'UN "DESCARTES" OUBLIE

par

David STEEL

UNIVERSITY OF LANCASTER

Dans la constellation des grands esprits auxquels Gide portait la plus profonde admiration, on n'a guère distingué jusqu'à présent la figure de René Descartes. Il aurait manqué au grand philosophe rationaliste, pourrait-on présumer, le fonds de déraison ou du moins d'imagination fortement poétisée qui caractérise l'oeuvre de Dostoïevski, de Nietzsche, de Blake ou de Browning, ces "phares" reconnus du paysage spirituel gidien. Contrairement aux apparences cependant, Descartes est présent en filigrane dans la trame de la pensée de Gide, de sa jeunesse à ses toutes dernières années. Plus même, l'estime dans laquelle Gide tenait l'oeuvre de Descartes, admiration qui demeure bien entendu subordonnée à de nombreuses autres, s'est affermie au fil des ans pour aboutir enfin à un court article consacré au philosophe, mais qui est resté, semble-t-il, à peu près inconnu.

Le 7 mai 1946, Gide, alors à Paris de retour du Liban, écrit à Dorothy Bussy: "Dois-je vous envoyer le texte d'un Descartes (3 pages dactylo) qui peut-être plairait à quelqu'une de vos jeunes revues" (Correspondance Gide-Bussy III, dans CAG 11, p.389). Une semaine plus tard il ajoutera qu'il a vendu à France-Presse le copyright de "(s)on Descartes" tout en accordant les droits de traduction à Dorothy Bussy qui, nous l'apprenons par la suite, a été appelée à en faire une version anglaise "beaucoup rapidement qu'elle le souhaitait" (Ibid., pp.394 et 398). Or ce court texte dont on pourra prendre connaissance dans les pages qui suivent, ne semble pas, contrairement aux souhaits de son auteur, avoir été publié dans une revue anglaise, jeune ou vieille, petite ou grande, ni, au

demeurant, être parue en France. L'unique version qui nous ait été léguée semble bien être celle qui, parue sous le titre René Descartes, en allemand, dans une traduction de Werner M. Krauss, fut publiée dans les Berliner Hefte für geistiges Leben en 1947. Sans doute Wolfgang Goetz, le directeur des Berliner Hefte, qui durèrent à peine quatre ans, soucieux comme tant de ses compatriotes de faire renaître des cendres de la guerre la vie intellectuelle allemande, accueillit-il avec plaisir ce texte, si court fût-il, qui traitait de la raison triomphante et qui en outre lui octroyait la caution non seulement d'un grand écrivain français mais d'un ami de tout ce qu'il y avait eu de meilleur dans l'Allemagne d'avant-guerre(1).

Le nom de Descartes ne figure pas dans la liste pourtant longue des lectures du jeune Gide inscrite dans son Subjectif. Si écourtée qu'ait été son année de philosophie à Henri IV en 1889, il est cependant difficile de croire que les idées cartésiennes n'aient pas été alors directement ou indirectement abordées, même si elles devaient être presque entièrement éclipsées par celles de Schopenhauer, "sans doute le seul philosophe qu'il ait alors vraiment lu dans le texte" et ensuite par celles de Fichte (Delay I, p.410). Peut-être fut-ce par frottement contre l'esprit plus austèrement raisonneur de son ami Paul Valéry, pour lequel la pensée de Descartes assumera des proportions autrement importantes, que Gide se mit à se familiariser avec les écrits du philosophe. Le 25 août 1894, Valéry lui écrit: "J'ai relu le Discours de la Méthode tantôt, c'est bien le roman moderne, comme il pourrait être fait. A remarquer que la philosophie postérieure a rejeté la part autobiographique. Cependant c'est le point à reprendre et il faudra donc écrire la vie d'une théorie comme on a trop écrit celle d'une passion" (AG-PV Corr., p.213). Sans doute aussi la fréquentation de son ami et beau-frère Marcel Drouin, professeur de philosophie, l'aiguillonna-t-elle à prospecter un terrain dont il n'avait reconnu jusqu'alors que les sommets lointains. "As-tu de la veine", répond-il à son futur beau-frère au cours de l'hiver 1894-95,

"de pouvoir malaxer tous ces auteurs !! rien que ta liste et de pouvoir lire leurs noms me fait danser les lobes frontaux . Surtout Hobbes, Berkeley et Descartes m'attirent. Quelle société ! (...) non décidément je n'aurai pas de temps tant que je ne connaîtrai un peu mieux ces gens-là"(lettre citée dans Davet, Autour des N.t., p.56).

Très certainement Gide s'est empressé de satisfaire ses appétits de nourriture philosophique, mais la date précise à laquelle il s'est mis à lire Descartes dans le texte demeure incertaine, la seule indication formelle du Journal ou de la correspondance étant celle d'une relecture. En effet le 1er octobre 1934, il note: "Relu avec le plus grand profit le Discours de la Méthode", observation à laquelle il n'ajoute aucun commentaire(J., p.1221). Sa première lecture toutefois date d'avant la rédaction de L'Immoraliste, car il y fera dire à son protagoniste Michel: "Forcé de vivre en attendant, je conservais, comme Descartes, une façon provisoire d'agir", référence à la "morale par provision" que définit Descartes dans la troisième partie du Discours, encore que celle de Michel diffère grandement de celle de son prédécesseur(L'Imm., p.403). Gide a-t-il associé cette notion à celle de la "disponibilité" ? Du moins y revient-il dans Les Caves du Vatican, non pas à propos de Lafcadio, mais plus ironiquement de Julius, dont on apprendra aussi qu'il "vivait sous le régime prolongé, cette même morale à laquelle se soumettait Descartes en attendant d'avoir bien établi les règles d'après lesquelles vivre et dépenser désormais"(Les Caves., p.731). Ajoutons que, comme l'indique l'invention assez hardie de ce "dé-penser" moqueur, la morale de Julius, de même que celle de Michel - et si prolongé qu'en soit le régime - n'est identique à celle de Descartes que dans la mesure où elle est "provisoire", car sur tous les autres points, à l'exception peut-être de la religion, elles divergent.

A bien des égards, et notamment en ce qui concerne la question religieuse, comme on le verra dans le texte que nous publions, Gide est loin d'être un admirateur inconditionné de Descartes. "Il reste

extraordinaire et presque incompréhensible", écrit-il dans le Journal d'octobre 1927, "que Descartes estimât le bon sens 'la chose du monde la mieux partagée' et 'naturellement égale à tous les hommes'. Je la tiens tout au contraire pour une qualité des plus rares... ou c'est que je comprends mal Descartes"(J., p.854). Quelques semaines plus tôt on lit: "C'était le charme de ces longues journées de cheminement à travers la brousse, au Congo; je pouvais cultiver durant des heures une même et tranquille pensée, la laisser développer en moi toutes ses branches; je doute si même le poêle de Descartes eût été plus propice que le tipoye et que la marche. La culture en poêle tient toujours un peu du forçage; je ne perdais jamais le sentiment du monde extérieur"(J., p.846), remarque où Gide oublie un peu trop vite la longue expérience du monde, des hommes et de la vie militaire qu'avait engrangée Descartes bien avant de se mettre à rédiger son Discours. Parfois aussi Gide voit en Descartes le représentant et peut-être même de certaine tradition intellectuelle spécifiquement française qu'il ne peut accepter sans réserves. "Littérature française", lit-on dans le Journal du 8 avril 1930, "beaucoup plus soucieuse de connaître et de peindre l'homme en général que les hommes en particulier. Ah! si Bacon plutôt que Descartes ! Mais le cartésianisme ne s'inquiétait pas de Every man in his humour; pas grand désir d'expérience et, somme toute, insuffisante curiosité. Les sciences dites pures préférées aux sciences dites naturelles(...) Lanson, dans sa très bonne étude sur l'influence du cartésianisme p.89 cite l'étonnante déclaration de Montesquieu(...). Le cartésien n'accepte pas de pouvoir jamais être surpris. Somme toute, il n'accepte pas de se laisser instruire"(2). Quelques années plus tard, il écrira dans la même veine: : "De tous les 'grands auteurs' (je ne puis user de ce mot sans sourire) ceux qui m'ont le moins appris, sans doute, ce sont les Français. Et comment en serait-il autrement ? Je les ai dans le sang, dans la cervelle. (...) Je puis apprendre à raisonner avec Descartes; si je raisonne différemment, il me semblera

que je déraisonne. Mais certains peuples ne raisonnent pas du tout, qui pourtant vivent..."(J., p.1277,Feuillets 1937-38).

Ailleurs cependant, il mettra Bacon et Descartes à la même enseigne, pour, lui-même, les rejoindre." Je suis et reste du côté de Descartes et de Bacon", déclare-t-il, après lecture de René Guénon au sujet de l'Islam(J., II, p.254) et il citera Descartes aux côtés de Watteau comme exemple du patrimoine intellectuel de la France(Ibid., p38). Dans une lettre à Marcel Drouin du 27 juin 1901, il s'irrite contre le "stupéfiant étranglement de Descartes" par Brunetière(3). Au mois de mai 1941, reconnaissant sa difficulté à désolidariser sa pensée des événements, il regrette "la culture en poêle" critiquée naguère: "Le poêle de Descartes est éteint. On se réchauffe en faisant de l'exercice. Mauvais pour la pure pensée."(J., p.78). Dans Si le grain ne meurt..., il nomme Descartes, Spinoza, Leibniz et Nietzsche ses "maîtres" philosophiques(Slgnm., p.519). Vers la fin de sa vie, il admet, contre son gré dirait-on, que "sans la rigueur de raisonnement de Descartes(...)rien de solide ni de durable n'aurait pu être fondé"(Asi., p.1163). La Partisan Review de juillet-août 1951 publia une déclaration en anglais dans laquelle Gide affirmait partager avec Descartes la haine de tout ce qui est faux(4).

Une pareille ambiguïté d'attitude caractérise son opinion sur le Cogito ergo sum du philosophe. Il s'étend sur ce sujet dans deux textes issus sans doute d'un même courant de pensée et d'une même époque: les années 1916-1917. Dans le premier qu'il versa sous forme de "Feuille" dans le Journal de la même date,il associe la première vérité cartésienne à sa propre conception si particulière et si problématique du Malin. "La grande méprise et qui lui permet(au diable) de se glisser incognito dans notre vie, c'est que, d'ordinaire, on ne veut reconnaître sa voix qu'au moment de la tentation même; mais il hasarde rarement une offensive avant de l'avoir préparée. Il est bien plus intelligent que nous et c'est surtout dans le raisonnement qu'il se cache; si nous étions plus humbles,c'est lui que

nous reconnâtrions dans le Cogito ergo sum. Cet ergo, c'est l'ergot di diable. Il sait qu'il est certaines âmes qu'il n'emportera pas de vive lutte et qu'il importe de persuader." Pour Gide le mal s'immisce moins dans la vie émotive ou sensorielle que dans le processus du raisonnement et surtout dans les raisons que l'on se donne. Ce sont ses propres possibilités, consciemment ou inconsciemment, de tromper ou, plus insidieusement encore de se tromper, de se donner de fausses raisons qui, pour l'homme, si vertueux qu'il puisse être, ouvrent la voie au mal. Le plus bel argument moral, le plus probe, offre prise à sa propre viciation. Toute vertu peut être en même temps vice. C'est ce que Gide résume par une reformulation frappante de la proposition cartésienne: "Cogito ergo Satanas"(5).

Il revient à la même prémisse philosophique dans le Livre Deuxième des Nouvelles Nourritures, mais en l'abordant d'un point de vue quelque peu différent. De nouveau il se trouve aux prises avec l'ergo. Le passage, assez long, vaut d'être cité en entier:

"Je pense donc je suis-

C'est à ce donc que je m'achoppe.

Je pense et Je suis; il y aurait plus de vérité dans:

Je sens, donc je suis - ou même: Je crois, donc je suis - car cela revient à dire:

Je pense que je suis.

Je crois que je suis.

Je sens que je suis.

Or de ces trois propositions, la dernière m'apparaît la plus vraie, la seule vraie; car enfin, je pense que je suis n'implique peut-être pas que je sois. Non plus le: je crois que je suis. Il y a autant de hardiesse à passer de l'un à l'autre qu'à faire du 'Je crois que Dieu est' une preuve de l'existence de Dieu. Tandis que: 'Je sens que je suis...' - Ici je suis juge et partie. Comment me tromperais-je ?

Je pense donc je suis - Je pense que je suis donc je suis. -
Car je ne puis penser qu'à quelque chose -

Ex.: "Je pense que Dieu est ou

Je pense que les angles d'un triangle sont égaux à deux droits,
donc je suis. - Alors c'est le Je qui est impossible à établir; ...
donc cela est - je reste dans le neutre.

Je pense: donc je suis.

Tout aussi bien: je souffre, je respire, je sens: donc je suis.
Car si l'on ne peut penser sans être, l'on peut bien être sans
penser.

Mais tant que je ne fais que sentir, je suis sans penser que je
suis. Par cet acte pensant je prends conscience de mon être; mais
du même coup, je cesse d'être simplement: je suis pensant.

Je pense donc je suis équivaut à: je pense que je suis et ce
donc qui semble le fléau de la balance ne pèse rien. Il n'y a dans
chacun des deux plateaux que ce que j'y ai mis, c'est-à-dire la
même chose. $X = X$. J'ai beau retourner les termes, il n'en sort
rien, qu'au bout de quelque temps, un grand mal de tête et le
désir d'aller me promener."(NN., p.271).

Ainsi il semble que Gide écarte l'argument de l'existence par la pensée en faveur de l'argument par la sensation ou le sentiment. L'être sentant l'emporte sur l'être pensant. Il rejette la conjonction de conséquence comme nulle et non avenue avant d'abandonner le problème en faveur de l'action et de la distraction physiques, préférence qui épouse étroitement et l'attitude et le ton qu'il adopte tant dans Les Nourritures terrestres que dans Les Nouvelles Nourritures, hymnes à la vie sensorielle et à la joie(6).

Dans une troisième déclaration pourtant faite l'année même de la publication des Nouvelles Nourritures, Gide semble restituer la valeur du Cogito. C'est à l'occasion de la fameuse séance de l'Union pour la Vérité, tenue le 23 janvier 1935, au cours de laquelle, dans une discussion sur l'URSS, le Gide socialiste d'alors crut bon

de revenir à l'image du poêle de Descartes, arguant qu'il "ne peut y avoir une philosophie soviétique(...) Le Cogito ergo sum de Descartes demeure vrai en URSS comme chez nous. Mais il y a là, non plus une pétition de principes, mais ce que j'appellerai une pétition de poêle". Ce qu'il faut d'abord à Descartes pour bien penser, c'est son poêle. Sans poêle, pas de Cogito du tout. Je veux dire par là que pour un temps, les questions matérielles doivent prendre le pas"(7).

Là où l'esprit de Gide s'accorde intimement avec celui de Descartes cependant est dans l'idée de l'éducation par le doute et la notion de la tabula rasa. En adoptant comme méthode le doute systématique Descartes explique que "pour toutes les opinions que j'avais reçues jusqu'alors en ma créance je ne pouvais mieux faire que d'entreprendre une bonne fois de les en ôter, afin d'y en remettre par après, ou d'autres meilleures, ou bien les mêmes, lorsque je les aurais ajustées au niveau de la raison. Et je crus fermement que par ce moyen je réussirais à conduire ma vie beaucoup mieux que si je ne bâtissais que sur de vieux fondements, et que je ne m'appuyasse que sur les principes que je m'étais laissé persuader en ma jeunesse sans avoir jamais examiné s'ils étaient vrais"(Oeuvres, VI, pp.13-14). S'étant assuré de sa méthode, Descartes passa neuf ans à voyager, à "rouler çà et là dans le monde" et à déraciner de son esprit "toutes les erreurs qui s'y étaient pu glisser auparavant"(8).

Au tout début des Nourritures terrestres, Gide aussi proclame les vertus d'une semblable "désinstruction": "Tandis que d'autres publient ou travaillent, j'ai passé trois années de voyage à oublier au contraire tout ce que j'avais appris par la tête. Cette désinstruction fut lente et difficile; elle me fut plus utile que toutes les instructions imposées par les hommes, et vraiment le commencement d'une éducation"(Nt., p.154), déclaration à laquelle fait pendant le "Table-rase. J'ai tout balayé. C'en est fait ! " des Nouvelles Nourritures(NN., p.255).

Par-delà les deux cent soixante ans qui séparent le Discours de la Méthode des Nourritures terrestres, le parallélisme entre les deux attitudes ne laisse pas de frapper. Il se peut bien que, sur les instances de Valéry et de Drouin Gide se soit mis à lire Descartes vers 1895-1896, années de gestation des Nourritures. Malgré leurs différences évidentes - le livre de Gide, lyrique à souhait, est aux antipodes du rationalisme et n'offre guère de 'méthode' - les deux ouvrages, chacun didactique à sa manière, sont des sortes de traités autobiographiques où la leçon s'exprime à travers la vie individuelle de leurs auteurs. Malgré un certain vacillement dans son opinion sur Descartes au fil des années et avant l'hommage d'un texte tardif, c'est peut-être là ce qu'il a le plus admiré: que le raisonnement du philosophe fût une pensée austèrement vécue à partir d'un déracinement fondamental, leçon que le jeune Gide ne pouvait peut-être pas négliger.

RENÉ DESCARTES

von

ANDRÉ GIDE

WENN ICH HEUTE DESCARTES WIEDER LESE(UND ICH TUE ES MIT höchster Befriedigung), so bewundere ich die tiefen Verbeugungen, die er ununterbrochen gegenüber der Religion macht. Es wäre deshalb auch nicht unangebracht, die zahlreichen Stellen in seinen Schriften zu sammeln, um daraus ein Buch zu machen, das im höchsten Grade erbaulich wäre und geeignet, selbst jene Katholiken zufriedenzustellen, die besonders ängstlich und um die Rechtgläubigkeit besorgt sind. Ich habe lange gedacht, dass es sich hierbei nur um eine scheinbare Unterwerfung unter die Kirche handelte, dass diese Verbeugung nur eine Verstellung zum Schutze seiner Ruhe und der freien Entwicklung seines Denkens war. Mit der Zeit kommt man aber dazu, zu glauben, dass sie aufrichtig ist, diese Verbeugung, die sich nicht nur niemals widerspricht, sondern zu

wiederholten Malen mit einer Beredsamkeit zum Ausdruck kommt, die einfach und ohne Ironie ist, mit einer Art von Überzeugung, die einen rühren muss, so dass die nachfolgenden, so bemerkenswerten, Zeilen aus dem Bericht, den Baillet uns über des Todeskampf von Descartes und über seine Beschäftigung in den letzten Tagen hinterlassen hat, uns kaum überraschen: "Jene, die ihn während der Fieberphantasien besuchten, bemerkten eine ganz eigenartige Besonderheit an einem Mann, von dem viele glaubten, dass er sein ganzes Leben nur Philosophie und Mathematik im Kopf gehabt habe, dass nämlich alle seine Träume nach Frömmigkeit strebten und nur die Grösse Gottes und den Jammer des Menschen in Betracht zogen." Und dies alles dürfte den Bann recht wenig rechtfertigen, den zahlreichen Katholiken gegen ihn aufrechterhalten und ihre geringen Anstrengungen, um ihn für sich in Anspruch zu nehmen. Immerhin dürfte Descartes trotz seiner Frömmigkeit nicht in ihre Reihen gehören. Sie haben recht, ihn nicht aufzunehmen, ja recht, in ihm einen sehr fürchtenden Feind zu sehen.

Wenn das freie Denken Descartes die Dogmen respektiert, so geschieht dies, weil es keine Berührung mit ihnen sucht, weil es von vornherein und aus eigenem Antrieb nicht in Konflikt geraten will. Spinoza beschäftigte sich mit ihnen, Descartes nicht. Er schreibt an Pater Mersenne (27. Mai 1630): "Die Punkte 4, 5, 6, 8, 9 und die letzten Ihres Briefes gehören ins Gebiet der Theologie, deshalb werde ich darüber schweigen, wenn es Ihnen recht ist." So sei es. Aber als er stirbt, hinterlässt er der Welt seine Methode, und jene, die auf ihn gefolgt sind, haben seine Zurückhaltung nicht beachtet. Würde er es beklagen, wenn er heute wieder auf die Erde zurückkäme? Ich vermag es nicht zu glauben und auch nicht, dass er sich nicht Rechenschaft gegeben hat von dem beinahe notwendigen Wege, den der Geist der Menschen nach seiner Zeit und - ich möchte sagen: in seinen Fusstapfen gehen musste.

Descartes öffnet dem Geiste eine königliche Strasse, und ich

glaube nicht, dass irgendeiner anderer französischer Autor für wichtiger angesehen werden kann als er. Man hat gesagt, dass er schlecht geschrieben habe. Wer ist dieser "man" ? Einige Künstler. Weil er das Gutschreiben verabscheute, wenn ich mir nichts besser gebautes, nichts besser Ineinandergefügtes denken kann (allerdings ohne Rücksicht auf den Wohlklang) als seine Sätze. Als er aber an Balzac (Jean Louis Guez de Balzac, geb. 1597) schreibt, da zeigt dieser "in die Dichtung Verliebte" (wie Descartes von sich selbst sagte) mit einem Male, dass auch er der subtilsten Bemühungen um den Stil fähig ist und dass sein Abscheu vor dieser Art von Auszeichnung nicht von seiner Unfähigkeit herrührt. Wo könnte man in der ganzen wunderbaren Prosa des "grossen Jahrhunderts" mehr Grazie, Eleganz und Poesie finden als in den paar Zeilen: "Ich schlafe hier zehn Stunden jede Nacht, und ohne dass irgendeine Sorge mich jemals aufweckt, und nachdem der Schlaf meinen Geist lange durch Hecken, Gärten und verzauberte Paläste geführt hat, wo ich alle Freuden empfinde, die in den Fabeln ausgemahlt werden, vermische ich unmerklich die Träume des Tages mit denen der Nacht. Und wenn ich bemerke, dass ich erwacht bin, so geschieht dies nur, damit meine Zufriedenheit noch vollkommener werde und dass meine Sinne daran teilnehmen können, denn ich bin nicht so streng, ihnen irgend etwas zu verweigern, was ein Philosoph ihnen erlauben könnte, ohne mit seinem Gewissen in Konflikt zu kommen."

Was aber viel eher zu einem Gewissenskonflikt führen könnte, wäre, bei diesen Vergnügungen zu verweilen, die ihm recht eitel erscheinen angesichts einer Aufgabe, die er sich stellt: die Erlösung der Vernunft.

René Descartes

(Traduction de l'allemand)

Lorsque je relis Descartes aujourd'hui (ce que je fais avec la plus grande satisfaction), je suis frappé par les profondes révérences qu'il fait constamment à la religion... Il ne serait ainsi pas inapproprié de

réunir les exemples qui parsèment ses écrits pour en constituer un recueil qui s'avérerait au plus haut point édifiant et propre même à contenter ces Catholiques particulièrement soucieux d'orthodoxie. Je me suis longtemps persuadé qu'il s'agissait là seulement d'une soumission superficielle à l'Eglise, que sa subordination n'était qu'un simulacre en vue de protéger son repos et le libre développement de sa pensée. Avec le temps on en vient à croire cependant que sa soumission est authentique, qui non seulement jamais ne se contredit, mais s'exprime à plusieurs reprises avec une éloquence simple et dénuée d'ironie, avec une sorte de conviction qui ne laisse pas de nous émouvoir, de sorte que les remarquables lignes qui suivent, extraites du récit que Baillet nous a laissé de l'agonie de Descartes et des préoccupations de ses derniers jours, nous surprennent à peine: "Pendant tout ce temps de transport, ceux qui l'approchaient remarquèrent une singularité assez particulière pour un homme que plusieurs croyaient n'avoir eu la tête remplie toute sa vie que de Philosophie et de Mathématiques, c'est que toutes ses rêveries ne tendaient qu'à la piété et ne regardaient que les grandeurs de Dieu et la misère de l'homme"(9). Voilà qui ne justifie guère le ban auquel le mettent de nombreux Catholiques et leurs piétres efforts pour se l'approprier. Nonobstant sa piété pourtant, on ne devrait pas considérer Descartes comme un des leurs. Ils ont eu raison de ne pas l'assimiler, oui raison de voir en lui un ennemi fort redoutable.

Si la libre pensée de Descartes respecte le dogme, c'est parce qu'elle n'en recherche pas le contact, parce que, dès le début et de sa propre initiative, elle ne vise pas à entrer en conflit avec ses préceptes. Spinoza tient compte du dogme, Descartes pas. Il écrit au Père Mersenne(27 mai 1630): "Les 4, 5, 6, 8, 9 et derniers points de votre lettre sont tous de théologie, c'est pourquoi je m'en tairai, s'il vous plaît"(10). Ainsi soit-il. A sa mort cependant, il a légué sa méthode au monde et ceux qui l'ont suivi n'ont pas pratiqué la même

réserve. Le déplorerait-il s'il revenait sur terre aujourd'hui ? Je ne puis le croire, non plus qu'il ne se fût reconnu redevable de la voie presque inévitable que l'esprit humain devait suivre après lui, et je dirais même dans sa foulée.

Descartes ouvre à l'esprit une voie royale et je ne crois pas qu'aucun autre écrivain français puisse être considéré comme plus important. On a affirmé qu'il écrivait mal. Qui est ce 'on' ? Quelques gens de lettres. Parce qu'il tenait le beau style en horreur, encore que j'estime rien de mieux construit, de mieux imbriqué (l'harmonie à part, toutefois) que ses phrases. Mais lorsqu'il écrit à Balzac (Jean Louis Guez de Balzac, né en 1597) cet "amoureux de la poésie" (comme Descartes le disait de lui-même) montre tout à coup qu'il est capable des plus subtils effets de style et que son recul devant cette sorte de distinction n'est aucunement imputable à de l'incompétence. Dans toute la merveilleuse prose du 'Grand Siècle', où pourrait-on trouver plus de grâce, d'élégance et de poésie que dans ces quelques lignes: "Je dors ici dix heures toutes les nuits, et sans que jamais aucun soin ne me réveille, après que le sommeil a longtemps promené mon esprit dans des bois, des jardins, et des palais enchantés où j'éprouve tous les plaisirs qui sont imaginés dans les Fables, je mêle insensiblement mes rêveries du jour avec celles de la nuit; et quand je m'aperçois d'être éveillé, c'est seulement afin que mon contentement soit plus parfait, et que mes sens y participent; car je ne suis pas si sévère que de leur refuser aucune chose qu'un philosophe leur puisse permettre sans offenser sa conscience"(11).

Ce qui pourrait cependant mener bien plus tôt à un conflit de conscience serait de s'attarder près de ces charmes qui lui semblent bien vains vu la tâche qu'il s'impose: le rachat de la Raison.

NOTES

1. Les références aux écrits de Gide et de Descartes placées entre parenthèses dans le texte se rapportent pour Gide aux trois volumes des éditions de "La Pléiade" publiés chez Gallimard, et pour Descartes aux Oeuvres de Descartes, Paris, Vrin, 1965 (éd. C. Adam

et P.Tannery).

Les Berliner Hefte für geistiges Leben parurent chaque mois de juin 1946 à décembre 1949. Le texte de Gide fut publié fans le quatrième cahier (avril) de 1947, pp.241-2.

Wolfgang Goetz (1885-1955), Berlinois depuis 1905 et figure bien connue des milieux littéraires de la capitale, était dramaturge (Neidhardt von Gneisenau, 1925; Der Ministerpräsident, 1936), nouvelliste, biographe et critique.

En 1947, Werner Krauss (1900-1976), après une carrière de professeur à Marburg, fut promu Professeur de Langues et Littératures romanes à l'Université de Leipzig, avant d'être nommé Directeur de l'Institut des langues et cultures romanes de l'Académie Allemande des Sciences à Berlin de 1961 à 1965. Auteur de nombreux ouvrages spécialisés sur la littérature française, du XVIIIème siècle entre autres, ses activités de résistant dans le groupe Schulze-Boysen au cours de la deuxième guerre mondiale lui valurent la condamnation à mort pour haute trahison, peine commuée ensuite en détention. De son temps de prison, en 1943-44, est sorti son unique roman, le très remarquable PLN. Die Passionen der Halvkonischen Seele (1946 et 1948). Werner Krauss vécut plus tard à Berlin-Est.

2. J., pp.980-1. Every Man in His Humor, pièce de Ben Jonson (1572-1637). Dans son Histoire de la litt.fr., Lanson traitera de Descartes avec Chapelain et Balzac, dans son chapitre Trois ouvriers du classicisme. Il s'agit ici de son "Influence de Descartes sur la littérature française", Revue de Métaphysique, juillet 1896.

3. Lettre à M.Drouin dans "Miscellen. Zwei unbekannte Briefe von André Gide" (mitgeteilt von Roger Kempf), Romanische Forschungen, vol.65, n° 3_4, 1954, p.414. Gide pense-t-il aux Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française par F.Brunetière. 3ème série. Descartes, Pascal, Lesage, Marivaux... Paris, 1887, Hachette ?

4. "I believe that hatred of falshood offers us a solid foundation, a sort of rampart or platform on which we must be able to meet and come to agreement. What I am saying probably seems simple but it appears to me of great importance, as it appeared to Descartes". Lettre à Mitsuo Nakamura du 2 janvier 1951 dans "Two Declarations by André Gide" (with introd. and notes by J.O'Brien), Partisan Review, juillet-août 1951, pp.395-400.

5. J., pp. 608-9. Dans "Une Vue de Descartes" (1941), Valéry écrit que "Descartes se donne un Diable, pour les besoins de son raisonnement", Oeuvres I (édition de la Pléiade, p.829, volume où sont reproduits les écrits de Valéry sur le philosophe, y compris son très important "Descartes" (1937) et "Fragments d'un Descartes" paru primitivement dans La N.R.F., 1er mai 1925.

6. Valéry, lui, s'en prend non à l'ergo mais au sum qu'il déclare n'avoir aucun sens tout en restant d'une "très grande valeur", Oeuvres, I, p.825.

7. André Gide et notre temps, Paris, 1935, Gallimard, pp.64-5. Voir aussi Littérature Engagée, Paris, Gallimard, 1950, p.75.

8. Oeuvres, VI, p.28. Assumons que c'est avec approbation que Gide cite, dans son Journal de 1934 une autre déclaration de Descartes à ce sujet: "Pour bien philosopher, il faut se résoudre une fois dans sa vie à se défaire de toutes ses opinions, quoiqu'il y en ait parmi elles qui puissent être vraies, afin de les reprendre ensuite une à une

et de n'admettre que celles qui sont indubitables. (Descartes, Sur la 7e Objection. Abr. des Obj., §VII.)", J., pp.1218-19.

9. Adrien Baillet, La Vie de Monsieur Descartes, Hildesheim/New York, 1972, Georg Olms (reprod. photog. de l'éd. de Paris de 1691), vol.2, p.419.

10. Oeuvres. Correspondance I. 1969, Vrin, p.153.

11. Lettre à Balzac, Amsterdam le 15 avril 1631, *ibid.*, pp.198-9. Critiqué par André Billy pour avoir utilisé "davantage que" (Billy, "André Gide et la grammaire", Le Figaro Littéraire, 13 juillet 1946, p.2), Gide se défendit (*ibid.*, 27 juillet 1946, p.1: "Sur quelques points de grammaire par André Gide") en citant l'exemple, entre autres, de Descartes. Valéry également admirait le style de Descartes: voir Oeuvres I, p.826. Gide, l'insomniaque, qui jalousait le philosophe pour son sommeil facile presque autant qu'il admirait son style, a cité cette phrase de la lettre à Balzac non moins de trois fois. D'abord dans le Journal de 1937: "Dans la correspondance de Descartes (lettre à Balzac, avril 1631): 'Je dors ici (Amsterdam) dix heures toutes les nuits et sans que jamais aucun soin me réveille...' (le reste de la longue phrase est merveilleux). Ailleurs il parle (lettre à Mersenne, 11 oct. 1638) de la 'violence du sommeil' - de son sommeil; et je l'envie", J., p.1272, ensuite dans ce texte et finalement dans Ainsi soit-il: "/// je ne lis pas sans une sorte de jalousie ces lignes de Descartes (lettre à Balzac, 15 avril 1631): 'Je dors ici dix heures toutes les nuits, et sans que jamais aucun soin ne me réveille.'" Après quoi je puis admirer tout autant le Discours de la Méthode; mais je me sens en droit de penser: parbleu!" Asi., p.1215.

NOTE DE LA REDACTION SUR LE COLLOQUE GIDE ET L'ANGLETERRE

Certain lecteur s'est, d'ailleurs à juste titre, étonné, voire indigné qu'il ait été rendu compte si cavalièrement en apparence des deux très importantes communications des Professeurs Edmund SMYTH: Gide and Hogg et Patrick POLLARD: "Antoine et Cléopâtre" (BAAG n°69, pp.84-5)

Nous nous excusons de la méprise auprès des auteurs et de nos lecteurs. En fait ces deux communications, prononcées en anglais, sont restées hors de portée du malheureux rédacteur, qui s'en est tiré comme il a pu, mais qui la prochaine fois exigera un texte écrit.

Nous espérons pouvoir publier un compte rendu exact de ces deux communications dans le prochain n° du B.A.A.G.

GIDE CRITIQUE DU ROMAN DES ANNEES 1900

par

Peter SCHNYDER

Les quelques comptes rendus que Gide a donnés, dans les années 1900, au modeste Ermitage d'Edouard Ducoté et à la déjà prestigieuse Revue Blanche des frères Natanson et de Félix Fénéon, comptent sans doute parmi ses meilleures pages de critique.(1) Ce qui frappe tout d'abord, c'est le choix très personnel que fait Gide des auteurs. Même s'il semble se laisser guider par l'actualité littéraire, une sélection apparaît, consciente ou inconsciente, dans ce choix. A moins d'être entraîné par une polémique, Gide écarte, en principe, ceux qui diffèrent trop de lui et préfère ceux qui lui ressemblent - pour mieux s'en démarquer par la suite.

Il évite de parler des grands maîtres du naturalisme - Zola, Maupassant, les frères Goncourt. Il délaisse de même les tenants de la réaction idéaliste, Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello, Huysmans, à l'exception toutefois de Villiers de l'Isle-Adam, à qui il consacre son premier article dans La Revue Blanche. Ni les romans de mœurs, ni les romans d'analyse dans la ligne de Bourget, ne conviennent à l'auteur de Paludes. Aussi ne parle-t-il qu'incidemment d'Edouard Rod, d'Abel Hermant, ou encore d'Emile Baumann, et pas davantage de Pierre Loti et d'Anatole France - romanciers dont la primauté fut indiscutée pendant de longues années. On le voit, le choix de Gide précède de loin les anathèmes surréalistes.

Pourquoi délaisse-t-il ainsi les "grands" ? On trouve ici déjà la qualité de l'animateur de La Nouvelle Revue Française, son attention à la littérature vivante, en train de se faire, sa disponibilité (intéressée, certes, mais qui n'exclut pas l'échange et la générosité envers ses compagnons, ses pairs). Par une sorte de pudeur sage - cette autre vertu de la future N.R.F. - Gide parle peu, toutefois, des romans que composent alors ses intimes. Eugène Rouart n'est pas

le seul de ses amis qui, au cours de l'été 1898, s'essaie au roman. Sont à mentionner Henri Ghéon et Francis Jammes. Le premier commence la rédaction d'un livre sur lequel son aîné Gide compte beaucoup - malheureusement à tort - Le Consolateur. Le second, dont Gide admire déjà la poésie, prépare des essais narratifs très attendus de son ami. En 1899, le poète d'Orthez publie Clara d'Ellébeuse, et deux années plus tard Almaïde d'Etremont, précédant Pomme d'Anis ou le fameux Roman du Lièvre.(3)

Le roman de Rouart offre à Gide l'occasion de dénoncer toute assimilation de la morale de l'oeuvre d'art à un conformisme quelconque, en même temps qu'il l'incite à reprendre son Ménalque, le héros des Nourritures terrestres. Malgré le peu de naturel d'André Ruyters dans Les Jardins d'Armide, Gide se montre étonnamment indulgent pour ce "livre licencieux": c'est qu'il y retrouve "l'imagination d'une réalité différente".(4) De près ou de loin, Gide ne néglige donc pas le roman, autour de 1900, mais nous aurions tort d'oublier qu'il ne donne pas au roman la place qu'il lui accordera par la suite: ne rêve-t-il, depuis quelque temps déjà, de voir renaître la scène grâce aux efforts réunis de quelques artistes décidés à rompre avec la "vieille boîte aux conventions" ? Avant de connaître quelques cruels déboirs, c'est en effet le théâtre qu'il place au centre de ses préoccupations: Philoctète, Le Roi Candaule, Saül, un peu plus tard Bethsabé, naissent à cette époque.(5)

Quant à la "théorie" du roman, elle a de nouveau la faveur de Gide, semble-t-il, lorsque la conception "classique" de L'Immoraliste n'est plus en danger. Mais c'est son travail de critique qui révèle ce que ce classicisme a de défensif: alors qu'une certaine peur (peur de quoi ? de ses propres audaces ? de ses propres démons et de l'inconnu où ils pourraient l'entraîner ?) arrête apparemment Gide lorsqu'il est à l'oeuvre, aux prises avec son travail romanesque, il retrouve face aux romans des autres, sa hardiesse de pensée. Un clivage se fait jour: le créateur ignore les intentions du critique, son aptitude à la

découverte. Les textes critiques constituent ainsi une sorte d'avant-garde par rapport à l'esthétique romanesque de Gide; avant-garde dans toute l'ambiguïté de cette notion: ils sont novateurs, en avance, mais en même temps ils gardent, c'est-à-dire préservent quelque chose(de l'ancien) ou empêchent d'autres naissances.

C'est ainsi que Gide va mettre en lumière les limitations du classicisme, dénoncées dès 1900 chez les romanciers français et allemands particulièrement, tout en restant (et c'est bien là une contradiction qui lui est propre et un des traits les plus intéressants chez lui), fasciné, ou en tout cas indéfectiblement attaché aux qualités classiques, et quelque peu paralysé par cette détermination. Simultanément, il manifeste un grand attrait pour les romanciers anglais contemporains, qu'il comprend à merveille. Ils sont pour lui la bouffée d'oxygène, la preuve qu'autre chose existe - et que donc autre chose encore est possible. Peut-être cependant resteront-ils pour lui l'autre, l'étranger, celui qui ouvre des espaces mais qui ne fait pas véritablement école.

Car dans ses Prétextes, comme leur nom l'indique, Gide non seulement se met à l'école des autres, mais, ce qui est plus difficile, cherche à se mettre à sa propre école. Lecteur et élève actif, il fait ses classes: critique à l'égard des modèles érigés en convention, mais avide de définir et d'élaborer son propre modèle(en cela son classicisme).

Cette critique du jeu et de l'essai échappera à tout esprit de système: dans ses écrits "théoriques" comme dans son roman, Les Faux-Monnayeurs, Gide semble mettre en évidence que ce genre, nécessairement gouverné par une conception psychique du sujet(conception d'un sujet désormais éclaté, ambivalent), résiste à toute forme préconçue. L'idéal pourrait en être représenté par Dostoïevski: lui seul aura droit à tout un livre.(6)

*

La rédaction de L'Immoraliste illustre bien cette sorte de décalage

chez Gide, entre la critique et la création(l'acte critique et l'acte de création): elle est très éloignée de ses réflexions sur le genre romanesque. Mais ce récit(qu'il achèvera le 25 novembre 1901) oriente le critique vers l'idéal classique, déjà élaboré en théorie. Gide préfère alors la netteté de la ligne à la traduction directe de la vie palpitante - contrairement à tout le vitalisme qui caractérisait la plupart de ses critiques à partir du printemps 1898. Cette victoire du classicisme semble acquise dès 1900, même si le critique n'est pas insensible à une puissante transposition de la vie qui l'incite parfois à négliger à son profit les qualités purement artistiques:

Dans les Mille Nuits et une Nuit, comme dans la Bible, un monde, un peuple entier s'expose et se révèle; le récit n'a plus rien de personnellement littéraire, et seules les parties lyriques sont pour nous dire qu'un homme était là, qui chantait. Le récit est de la voix même du peuple; c'est son livre/.../. Que m'importe dès lors que le conte ici parfois traîne, qu'une souplesse manque à ce contour, que parfois tel sanglot soit trop bref; que tel rire paraisse un peu rauque; il ne s'agit plus de la Grèce et de sa souriante eurythmie, de Rome et de sévérité latine/.../.(7)

Sans doute, car les contes arabes permettent de réhabiliter la sensualité qui est une part importante du programme vitaliste de Gide. Petit à petit, elle devra s'intégrer tout naturellement dans la vie et l'art - sans avoir une place prépondérante.(8) Gide salue ainsi la nouvelle traduction des contes arabes, qui, entreprise par le médecin cairote Joseph-Charles Mardrus(1868-1949) dans un souci de fidélité au texte original supérieur à celle d'Antoine Galland(1646-1715), connaît un éclatant succès. Plus littéraire, plus direct, plus cru, Mardrus répondait exactement à l'attente des partisans, alors nombreux, d'une morale moins puritaine...Cependant les auteurs français et les quelques écrivains étrangers que Gide fréquente à cette époque ne bénéficient pas de l'indulgence qu'il accorde aux conteurs arabes. A vrai dire aucun des romanciers français dont il

entretient les lecteurs de La Revue Blanche, ne satisfait pleinement Gide. A ses yeux, une véritable perfection artistique y fait le plus souvent défaut. S'ils parviennent par bonheur à de beaux résultats, comme Villiers, ou à un degré moindre Henri de Régner, leurs oeuvres restent cependant trop superficielles et trop factices; le naturel est malheureusement absent ou se réduit à un agrément d'auteur.

Mais Gide éprouve de la joie quand un écrivain parvient à éviter les facilités de l'époque, qu'il agit en "classique", s'efforce de purger son style pour ne garder que les "qualités les plus pures, précision, lucidité, souplesse".(9) Tel est le cas des Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann de Léon Blum (publication en volume d'une série d'articles publiés antérieurement dans La Revue Blanche). Ainsi en est-il de Jules Renard dans ses contes publiés en 1901 (notamment Le Vigneron dans sa Vigne): Gide l'admire "comme s'il était mort", tant il se dit "étonné qu'on écrive si bien aujourd'hui"(10, ou encore Charles-Louis Philippe, dans Bubu de Montparnasse, publié en 1901; roman qui requiert immédiatement l'attention du critique:

Bubu n'est pas suffisamment égal pour qu'on puisse l'appeler chef-d'oeuvre; mais remarquable tel qu'il est et dont certaines pages et même des chapitres entiers sont déjà résistants et beaux, pondérés, et de parfaite littérature, malgré tout ce que l'ignoble sujet gardait, avant d'être labouré par Philippe, d'inculte et d'inharmonisé; terre où bien des socs de charrue, moins droitement et délibérément dirigés n'eussent tracé que sillons en démence.(11)

Que Philippe ait cru utile d'ajouter parfois "le geste à la voix, indiquer son émotion", Gide le déplore, mais l'en excuse - l'auteur est encore jeune, il s'en corrigera: "il parle bien; on l'entendra même lorsqu'il parle à voix basse".(12)

Gide vante également les qualités du livre de contes que le directeur de L'Ermitage, Edouard Ducoté, avait publié en 1900, Merveilles et Moralités. En ce temps de "réclame éhontée, de faux

lyrisme tapageur", où le style pur et la probité ne comptent plus guère, il est rassurant de rencontrer tel ou tel artiste "dont la phrase ne paraît pas vouloir dire plus qu'elle ne peut dire, à ce point que son éloquence tend à n'être qu'une élocution parfaite".(13)

A propos de l'ouvrage Merveilles et Moralités, Gide est plus explicite que jamais. Selon lui, la valeur d'une oeuvre classique se mesure d'abord à une parfaite adéquation:

Ce sont qualités de décence./.../ C'est l'appropriation, parfaite au point d'être dissimulée, du mot à l'émotion,, de l'émotion à l'idée, de l'idée partielle à l'idée centrale du livre, qui fit de la littérature latine et de la nôtre cette école de convenances admirable, à ce point que, d'abord, les plus belles pages des littératures contemporaines étrangères peuvent nous paraître inartistiques et désordonnées.

Il insiste également sur la vision de l'ensemble, le souci de l'économie qui surveillent et tempèrent chaque excès:

Dans ce livre des Merveilles et Moralités, une lumière égale circule; aucun sursaut d'accent, aucune obscurité ne profite à aucun éclair; aucune discordance ne ménage à aucune harmonie une suavité plus savante. Non, la lumière harmonieuse suit fidèlement les contours; le didactisme de la pensée s'accompagne de grâce, l'ironie de tendresse; une certaine élégance classique assouplit chaque excès et tempère, à la façon de celle du Fénelon de Télémaque et des Fables.(14)

Il est permis de se demander s'il est juste de comparer l'art contemporain à celui du grans siècle et d'admettre que l'artiste a tout fait s'il atteint à une "certaine élégance classique", proche de l'auteur des Dialogues sur l'éloquence...

Mais peut-être Gide a-t-il tellement insisté sur ce qualités classiques dans une simple page de critique, pour exprimer un nouvel état d'esprit. Peut-être a-t-il voulu s'écarter de ses Lettres à Angèle de 1898 et 1899, dans lesquelles une affirmation fervente de la vie

s'allie à la volonté de ne pas laisser le passé empiéter sur le présent. L'automne de 1900 annoncerait ainsi la victoire, avouée, d'Apollon sur Dionysos, de la décence sur la démente, de la supériorité du dessinateur sur le peintre. Gide à cette période de sa vie préfère les "échalas" aux "folles vignes", et les "lignes droites" aux "volubilis", par opposition au voeu formulé dix ans plus tôt dans ses Cahiers d'André Walter. C'est l'hégémonie de l'homo classicus qui émerge de sa critique même du roman; principe souple, bien entendu, il sous-tend à partir de ces années, toute l'esthétique gidienne.

Cet état de choses nous permet de mieux comprendre pourquoi Gide abandonne rapidement le "projet d'un livre d'action et d'intrigue", qui selon le témoignage de Francis de Miomandre, aurait dû suivre L'Immoraliste. L'anecdote des Caves du Vatican à laquelle Miomandre fait allusion, n'a cependant pas retenu l'intérêt de Gide au-delà de l'été 1898: dans la lettre qu'il écrit en août 1898 à Gide, Henri Ghéon se renseigne sur le sort des Caves; mais le destinataire, après avoir informé son ami de ce projet, devient très discret et évitera d'en parler pendant de longues années. En effet il n'y reviendra que dix ans plus tard.(15)

Finalement au terme de cette partie, c'est un Gide très classique qui apparaît. Se dessine une exigence puriste, en réaction contre la facilité et les excès de l'époque. Gide la défendra expressément, en 1905, lorsqu'il dira à Georges Le Cardonnell et Charles Vellay:

/.../ vous me demandez si je crois à une renaissance classique. Mais qu'entend-on par classicisme? Il ne s'agit pas tant de savoir ce qui est classique que ce qui est foncièrement français./.../

Le classicisme français n'est qu'une forme du cartésianisme. C'est une littérature déductive et aprioristique./.../

C'est ce côté raisonnable de l'oeuvre française qui m'apparaît comme une chose très particulièrement française. Si on cherchait à dire ce que doit être l'oeuvre classique, il faudrait dire qu'elle doit être humaine, raisonnable et belle. Il faut et il suffit qu'elle

ait ces trois qualités pour être classique.(16)

De telles explications, bien que fines et aiguës, ne doivent pas nous faire oublier que Gide se montre ici quelque peu prisonnier de son propre concept du classicisme, et notamment de l'aspect cartésien qui lui est constitutif. En adhérant à une conception rationaliste de la psychologie humaine (conséquence implicite du principe cartésien), Gide restait en-deçà des intuitions et reconnaissances qu'il devait aux "soties" (Paludes, Le Prométhée mal enchaîné), ou à ses drames, et risquait de ralentir l'épanouissement de son travail romanesque. Critique parfait de lui-même, il ne tarda bien entendu pas de s'en apercevoir. Après les nombreuses "crises" des années 1904, 1905, 1906 (confiées volontiers au Journal) et face aux innombrables efforts que lui demandait la rédaction de La Porte étroite, il jugeait délibérément que ce livre restait "en anachronisme avec ce que nous pensons, sentons et voulons aujourd'hui".(17)

Ce n'est en effet que dans les années 1910 que sa conception du roman français s'écarte définitivement de l'ancienne réduction à un concept psychologique unitaire - sans pour autant rompre avec l'idéal classique. Il était temps ! Malgré quelques tentatives de dépassement au XVIIIème siècle (avec Diderot, Voltaire, Laclos, Sade), l'idée rationaliste de la cohérence et de l'unité de l'âme connaît, au lendemain de l'âge romantique, un grand regain de faveur. Stendhal excepté, la plupart des romanciers s'attachent à la peinture de personnages homogènes et conséquents. La complexité naturelle de l'être humain était donc abusivement mésestimée. Petit à petit, cette simplification affectait la forme littéraire qui subissait cette volonté d'unification, pour devenir finalement un principe vide de sens.

Pour se libérer définitivement de tels sentiers battus du roman, il fallait à Gide une rencontre décisive. Ce fut celle de Dostoïevski, dont l'importance réelle était trop longtemps négligée en France au profit de son compatriote Talstoï. C'est peut-être Fédor Rosenberg qui a aidé Gide à saisir le caractère innovateur de l'oeuvre

dostoïévskienne. Toutefois ce n'est qu'en 1908 que Gide publie le premier volet d'une série d'études sur le grand auteur russe. (18) En quelque sorte c'est le romancier qui parle alors, l'écrivain qui relate sa rencontre d'un autre écrivain (combien différent de lui !). Le critique, lui, avait parlé avant, dans les années 1900. Mais tandis que la découverte de Dostoïévski était profonde et durable, celle de quelques romanciers étrangers (notamment de langue anglaise) n'eut sur le moment aucune influence apparente sur la quête romanesque de Gide. C'est là un fait curieux, qui nous permet de réaffirmer que la critique de ces dernières années peut être considérée comme une avant-garde (plus ou moins consciente) de l'artiste, un avant-teexte, un pré-texte.

*

C'est sans doute grâce au fin lettré Marcel Schwob que Gide découvre Meredith et Stevenson. Après avoir donné en 1895, 173 ans après sa parution, la première traduction française de Moll Flanders, le célèbre roman de Daniel Defoe, Schwob publie une année plus tard son Spicilège, volume d'articles très originaux, parmi lesquels figurent les esquisses sur Robert Louis Stevenson (1850-1894) et George Meredith (1828-1909). Que Gide n'ait pas éprouvé d'attrance pour l'oeuvre de ce dernier, cela se conçoit, car Schwob dit de son langage:

/Il/ est d'une extrême difficulté, par suite de la complexité des idées qui se pressent dans ses phrases. Toutes les nuances de sentiment, toutes les antinomies d'esprit, toutes les constructions d'imagination sont exprimées avec une richesse de métaphores qu'on ne retrouverait que dans les oeuvres de l'époque d'Elisabeth (19).

Ce qui paraîtra donc insuffisant chez Meredith, aux yeux de Gide, c'est une certaine épure: il le trouvera, lorsqu'il sera à même de le lire en anglais, trop baroque et trop inégal. Sur le moment, c'est par exemple en parlant d'Oscar Wilde que Gide montre ses réserves à l'égard d'une esthétique de type élisabéthain. Il s'en prend alors au

baroquisme de l'auteur irlandais auquel il ne pardonne pas d'avoir consenti à mettre tout son génie dans sa vie: quel dommage que cet incomparable causeur ait accepté de bâtir son oeuvre sur son seul talent ! Il en résulte - hélas ! - une préciosité de mauvais aloi, que les Anglais appellent euphuisme.(20)

Fort heureusement Stevenson semble loin d'un tel euphuisme. Aux dires de Schwob, c'est un conteur admirablement doué, sensible au pittoresque comme au fantastique; toujours soucieux de la pureté de la langue et à l'élocution très alerte. Dans son essai, Marcel Schwob s'arrête surtout autour du charmeur, de celui qui sait faire naître des rêves. Brièvement il passe ensuite sur "l'irréalité du réalisme" de Stevenson: celui-ci n'a jamais "regardé les choses qu'avec les yeux de son imagination", ce qui explique sa "vivacité spéciale"; puis il insiste sur quelques éléments de la technique romanesque, apparents dans L'Ile au Trésor:

Prenez maintenant le livre de Robert Louis Stevenson. Qu'est-ce? Une île, un trésor, des pirates. Qui raconte ? Un enfant à qui arrive l'aventure. Odysseus, Robinson Crusoé, Arthur Gordon Pym ne s'en serait pas tiré d'autre manière. Mais ici il y a deux narrateurs - Jim Hawkins et le docteur Livesey. Robert Browning avait déjà imaginé quelque chose de semblable dans The Ring and the Book. Stevenson fait jouer en même temps le drame par ses récitants; et au lieu de s'appesantir sur les mêmes détails saisis par d'autres personnes, il ne nous présente que deux ou trois points de vue différents. Puis l'obscurité est faite à l'arrière-plan, pour nous donner l'incertitude du mystère.(21)

Gide n'a approfondi sa connaissance de la langue anglaise que vers 1911. Ce n'est donc qu'à partir de cette date qu'il peut lire les auteurs anglais et américains dans le texte original. Auparavant il devait recourir à des traductions, rares dans l'ensemble jusqu'aux années 1900, et trop souvent dispersées dans des revues ou des quotidiens. Sérieux handicap: le roman anglais du XVIIIème siècle -

berceau du roman moderne - restait ainsi pratiquement hors de portée des lecteurs français. Gide néanmoins a déniché les assez nombreuses traductions de Stevenson. C'est en juin 1899 qu'il parle pour la première fois de l'auteur écossais. Son jugement est subtil; il accorde la première place au petit conte Will du Moulin ("Là presque plus d'action, mais une émotion extraordinairement prolongée. Si dans l'oeuvre de Stevenson on doit trouver beaucoup de pages de cette valeur, je ne dis plus rien et j'admire.")(22), reconnaît qu'y abondent des "inventions merveilleuses" dans les Nouvelles Mille et une Nuits, et ne cache pas la satisfaction que lui procurent "L'île au Trésor ou même Le Club du suicide":

L'absence de pensée est là volontaire et charmante; à l'excellence du récit, l'intelligence fine et vive de Stevenson est uniquement employée; et quel choix de détails ! quel tact ! quelle aristocratie de moyens !

Mais ces qualités ne lui paraissent pas tout à fait suffisantes pour faire de "cet excellent conteur" un grand écrivain:

Lui reste correct et discret; toujours conteur, acteur jamais; la vie le grise, mais comme un très léger champagne; rien de dionysiaque en cette ivresse, rien de divin; son ivresse est toujours lucide et n'excite que son cerveau; ivresse de salon, de causeur; - vous savez que ce n'est pas la mienne/.../(23)

Finalement c'est Rudyard Kipling qui fera la plus vive impression sur Gide. Le critique l'oppose à Stevenson en ces termes: véritable "pirate de cabinet", Stevenson est resté extérieur aux choses qu'il raconte trop souvent sans chaleur, alors que Kipling, malgré son jeune âge, "nous a montré de la sauvagerie plus réelle".(24)

Pourtant dès l'automne 1900, le nietzschéisme de Gide, ici encore visible, avait perdu sa ferveur initiale, et cette "sauvagerie" être de mauvais aloi, tout comme une ivresse trop authentiquement dionysiaque. C'est ce que nous montre la brève critique d'un autre représentant de la nouvelle génération, Herbert George Wells. Gide

salue le supplément de vie qu'il trouve dans la traduction française de The Light that failed de Kipling, et de The War of the Worlds de Wells. Ces auteurs, détachés heureusement de la vision aristocratique du monde de Stevenson, apportent "une façon de voir la vie, ou plutôt de la vivre - extraordinairement différente - quelque chose d'affirmatif, de forcené/.../". Par contre il déplore qu'il n'ait pas su transformer en pures oeuvres d'art leur ivresse de vivre: Kipling gâche ses nombreux dons en écrivant trop vite, et, en lisant les romans de Wells, Gide se demande parfois si c'est "de la littérature".(25)

Las ! Ce que ces oeuvres gagnent en puissance vitale, elles le perdent en qualités purement littéraires. Il semble que Gide ne trouve pas son idéal: l'écrivain est soit trop peu vivant, soit trop peu artiste. On reconnaîtra là le conflit intérieur de Gide lui-même, projeté sur ses auteurs.

L'analyse qu'il fait des procédés narratifs de Wells reste très positive et même laudative. Il apprécie, avec pertinence, l'équilibre intelligent entre le mot et l'émotion, entre l'imagination et le concret. Cette harmonie entre l'émotion et l'exécution s'accomplit chez Wells sans effort. Grâce à cet équilibre tout naturel, celui-ci parvient à créer un récit objectif à souhait qui convainc prestement le lecteur et lui procure l'illusion d'une représentation continue. Or c'est là une qualité dont Gide a regretté l'absence chez Régnier et chez tant d'autres romanciers français.(26)

Dans l'oeuvre de Wells, il apprécie également certaines parties du "roman d'aventure". Il observe avec un esprit d'analyse admirable que dans La Guerre des Mondes

la figure du héros principal, de celui qui raconte l'histoire, est volontairement effacée, comme il sied dans un tel roman d'aventures(de sorte que les événements demeurent plus intéressants que les réactions qu'ils provoquent/.../).(27)

Il est curieux de constater qu'une observation aussi fine, relative

aux modalités du récit, a somméillé plus de dix ans, avant de servir le romancier, qui s'en souviendra pour ses Caves du Vatican: chez Gide, il y a parfois loin du critique au romancier !

*

Il reste à parler de la facture de ces comptes rendus. Construits avec soin, la langue est pleine et riche, le style renferme deux aspects contrastés: la nuance et l'exagération. La schématisation sert de méthode, même si la phrase peut être jugée quelque peu précautionneuse et laisse une impression de timidité qui s'oppose à l'esprit souple et clair de l'auteur. Aussi chaque article a-t-il une couleur critique dissimulée par les moyens stylistiques mis en oeuvre. Gide n'hésite pas à exagérer certains aspects; et quand il exprime avec insistance ce qui est, selon lui, positif ou négatif, c'est afin de clarifier sa propre conception esthétique. L'intention de voir clair, de saisir les dessous d'une oeuvre et de la confronter avec sa vision personnelle, illustre une fonction importante de sa démarche critique: la fonction expérimentale.

Il importe de ne pas surévaluer les incertitudes qui abondent dans les textes critiques de Gide: elles émanent de son goût du dialogue; elles naissent de son plaisir à former une appréciation. Il est remarquable qu'il n'a pas été suffisamment tenu compte de cette spécificité gidiennne. Un analyste aussi subtil que Jacques Rivière semble s'être laissé prendre au jeu, qui y voit un exemple d'impartialité naturelle.(28) Or le sous-titre même du recueil publié par Gide en 1903, "Réflexions sur quelques points de littérature et de morale", confirme bien qu'il s'agit de prétextes lui permettant de formuler une pensée toujours personnelle.

Sans être rigide, un schème de base apparaît à peu près identique à lui-même dans tous ses articles. Avec une assurance surprenante, Gide situe tout d'abord l'auteur dans le mouvement des idées de son temps. Puis il s'arrête brièvement sur telle ou telle particularité littéraire de l'oeuvre étudiée. Il la confronte aussitôt avec les autres

oeuvres dont il veut donner un jugement d'ensemble.

Ces trois moments de l'analyse gidienne ne se suivent pas forcément. Ils peuvent être enchevêtrés tout en restant autonomes dans leurs contenus. Dans l'étude qu'il a consacrée à La Revue Blanche, A.B.Jackson a souligné que "Gide termine son analyse par une note d'incertitude".(29) Or il nous semble que celle-ci ne provient que de ces subits et presque invisibles changements de points de vue et qu'elle ne fait que nuancer l'expression du jugement intime.

A côté de ce "polymorphisme", de ces facultés de réceptivité et de malléabilité, une autre constante de ces comptes rendus appartient à la vision du monde de Gide: le critique refuse de juger l'oeuvre en fonction de la biographie de l'auteur, bien que cette méthode ait eu la faveur de nombreux critiques durant tout le XIXème siècle. En vain chercherions-nous ici les détails piquants qui ont fait le bonheur de Sainte-Beuve, de Paul Bourget, ou encore d'Anatole France. A l'exception de l'article sur Wilde, où il se livre à quelques confidences sur l'homme afin de souligner la déchéance de celui qui avait été appelé "King of Life", Gide ne s'intéresse qu'à l'itinéraire spirituel d'un artiste. C'est là indéniablement un aspect moderne de sa critique: il juge l'homme d'après l'oeuvre, prétendant que celle-ci révèle la valeur de son créateur: "C'est à ses fruits qu'on juge l'arbre".(30)

*

Il paraît aujourd'hui surprenant que Gide ne soit parvenu qu'avec une relative lenteur à se défaire de la linéarité classique du récit. Cela surprend d'autant plus que les techniques mises en oeuvre dans les "soties" étaient suffisamment originales pour admettre un prolongement dans l'esthétique du roman. Bien avant la découverte, chez Dostoïevski, de ces "tourbillons où les éléments du récit - moraux, psychologiques et extérieurs - se perdent et se retrouvent"(31), plus d'un romancier étranger avait offert à Gide la possibilité de connaître des techniques encore inconnues en France.

Mais s'intéressait-il alors à un emploi systématique de procédés qu'il avait, en partie déjà, connus et expérimentés: les problèmes de la perspective narrative et du point de vue, les jeux de lumière ou l'omission volontaire de certains épisodes, le rapport entre le créateur et ses personnages, entre le créateur et son lecteur ?

Il semble qu'il y ait chez Gide un refus de la nouveauté pour la nouveauté. Il sent le danger d'une ingéniosité qui ne serait que gratuite, d'un fétichisme de la forme: pour lui la forme sans doute doit être guidée par une nécessité. Et cette nécessité est d'ordre psychique: il s'agit de donner voix à un sujet autre, qui n'a pas encore eu droit de cité dans toutes les oeuvres du classicisme.

Le roman ne se définit, pas plus qu'il ne peut se renouveler, par sa seule forme, mais par son aptitude à accueillir un sujet "post-classique", éclaté, et à le faire vivre. Tant que Gide ne réussit pas à se libérer de sa conception de l'unité du caractère, il se coupe de toute possibilité de renouvellement réel. C'est ce que révèle également la critique dramatique: son rêve de rajeunir l'espace scénique se brise, peu à peu, et pour les mêmes raisons. Serait-ce donc un hasard si Gide esquivait les questions que lui avait adressées Jean de Gourmont et Pierre de Querlon (sous son vrai nom Pierre des Gachons), en 1904, dans leur enquête sur le roman contemporain:

/.../ je crois qu'on ne peut garder des idées nettes sur ce difficile sujet qu'à condition d'y penser un peu moins que je ne fais depuis six ans.

Même je suis plus près, je crois, d'écrire à ce sujet vingt livres que vingt lignes - plus près encore de n'en écrire rien du tout. (32)

Au cours de l'année suivante, en 1905, les nouvelles tendances se précisent cependant. Dans l'importante interview qu'il a accordée à Le Cardonnell et Vellay, Gide parle en effet avec une netteté surprenante du roman à venir. Tout en critiquant certaines composantes de son concept classique, exposé dans cette interview, il

considère l'ère du roman psychologique à la manière de Bourget comme une époque révolue. Henri Massis avait raison: Gide n'assimilait pas "l'art classique" à "l'homme classique". La notion de caractère sert toujours de clef de voûte à sa propre définition du roman considéré comme "une espèce littéraire indécise, multiforme et omnivore". Mais Gide insiste tant sur les aspects nouveaux, inconnus, inexploités des caractères qu'il est difficile de ne pas penser qu'il a alors franchi le pas. Seule la connaissance des personnages complexes et même contradictoire de Dostoïevski aura, pour un certain temps, de l'importance pour lui. Ainsi par toute une évolution dont nous avons essayé de préciser quelques étapes, et par un travail assidu, Gide est parvenu petit à petit à enrichir véritablement le roman français.

NOTES

1. Ces recensions sont plus proches de la chronique et même de la causerie que de l'étude au sens strict. Leur désinvolture n'est toutefois qu'apparente et ne le cède en rien au sérieux des vues exposées. Gide a remanié à plusieurs reprises ces textes critiques dont la plus grande partie sera recueillie dans Prétextes. Réflexions critiques sur quelques points de littérature et de morale (Société du Mercure de France, 1903, 305 p.). - Faute d'édition critique, on se référera à l'éd. combinée de 1963 (Prétextes - Nouveaux Prétextes, Mercure de France, 1963, 303 p.). Nous y renvoyons dans tous les cas où c'est possible (sous la mention "Prét."), mais reproduisons le texte de la revue respective (tout en corrigeant quelques coquilles). - Rappelons encore que l'éditeur genevois M.-E. Slatkine a donné, fort à propos, une réimpression en fac-similé de L'Ermitage (1969), 35 vol.) et de La Revue Blanche (1969, 30 vol., auxquels s'ajoutent 3 vol. de la "série belge"/1889-1891/).
2. Le regroupement méthodiques des jugements de Gide sur les romanciers qu'il lit ne serait peut-être pas un travail si vain: il montrerait, outre l'évolution intérieure de l'esthétique gidienne, sa souplesse et son originalité. Malheureusement la thèse /inéd./ de M.M. Sullivan sur André Gide, critique littéraire (Univ. de Paris, 1954, 261 p.) compile un nombre insuffisant de jugements critiques (par ailleurs commentés trop souvent à la légère); cf. en revanche et mutatis mutandis l'ouvrage très suggestif qu'Ernest Grumach a consacré en 1949 à Goethe und die Antike. Eine Sammlung (Berlin, De Gruyter, 2 vol.).
3. C'est sans doute La Villa sans Maître d'Eugène Rouart qui est le roman le plus intéressant parmi ceux que rédigeant les amis de Gide au cours de ces années qui précèdent la fin du siècle. L'éd. de 1898 (Mercure de France) est épuisée depuis de longues années, mais on annonce une réédition avec commentaires. Il en va de même pour celui qui à partir de 1903 signe Ruyters: son récit, publié en 1899 (chez Paul Ollendorff), doit figurer dans les Oeuvres complètes d'André Ruyters (que prépare Victor Martin-Schmets). - Clara d'Ellébeuse paraît en 1899 (Mercure de France), Almaïde d'Etremont deux ans plus tard (chez le même éd.). Quant au Consolateur, il paraîtra seulement en 1903 (chez Fasquelle, "Bibl. Charpentier"). 4. L'Ermitage de nov. 1898 (texte non repris).
5. Nous avons l'intention de revenir, ailleurs, sur "Gide critique dramatique des années 1900".
6. Au titre très gidien: Dostoïevski. Articles et causeries (Plon, 1923).
7. La Revue Blanche, 15 mars 1900 (Prét., p. 100).
8. Sur ce point, voir entre autres l'ouvrage de W.W. Holdheim: Theorie et Practice of the Novel. A Study on André Gide (Genève, Droz, 1968) et l'étude de M. Ninomiya: "Du

- Subjectif aux Prétexes. La formation de Gide: critique", in: Gide et la fonction de la littérature (Lettres Modernes Minard, "André Gide 3", 1972, p.9-26).
9. L'Ermitage de déc. 1901 (recueilli dans les Oeuvres complètes, t.III, p.467).
 10. Ibid. (op.cit., III, p.466).
 11. Ibid. (op.cit., p.468). - Bubu de Montparnasse a été publié aux éd.de La Revue Blanche.
 12. Ibid. (ibid.)
 13. La Revue Blanche du 1er mai 1900 (texte non repris, mais reproduit dans le B.A.A.G., n° 31 (juillet 1976), p.14).
 14. Ibid. (B.A.A.G., 31, p.15).
 15. Sur certains aspects de la genèse des Caves du Vatican, v., p. ex. K.O'Neill: André Gide and the "Roman d'Aventure": The History of a Literary Idea in France (Sydney, Sydney University Press, vol.15, 1969).
 16. "Réponse à l'enquête sur La Littérature contemporaine", publiée par G. Le Cardonnell et Ch. Vellay (Mercure de France, 1905, p.87 et 88). Ce texte n'a jamais été reproduit intégralement à notre connaissance.
 17. Journal 1889-1939, 19 nov. 1907, p.255.
 18. "Dostoïevsky d'après sa Correspondance", publié dans La Grande Revue du 25 mai 1908, p.289-315 (avant d'être versé dans le volume, v.supra noté 6).
 19. "George Meredith", in: Spicilège (Mercure de France), cité d'après le texte de la série "Fins de siècle" (Union d'Éditions, coll. "10/18", 1979, p.193).
 20. Voilà pourquoi Gide, en parlant de l'écrivain, se montre aussi sévère que vis-à-vis de Saint-Georges de Bouhélier (qu'il accuse d'ignorer la langue française): dans le fameux in memoriam, il précise que l'idée selon laquelle Wilde serait un grand écrivain repose sur un malentendu. (cf. L'Ermitage de juin 1902 et Prét., p.125-42). Et dans son étude sur "Le De Profundis d'Oscar Wilde" (L'Ermitage d'août 1905, reprise au tom IV des Oeuvres complètes, p.455-67), le critique tend à voir dans Wilde un artiste marqué d'autant plus tragique qu'il a manifestement cherché à dissimuler son impuissance créatrice dans l'humilité des dernières années.
 21. Spicilège (éd.citée), p.184-5.
 22. L'Ermitage de juin 1899 (passage non repris). - Will o' the Mill a été traduit par Marcel Schwob et publié dans La Vogue de mars ("Nouvelle Série"), sans mention de traducteur. 23. Ibid. (Prét., p.59).
 24. Ibid. (ibid.);
 25. La Revue Blanche du 1er Mai 1900 (B.A.A.G., 31, p.13). - Le titre du compte rendu est: "Teodor de Wyzewa: Le Roman contemporain à l'étranger, 3ème série des Ecrivains étrangers, 3ème série des Ecrivains étrangers (Perrin). - Rudyard Kipling: La Lumière qui s'éteint, traduction de Mme Ch. Laurent (Ollendorff). - Wells, La Guerre des Mondes, traduction de Henry D. Davray (Mercure de France).
 26. Selon Gide, Henri de Régnier est "admirablement doué pour écrire", mais ne parvient pas (et ne veut même pas parvenir) à refondre ses récits en une masse homogène dominée par une esthétique générale. Cf. La Revue Blanche du 1er mars 1900 (Prét. p.96-100) au sujet de La Double Maîtresse (qui paraît la même année au Mercure de France). - Sur les rapports de moins en moins amicaux des deux écrivains, voir Cl. Martin: La Maturité d'André Gide de "Paludes" à "L'Immoraliste" (1895 - 1902), Klincksieck, 1917, passim.
 27. La Revue Blanche du 1er mai 1900 (B.A.A.G., 31, p.14).
 28. Voir l'analyse de Rivière sur "André Gide" (1911), insérée dans ses Études (Gallimard, 1924, p.173-258).
 29. A.B. Jackson: La Revue Blanche (1889-1903). Origine, influence, bibliographie (Minard, 1960, p.89).
 30. L'Ermitage de janvier 1905 (recueilli dans l'éd.collective de 1963, Prétexes-Nouveaux Prétexes, p.167).
 31. Dostoïevski, (éd. Gallimard de 1964, coll. "Idées", p.142).
 32. "Notre Enquête: Le Roman contemporain", in: The Weckly Critical Review, Friday, Jan. 29th, 1904, p.54 (non repris).

RAPPORT MORAL DE LA SECRETAIRE GENERALE

Mme M.-F. VAUQUELIN-KLINCKSIECK

à l'

ASSEMBLEE GENERALE de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRE GIDE

le 16.11.1985

Le nombre des Membres inscrits à l'AAAG est en constante progression: il est aujourd'hui de 1230 contre 1185 l'an dernier à la même date.

1. Expédition du CAG 83: André Gide ou le courage de s'engager, par Ramon Fernandez (réédition considérablement augmentée de textes complémentaires).

Les exemplaires nominatifs réservés aux Membres fondateurs (exemplaires sur lesquels les noms de ces membres ont été transcrits) sont partis directement de chez l'éditeur KLINCKSIECK et sont arrivés aux destinataires. L'expédition des exemplaires destinés aux Membres titulaires se fait de chez l'imprimeur et ne sera effective que dans la semaine du 18 au 24 novembre prochains.

Le service de presse (20 exemplaires pour la presse littéraire, la radio et la télévision) a été élaboré par Mme.M.-F.VAUQUELIN et M. Dominique FERNANDEZ. Il comportait l'envoi d'une feuille documentaire sur les activités de l'AAAG.

2. Inscription de l'AAAG à la MODERN LANGUAGE ASSOCIATION

Selon la demande de Mme Elaine CANCALON à laquelle avait accédé le Conseil d'Administration du 10 mai 1985, Mme M.-F. VAUQUELIN lui a fait parvenir tous les documents concernant l'AAAG, nécessaires à cette inscription qui permettra à notre Association de se faire connaître aux Etats-Unis par des Colloques, des articles dans la revue PMLA (Proceedings of the Modern Languages Association), etc... La décision de la MLA devrait nous être communiquée au cours de l'hiver 85/86.*

3. Subvention du CENTRE NATIONAL DES LETTRES

Les démarches conjointes du secrétariat général et du trésorier de notre Association pour l'attribution d'une aide de 20 000 F. ont abouti à l'obtention d'une subvention de 10 000 F. pour 1985.

Une démarche semblable sera faite pour 1986, par une lettre de demande de la Secrétaire générale contenant, d'entrée de jeu, le budget prévisionnel du Trésorier faisant apparaître la nécessité absolue de cette subvention.

* L'acceptation de l'AAAG comme "organisation alliée" par la Modern Language Association (MLA) nous a été annoncée par une lettre de Mme CANCALON en date du 4 décembre 1985.

4. Mises à jour du COMITE D'HONNEUR etdu CONSEIL D'ADMINISTRATION

La composition du COMITE D'HONNEUR de notre Association reste telle qu'elle figure en tête du BAAG de janvier 1984 avec les modifications suivantes:

-ajout de M.Dominique FERNANDEZ(qui quitte le Conseil d'Administration) -ajout de M. Robert ANDRE (Président de l'Association Internationale des Critiques Littéraires)

Vote à main levée de l'Assemblée générale, favorable aux deux noms.

Pour le CONSEIL D'ADMINISTRATION, une réélection est soumise à l'Assemblée générale pour deux Membres de ce Conseil élus il y a trois ans: Mme.A.M.DROUIN et M.Claude MOUZET. Le vote se fait à bulletins secrets et donne un résultat positif à une large majorité.

5. Etat des activités culturelles

Rappel pour 1985 des Colloques de Nanterre et Duisburg, dont il est fait état à l'Assemblée générale par MM.MOUTOTE et GOULET qui y participaient.

Rappel par M.B.METAYER de la projection du film de Marc ALLEGRET sur A.GIDE et de la Journée de Pontigny, organisées par lui.

Le Colloque A.GIDE qui doit se tenir à Londres fin novembre 85 est présenté à l'Assemblée Générale par M.P.POLLARD.

Sont évoquées les représentations de "L'Ecole des Femmes" d'A.GIDE qui seront données du 22.11 au 29.12.1985 par la Compagnie C.MARCHEWSKA au Palais des Glaces(Fg du Temple):l'AAAG a obtenu des prix réduits pour ses Membres pendant la première semaine des représentations. La journée prévue à PERNAND-VERGELESSES au moment de la sortie de la Correspondance Gide-Copeau dans les CAG(Gallimard), en plein accord avec Mme DASTÉ, fera l'objet d'un sondage par voie du BAAG avant l'automne 1986(période de parution de ladite correspondance). Trois heures de car minimum étant à prévoir pour se rendre à PERNAND(Bourgogne) et autant pour en revenir, les participants doivent être prévenus du peu de temps qui resterait pour l'organisation des manifestations (visite de la maison Copeau, exposés, repas, etc.)

RAPPORT FINANCIER

par

HENRI HEINEMANN

BILAN DE L'EXERCICE 1985

RECETTES

Solde au 31 décembre 1984

35 144,85

| | |
|---------------------------------------|-----------|
| Intérêts livret caisse d'épargne..... | 1 846,77. |
| Subvention C.N.L..... | 10 000,00 |
| Cotisations..... | 95 451,33 |
| Publications..... | 29 786,60 |
| Divers..... | 30,00 |

Total des recettes..... 172 259,55

DEPENSES

| | |
|---|------------|
| Publications..... | 110 789,02 |
| dont CAG XII 50 000 | |
| Frais d'expédition des BAAG 65 à 68..... | 10 944,87 |
| Maintenance composphère..... | 7 068,97 |
| Secrétariat général..... | 10 570,14 |
| Trésorier..... | 850,40 |
| Divers, essentiellement Assemblée générale..... | 770,00 |

Total des dépenses..... 140 99,40

Recettes 172 259,55

Dépenses 140 993,40

Solde 31 266,15

SOIT

| | |
|-------------------------|----------|
| .Compte courant postal | 9592,17 |
| .Banque Nat.de Paris | 7539,64 |
| .Caisse d'épargne Paris | 14134,34 |

BUDGET PREVISIONNEL 1986

| | |
|---|-------------------|
| Recettes: Solde au 31.12.85..... | 31 266,15 |
| Intérêts 1985 Caisse d'Epargne | 2 000,00 |
| Subvention du CNL pour 1986..... | 20 000,00 |
| Cotisations..... | 100 000,00 |
| Vente de publications..... | 30 175,07 |
| | <u>183 441,22</u> |
| Dépenses: Solde facture Klincksieck(Cahier 1983)..... | 39 000,00 |
| Acompte facture Minard(Cahier 1984/85)..... | 45 000,00 |
| Acompte facture Gallimard(Cahier 1986)..... | 20 000,00 |
| Frais fabrication des BAAG 69 à 72..... | 55 000,00 |
| Frais d'expédition du BAAG | 9 000,00 |
| Maintenance 1986 de la composphère..... | 7 441,22 |
| Frais de secrétariat..... | 7 000,00 |
| Frais du trésorier..... | 1 000,00 |

PERSEPHONE

Après l'Assemblée Générale était proposée une audition de Perséphone, précédée d'une présentation de l'oeuvre par notre ami Patrick POLLARD* Nous ne disposions que de la version dirigée par Stravinsky lui-même (GM 31/LXX 36940) et aimerions pouvoir comparer avec d'autres versions. Notre matériel ne nous permettait pas une écoute excellente mais tout de même suffisante pour apprécier.

(*Que nous espérons publier dans notre prochain numéro. Ndlr.)

Les mélomanes non prévenus ont pu sursauter au tonitruant accord de dominante (la mineur) du début, tout cuivres et cordes dehors, avec une "Déesse aux mille noms" absolument beuglé par le ténor, mais... on s'habitue. La technique vocale de Michele Molese sert bien une partition de ténor difficile, qui relève dans certains cas de la prouesse (mesure 122, par ex.) (1), et il lui sera pardonné d'avoir une diction fâcheusement insuffisante. Quant à la récitante, Vera Zorina, nous ne sommes pas certain qu'elle ait l'organe exactement adéquat pour déclamer ce texte, et les accents russo-tragiques, le ton plutôt grandiloquent et ampoulé, nous agacent assez. La phrase gidienne y aurait certainement gagné avec plus de simplicité. Les chœurs étaient parfaits. Quant à l'orchestre, qu'il nous soit permis de n'en rien dire: mauvaise prise de son ou réverbération, le manque de clarté était flagrant, et plutôt qu'un orchestre, nous n'entendions qu'une masse orchestrale assez confuse.

On a beaucoup dit que Stravinsky n'aimait pas la prose de Gide, et que Gide n'aimait pas la musique de Stravinsky. Pour le premier point, nul doute que le texte de Gide encombre le compositeur. S'il parvient tout à fait à faire coïncider texte et musique dans les chœurs par exemple, les longues tirades d'Eumolpe sont bien souvent des défigurations: "C'est ainsi, nous racon-on-te Homère" est proprement inaudible (numéro 198) (1) et c'est d'ailleurs Eumolpe qui supporte le moins bien la gageure: accentuation à rebours de l'évidence, "e caduques" accentués sur valeur longue (N° 124) (1) qui n'ont rien de précisément élégants. Mais ce n'est pas là une généralité: le génie du compositeur épouse parfois tout à fait la

phrase comme dans: "Viens ! tu régneras sur les ombres"(N°56)(1). Nous sommes en face d'un problème qui n'est pas spécifique à Perséphone; comme pour beaucoup d'adaptations musicales, l'écrivain n'a pas écrit son texte en même temps que le compositeur sa musique, d'où souvent des incompatibilités. Dans l'ensemble pourtant, le poème de Gide se trouve grandi par la musique de Stravinsky.

En ce qui concerne le deuxième point, nous ne sommes pas si affirmatif. Certes Gide n'était pas un grand amateur de la musique de son temps, et partant de celle de Stravinsky, mais s'il n'a pas assisté à la première de Perséphone, le 30 avril 1934(2), c'est beaucoup plus pour des raisons théâtrales que musicales(3). A la reprise de l'oeuvre en juin 1945, la musique avait su le toucher(4), et à la fin de sa vie ne parlait-il pas, à propos de Perséphone, de la "très belle partition" de Stravinsky(5).

B.METAYER

Notes:

1. Perséphone, Mélodrame en trois tableaux d'André Gide, pour ténor, chœur mixte et orchestre, nouvelle version 1949, New York, Boosey & Hawkes Inc., 1950, 165 p.
2. Proserpine, Perséphone, édition critique établie et présentée par Patrick POLLARD, Lyon, 1977, p.146.
3. Les Cahiers de la Petite Dame, II, pp.376-7.
4. Les Cahiers de la Petite Dame, III, p.357.
5. Ainsi soit-il in Journal, Souvenirs..., Pléiade, pp.1166-7.

Version entendue: CBS Masterworks: GM 31/LXX 36940

Eumolpe: Michele Molese (ténor)

Perséphone: Vera Zorina (récitante)

Ithaca College Concert Choir, Texas Boys' Choir of

Fort Worth, Gregg Smith Singers,

Columnia Symphony Orchestra

Direction: Igor Stravinsky

DES SOUVENIRS D'EUGÈNE ROUART SUR MALLARME

Notre ami Jean José Marchand a eu l'heureuse idée de nous communiquer ce texte d'Eugène Rouart, qu'il a retrouvé dans une petite et éphémère revue toulousaine (elle n'eut apparemment qu'un ou deux numéros), Les Trois Marteaux, n° 1 de janvier 1920. On savait que Rouart, ami de Valéry et de Gide, avait naturellement connu Mallarmé; une lettre de Francis Jammes, en 1893, annonçait au poète d'Hérodiade qu'"un de /s/es jeune amis*, Rouart (Eugène)", viendrait lui parler de lui et de ses Vers (Correspondance de Mallarmé, éd.L.J. Austin, t.VI, Paris: Gallimard, 1981, p.105). Ces "Souvenirs sur Stéphane Mallarmé" nous en apprennent un peu plus.

* Né le 22 août 1872, Eugène Rouart était de près de quatre ans le cadet de Francis Jammes (né le 2 décembre 1868).

Souvenirs sur Stéphane Mallarmé

La première fois que j'entendis prononcer le nom de Stéphane Mallarmé, j'étais jeune lycéen; on venait d'apporter le courrier du soir, alors que nous étions encore assis autour de la table familiale. Mon père remit à mon frère aîné une plaquette grise: c'était le premier numéro des Ecrits pour l'Art. Mon frère lut des phrases où René Ghil annonçant la jeune Revue délirait doucement, et s'arrêta sur ces mots: "Nous publierons les portraits de nos collaborateurs, et aussi du maître, s'il le permet, Stéphane Mallarmé. --Qui est Stéphane Mallarmé ? " Mon frère répondit: "C'est le maître".

Cette réponse ne suffit pas à calmer ma curiosité, et le vendredi suivant lorsque le peintre Degas, selon son habitude, vint dîner chez mon père, je lui demandai: "Qui est le maître Stéphane Mallarmé, dont on ne publiera le portrait que s'il le permet ?"

-- "C'est un poète obscur; il a récemment prononcé une conférence sur Manet chez Berthe Morisot; c'était charmant, élégant, je n'ai pas très bien compris et n'ai pu me faire expliquer..."

Je m'appliquai dès lors à lire des vers de Stéphane Mallarmé, sans

les saisir autrement qu'à travers la mélodie. Ce n'est que plus tard que mon frère s'étant trouvé chez G.T. dans une réunion de jeunes poètes, que M. Henri de Régnier expliqua, devant lui, L'Après-midi d'un Faune; mon frère fut si frappé de l'interprétation du poète par le poète, qu'il me transmit la lumineuse explication, et que dès lors j'appréciai plus complètement l'exquise poésie de cette pièce.

C'est au concert Lamoureux qu'on me montra le grand Stéphane, il m'apparut olympien; on donnait la Symphonie Pastorale, le poète écrivait éperdûment sur ses genoux des notes rapides - c'était le thème des Divagations que publia par la suite la Revue Blanche.

De mes amis avaient approché Mallarmé et m'en parlaient souvent, entre autres Paul-Ambroise Valéry - pendant nos longues causeries sur les terrasses du Peyrou, à Montpellier. Il me contait les ravissantes soirées du mardi, où dans la minuscule salle enfumée, sous des petites toiles fameuses de Renoir, Monet, Whistler, Manet, l'on devisait de charmante façon: là venaient régulièrement Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Bernard Lazare, les Margueritte, Pierre Louÿs, André Gide, Adolphe Retté, André Lebey, Ferdinand Hérold, Claudel, parfois Whistler, Wilde, et Paul Valéry avait la nostalgie de Paris, même lors des beaux matins Languedociens qui ravissaient l'étudiant exilé que j'étais.

Ce n'est que deux ans après que je rencontrai Mallarmé; ce fut la première fois qu'il m'advint de dîner dans une maison qui depuis m'est devenue chère et familière, celle du compositeur Ernest Chausson. Chausson désirait me donner le plaisir de cette rencontre; c'était un milieu quelque peu mondain, et Mallarmé en habit entre des belles dames en grande toilette était plutôt guindé d'abord; de l'autre côté de la maîtresse de maison était Odilon Redon et à un bout de table Charles Bordes. Mallarmé devint vite étincelant, sa parole était fluide, limpide, mais déjà fixée comme une chose écrite: à l'entendre s'exprimer avec cette certitude, cette sûreté d'expression, il était facile de prévoir que lorsque cet homme réfléchissait à sa table de

travail, il s'accomplissait en son esprit un effort, un travail de superposition qui raffinaît sa phrase et compliquait sa pensée.

Au milieu de tant d'aperçus sur la musique, la poésie, il parla de l'art de Degas de son aristocratie et de sa suprême distinction; Redon, qui pourtant était un artiste de talent, n'en revenait pas, il ricanaît ironiquement: "Ah ! par exemple, la distinction, l'aristocratie de Degas !..."

Mallarmé ne répondit pas à l'interruption qu'il jugeait vulgaire et continua sa conversation avec des gestes qui semblaient lancer des fleurs.

Lorsqu'il parlait s'animant de mouvements mesurés, ce petit homme grandissait, une intense poésie flottait autour de lui.

Quelques jours plus tard, Paul Valéry me conduisit dans le petit appartement de la rue de Rome, où ce fut une fin d'après-midi délicieuse. Mademoiselle Geneviève Mallarmé glissa sur la table devant nous une exquise boisson, et à travers la fumée s'échangeaient les jolis propos.

La vie matérielle m'a distrait, mais je n'ai pas oublié cette belle figure, si fortement dessinée, si purement consacrée à la beauté.

Un jour, par les journaux, j'appris que le poète avait en quelques heures été terrassé dans sa résidence d'été à Valvins. Je rencontrais parfois, lors de mes venues à Paris chez les miens, Mademoiselle Geneviève Mallarmé devenue Madame Bonniot, et dans ses yeux j'aimais retrouver des regards de son père, - puis elle-même s'est éteinte au printemps dernier et c'est au milieu de souvenirs qui déjà s'effacent que je revois Mallarmé comme dans une toile de son ami Whistler, discrète et harmonisée d'au-delà.

30 novembre 1919.

Eugène ROUART.



Marcel Arland

(1899-1986)

MARCEL ARLAND

L'Association des Amis d'André Gide a tenu à manifester la part qu'elle prenait au deuil qui a frappé les lettres françaises à la mort de Marcel Arland. Mlle Anne POYLO, Membre de notre Association et amie intime de la Famille, a bien voulu représenter l'Association des Amis d'André Gide aux obsèques de l'écrivain. Qu'elle en soit ici remerciée. Elle nous a d'autre part adressé le texte suivant que nous publions comme l'hommage du Bulletin des Amis d'André Gide au grand homme de lettres disparu.

MARCEL ARLAND (1899-1986). Une des plus pures et plus brûlantes voix de notre siècle s'est tue. L'écrivain académicien a succombé à un malaise cardiaque dans sa maison de Brinville en Seine et Marne, le 12 janvier 1986. Le 16, ses obsèques religieuses ont eu lieu dans l'église de Saint-Sauveur-sur-Ecole et son inhumation à Varennes-sur-Amance en Haute Marne, où il était né le 5 juillet 1899. Anne POYLO, que son amitié avec Marcel Arland a souvent conduite vers les paysages de Terre Natale /voir BAAG n°51, juillet 1981, vol. IX/, a assisté à cette émouvante cérémonie et a présenté à Madame Arland et à sa famille les condoléances respectueuses de l'Association.

IN MEMORIAM

ENTRE L'OMBRE ET LA LUMIERE

La grande étendue libre, harmonieuse. Nous allons vers l'Est, sous la lumière de janvier. Plus haut que l'alliance entre les monts et les creux, le ciel lorrain. Nous allons. C'est l'Amance, son cours paisible, sa vallée et les trois villages de Terre Natale: Chézeaux "dans son trou", Champigny, Varennes sur son éperon à la rupture du plateau de Langres. Ce pays, comment le revoir, ce soir où nous accompagnons notre ami au cimetière qui avait déjà accueilli presque

tous les siens ? Comment accéder au village d'Arland? Par le plateau? Par la côte bordée de vignes et de buissons ? Le coeur a ses pudeurs et ne veut pas dire pourquoi il se serre davantage en suivant cette route où Marcel Arland a si souvent passé: les premiers toits, la tourelle de la Grande, le jardin d'Antarès, la maison basse avec son étroite fenêtre, dans le quartier le plus pauvre, le Pâquis. Nous traversons le bourg silencieux. Personne ? Mais ce chat. Cet autre encore ! Nous en rencontrons bien six, sept. Et ce n'est pas un hasard ce cortège de chats pour l'enterrement de Marcel Arland qui avait des sourires et des rondeurs de chat, ronronnait quand il lui plaisait et ne flattait jamais. Marcel Arland, presque un chat, vous dis-je, de pelage brun, ici "sans y être" et qui avait écrit: "Il faudrait choisir la saison et le jour" pour que l'amitié s'étendît aux bêtes, aux paysages, aux vivants et aux morts: le hérisson de printemps, la vache auvergnate aux beaux yeux charbonnés, la Chat-Néron avec ses songes et ses propos, la chouette de Delphes, le vallon de Presles, l'Amance, Aigremont, l'Île aux Moines, le Château d'Urfé, Châtelmontagne (les "hauts-lieux"), Paulhan, Malraux, Schlumberger, Supervielle, Rouault, Campigli, Follain, Gaston Gallimard, Marie Laurencin...(avec les années, de moins en moins d'espace entre le coeur et le monde) puis, aujourd'hui, tous ceux qui s'avancent vers le cimetière aux profonds échanges. Réunie autour de Janine Arland, si frêle et douloureuse près de son neveu l'acteur Michel Lonsdale, c'est Terre Natale, la Haute Marne qui, simplement, avec des mots de villages, rend hommage à Arland dans un froid blanc, tranchant, décapant le paysage, le dénudant et libérant la mort de son "poids d'ombre". Le cercueil d'Arland. Où, en quelle forêt - pardon, en quel bois ? - avait poussé l'arbre de ce dernier habit ? Par gestes rapides, précis, contenus, le fossoyeur - un homme de Varennes, jeune encore, mais qui connaît les noms de tous ces morts - rend Arland à sa terre natale, recouvre la dalle d'un journal sur lequel j'ai le temps de lire en gros titre "On a retrouvé le Temple

du Soleil" (O Lumière ! s'exclamait Arland, "d'elle vient le secret"); scelle le parfait silence.

Marcel Arland, un mort parmi les morts et qui sait et qui dit à sa mère: "écoute, nous sommes ensemble" et à nous: "il faut vivre et aimer".

Fils d'un père jamais vu (Marcel avait trois ans à sa mort) et d'une veuve austère à l'écart du village, Arland, très tôt choisit sa famille. Pour mère, la Lumière, "la Sainte", l'ineffable, issue de l'ombre et une soeur aînée l'Angoisse, tôt fredonne lorsqu'elle monte du fond de la gorge, par pudeur, à mi-voix. Alors "en route pour la vie !" Route d'abord obscure, frémissante, anxieuse où le soi du voyageur riche en souffrances, comme d'autres le sont en bonheur, lutte contre les anges noirs de l'amertume. Arland ne donne pas de leçon de courage, il ne raisonne pas face à l'attente, ne compte pas sur les jeux sociaux. Simplement il écrit parce qu'il vit, farouche et ardent. L'amour des "figures" et des "lieux" efface la violence et apporte la consolation.

La prose d'Arland est celle d'un classique: brûlante de sens, pure de lignes, maîtrisée, ne révélant pas l'effort; pleine de tourments et harmonies. Du premier récit: Terres étrangères(1923), chaleureusement reçu par Gide et Larbaud, aux derniers: Ce fut ainsi(1979), Mais enfin qui êtes-vous ?(1981), Lumière du soir(1983), Arland écrit pour dominer son âme fiévreuse. N'aimant pas les drames "qui se font voir", il s'exprime excellemment par la nouvelle à nudité du dialogue, suggestion, affrontements dans une action et un temps reserrés. C'est déchirant, discret et beau. Nul paroxysme, nulle parade n'expriment un être. Sous l'angoisse des Ames en peine(1927) transparait "un sourd attachement à la vie". De cette alchimie vient une réponse, A perdre haleine(1960).

Prix Goncourt pour l'Ordre (roman de révolte publié en 1929, objet d'un récent feuilleton à la télévision), Grand Prix de

Littérature de l'Académie française en 1952, Grand Prix national des Lettres en 1960, élu à l'Académie française afauteuil d'André Maurois en 1968, Grand Officier de la Légion d'honneur, Commandeur des Arts et des Lettres, Arland reçut les honneurs. Ils lui ont laissé amertume et remords. Modeste et fier, solitaire et intense, il déclare en pleine période surréaliste: "pas de littérature sans éthique" ("nouveau mal du siècle", qui fit grand bruit), puis passe sa vie d'écrivain si active qu'elle fut, loin des salons, des modes, des compromissions, des publicités. Prompt à défendre ce qu'il aime, sévère pour ce qu'il n'aime pas, passant pour un sauvage parce qu'il refuse le marché littéraire, mais craignant de se cacher par une attitude tranchante "la moitié du monde", animé du seul désir de servir les Lettres, il joue un rôle considérable aux commandes de la littérature de ce siècle. Chargé pendant son régiment(il est élève aspirant à la caserne de la Tour Maubourg) de la partie littéraire de l'Université de Paris, il accueille les aînés: Proust, Gide, Fargue, Larbaud, Claudel, Cendrars et publie Dhôtel, Vitrac, Crevel, Flouquet, ses camarades de peloton. Fondateur en 1920 de deux revues d'avant-garde: Aventures et Dés dont les sommaires livrent les noms de Giraudoux, Morand, Malraux, Limbourg, il entre en 1926 au comité de la Nouvelle Revue Française qu'il dirige avec Jean Paulhan de 1953 à 1968, puis seul jusqu'en 1977 (Entre temps, de 1929 à 1939, il est professeur de collège près de Versailles). Ne sacrifiant jamais la bonne littérature aux idéologies, il maintient l'"esprit" de la Revue en dépit des rancoeurs et des haines de l'après-guerre, parvenant à faire "cohabiter" Camus et Jouhandeau. Il fut aussi un remarquable essayiste (Avec Pascal en 1946, Marivaux en 1950) et critique d'art(Kandinsky, Chagall, Rouault, Chroniques de la peinture moderne en 1949, Dans l'amitié de la peinture en 1960).

A 86 ans, Marcel Arland n'avait pas vieilli: dans son corps("un des noms de l'âme et non pas le plus indécent") et dans son esprit, vibraient toujours blessures et accords. Un peu plus exigeant (comme

si tout restait à dire), un peu plus proche de ce Dieu auquel il ne croyait pas, mais vers qui le portait un éternel instinct de la prière exprimé dans ses communions avec les paysages, les êtres et les silences, toujours déchiré de recevoir comme elles viennent les heures qui lui étaient données et libre "pour l'amitié du monde".

"J'ai aimé, j'ai écrit." Qui dira l'inépuisable dette d'Arland à l'écriture? Il est mort en lui rendant grâce.

Anne POYLO

*Presque toute l'oeuvre de Marcel Arland, une quarantaine de titres (romans, récits, nouvelles, écrits intimes, critiques) a été publiée chez Gallimard. Ont paru en collection de poche Antarès, Terre natale, La Vigie.

ARTICLES PARUS DANS LA PRESSE

Signalons enfin quelques articles parus à l'occasion de la mort de Marcel ARLAND. Nous remercions Mme Anne-Marie DROUIN qui a eu l'attention de nous en envoyer des photocopies.

Libération du 13 janvier 1986: "Marcel Arland, 1889-1986, homme de lettres", par Daniel RONDEAU.

Quotidien(13.1.86): "La Mort de Marcel Arland", par Nicole CASANOVA.

L'Humanité(13.1.86): "Un Homme de haute prose", par J.-P. L.

Le Figaro(13.1.86): "Marcel Arland est mort", par Jean Chalon.

"L'écrivain tourmenté", par Jacques Brenner.

Le Monde du 14 janvier 1986: "Mort de l'écrivain Marcel Arland. Un écorché vii", par Bertrand POIROT-DELPECH. Cet article est suivi d'un bref aperçu des moments forts de "La Vie" de l'écrivain, avec mention des chroniques à Comoedia, Hommes et Mondes, La Table ronde, Arts, La Revue des Deux Mondes. L'ensemble de "L'Oeuvre" est rappelé en quatre rubriques (Récits, Nouvelles, Essais, Etudes critiques, Souvenirs).

NOS AMIS A L'HONNEUR

LE GRAND PRIX DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE A ERIC MARTY.

M. Eric MARTY, actuellement professeur à l'Institut Français du Royaume-Uni à Londres, vient de recevoir le Grand Prix de la Critique Littéraire pour son livre: L'écriture du jour. Le "Journal" d'André Gide (Paris, Ed. du Seuil, 1985). "Une bonne nouvelle pour la Société Gide",, comme l'ajoutait en commentaire M. Robert ANDRE, Président de l'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES CRITIQUES LITTÉRAIRES et nouveau Membre de notre Comité d'Honneur, dans la lettre du 23 janvier 1986 par laquelle il nous annonçait ce succès. Nous adressons nos chaleureuses félicitations au nouveau lauréat.

A propos de ce prix, nous recevons de notre ami, le poète Henri Heinemann, notre trésorier, les précisions suivantes:

"Le jury de ce Prix, renouvelé par tiers tous les trois ans, fut réuni à l'origine, en 1949, à l'initiative de Roger Kempf et Yves Gandon. On y relève actuellement des noms dont la notoriété se passe de commentaires: Jean Mistler, Robert André, Michel Decaudin, Alfred Kern, Jean Rousselot, Robert Sabatier...

En réalité, le Syndicat des critiques littéraires patronne deux Prix, celui qui est indiqué ci-dessus et un autre dit "de l'Edition littéraire", qui fut attribué dans le passé notamment à Janine Kohn-Etiemble, Jean Bruneau, Georges Lubin et ... Claude Martin.

Quant à Eric Marty, il a d'illustres devanciers avec Auguste Anglès, Philippe Lejeune, Jacques Cateau, René Etiemble et Henri Troyat pour s'en tenir à ces dernières années."

LA MEDAILLE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DE MARSEILLE A MICHEL DROUIN

Dans sa séance du jeudi 19 décembre 1985, l'Académie de Marseille, statuant sur la proposition du Professeur Pierre Guiral, a décerné à l'unanimité sa Médaille à M. Michel DROUIN, pour sa

remarquable communication sur "Suarès et la Méditerranée".

Nous sommes heureux de joindre les félicitations de notre Association, dont il est Membre, à celle de tous les amis de Michel DROUIN, tant pour ses travaux sur Suarès que pour ses projets sur Pierre Louÿs et sur le philosophe Marcel DROUIN, son grand-père, éminent Professeur, et conseiller littéraire redouté, parfois écouté, de son illustre beau-frère, André Gide.

LE PRIX DE L'ESSAI REGIONALISTE A MADAME J. ROHMET

Madame Jacqueline ROHMET (qui écrit sous le nom de Jacqueline Baudières) a obtenu au "Cercle International de la Pensée et des Arts français", le Prix de l'essai régionaliste pour son livre Ma Vallée au Serein, où elle évoque entre autres lieux, Pontigny. C'est elle qui nous avait reçus lors de la dernière excursion à Pontigny, organisée par M. Bernard METAYER.

Qu'elle reçoive ici, avec nos remerciements renouvelés pour son hospitalité généreuse, l'hommage de nos bien vives félicitations.

MENTION TRES HONORABLE A Mlle ANNE POYLO POUR SA THESE D'ETAT

Anne Poylo, membre de l'Association des Amis d'André Gide, dont on a pu lire (pp.87-91) un touchant In Memoriam à l'occasion de la mort de Marcel Arland, a soutenu sa thèse de Doctorat d'Etat sur Valery Larbaud et l'Espagne, à l'Université de Lyon II, devant un jury composé des Professeurs Claude Martin, directeur de thèse et rapporteur, Michel Décaudin, président, Roger Bellet, Daniel Pageaux et Pierre Masson.

Le jury lui a accordé le grade de Docteur d'Etat ès Lettres et Sciences humaines avec la mention : Très Honorable.

L'Association des Amis d'André Gide présente ses plus cordiales félicitations au nouveau Docteur d'Etat, dont le succès l'honore.

GIDE ET LA JEUNESSE

GIDE ET NOS VINGT ANS

par

Robert HERAL

Dans mon Carnet Brun, le nom d'Abdré Gide n'apparaît pour la première fois qu'à la fin de 1951, à l'époque de sa mort. J'allais sur mes vingt-cinq ans et je ne souviens pas l'avoir lu auparavant: le cheminement de mon existence n'aurait guère pu faciliter une rencontre de ce type.

Lorsqu'au printemps de 1944, nanti de la première partie du baccalauréat, je rejoins le Maquis de Séverac-le-Château(1), au terme de deux années de Résistance urbaine, mes seules lectures d'adolescent très pauvre n'ont visé que des œuvres classiques, je veux dire scolaires: pas de livres chez nous; quant à la Bibliothèque Municipale, voisine du Musée Fabre, je n'y allais que pour recevoir mon lot de tracts à distribuer ou les ordres de mission.

Ma naïveté - ce qu'on appelait alors patriotisme, sans s'embarrasser d'idéologie - ouvrit une parenthèse de quatre années, qui se referma sur un lit d'hôpital militaire. Mes vingt ans, je les ai eus, très loin, dans le Tonkin insurgé, sur un autre lit, blessé, fiévreux, l'esprit vidé. Aucune chance de rencontrer là André Gide, mais Malraux, oui, et Montherlant, et Farrère.

Rapatrié d'urgence, ma première convalescence, je la passais en Bavière, à étudier et à écrire - lorsque les forces revenaient, entre deux crises(2). Car François Daumas, l'égyptologue, qui avait été mon professeur de lettres classiques en seconde au Lycée de Montpellier, et dont l'amitié agissante accompagna ma période guerrière, m'avait presque convaincu de "remettre ça", id est de me préparer aux épreuves de la seconde partie du baccalauréat...

Donc, ce n'est qu'en 1951, au cours d'une nouvelle hospitalisation en sanatorium, que j'aborde l'univers gidien, et par la bande; j'avais toutefois vu le film réalisé sur le thème de La Symphonie pastorale, et commencé d'engranger des documents sur Gide, au même titre que sur d'autres auteurs, en constituant des dossiers qui s'entassaient dans ma "librairie". Le livre de Claude Mauriac(3) décida de ma vocation gidienne: heureux garçon, grandi dans l'intimité de deux écrivains illustres, notant, avec quelque mérite, leurs "conversations", soir après soir, et d'ailleurs nullement "ridicule" auprès de ces grands hommes;(sans l'avoir jamais rencontré, j'ai suivi les travaux et les combats de ce Mauriac, et je ne comprends toujours pas les raisons de la morgue dérisoire à son encontre d'une certaine "Intelligentsia" parisienne...). Puis, le petit volume de Roger Martin du Gard(4) et le numéro spécial d'hommage de la N.R.F.(5) "conditionnèrent" mon approche du continent Gide: j'avais maintenant vingt-cinq ans - ce qui élargit le cadre strict de cette rubrique.

A l'instant, réunissant ces souvenirs, il m'apparaît que mon "entourage" d'alors ne me prédisposait aucunement à cette vocation: F.Daumas, maître et ami respecté, détestait Gide et tout ce qu'il appelait : "la littérature d'exhibition" (Peyrefitte et compagnie). Ce n'est pas lui qui m'eût enseigné le chemin des Nourritures et des Caves!

Un autre professeur - et ami estimé - d'une merveilleuse érudition, aussi écrivain corsucant et fin comparatiste, André Lebois, ne perdit pas une occasion de maltraiter l'auteur de la "laborieuse plaisanterie" du Prométhée. Cette opinion m'importait.

Maurice Pottecher, dont je fréquentai assidûment les dix dernières années de la longue vie, ne voulut jamais me parler de Gide, sinon pour déplorer les promesses non tenues - selon lui - des Cahiers d'André Walter.

Le quotidien du Québec auquel j'adressais des chroniques régulières refusa, malgré l'amitié attentive de son rédacteur-en-chef, L.P. Robidoux, tous les papiers sur Gide - comme aussi sur Voltaire, voués à l'enfer romain.

Le cher Delteil lui-même, pourtant incapable de la moindre animosité, quoique malmené par le Journal de Gide(6), ne fit d'autre allusion qu'à la similitude "mongoloïde" du crâne de son ami Henry Miller avec celui de Corydon.

Les seuls encouragements que je reçus en l'occurrence me vinrent du poète acadien G.de Saix; cette influence, trop didactique, ne faisait pas le poids.

Au fond tout avait concouru à m'occulter l'accès à l'oeuvre d'A.Gide. Bien que de même origine languedocienne - je suis né à quelques rues de distance du Jardin des Plantes où il aimait à se promener dans la compagnie de Paul Valéry, et tout près de la demeure bourgeoise de celui-ci-, une enfance précaire, dénuée de tendresse et même d'affection, l'acharnement aux études (unique moyen d'en "sortir" à cette époque pour un fils du peuple), une éducation cornélienne: devoir, patrie, morale, des événements où un sang trop vif me précipita, les premiers succès et une promotion inespérée pour l'enfant que j'étais encore, le "climat" des armes - ô Psichari ! -, l'enthousiasme d'une expédition présentée comme "libératrice", tout cela avait peu de rapports avec la pensée et l'oeuvre d'A.Gide; sur le moment du moins. Car la maladie et la souffrance m'ont vite ouvert les yeux; et, après la colère née d'images atroces: un peuple insurgé pour qui l'autre, c'est le diable, et qui tue, et qui mutilé, et qui saccage (même l'Institut Pasteur d'Hanoï), les heures, les jours, les nuits, les semaines d'hôpital amenèrent l'inévitable et salvatrice réflexion, en réveillant d'autres images: ce même peuple opprimé, humilié, dépouillé (une "main" de bananes pour une piastre dévaluée). De retour en Europe, la conversion se mit en marche: les maladrresses, l'incurie, les mensonges de nos princes hâtèrent l'accouchement d'une conscience. Si bien que la lecture, la découverte des livres de Gide, principalement de ses oeuvres de "combat" et de témoignage - l'oeuvre lyrique me fascine moins - rencontrèrent "un esprit" déjà "prévenu"; et le Journal, sans cesse repris, jamais abandonné, demeura la référence.

Pourtant je suis à peu près sûr que je n'aurais pas aimé l'homme, l'individu André Gide; les gens amoureux des circonlocutions, fuyants, hésitants, prolixes de réticences (je ne dis pas de contradictions) répugnent à ma nature abrupte, directe et souvent impulsive. Le Gide du moins que me montrent les notes de la Petite Dame ou la Correspondance avec Dorothy Bussy, documents a priori fiables et point trop "littéraires".

Mais je sais aussi qu'on épouse rarement les femmes qu'on aime passionnément - sans doute pour préserver la part du rêve; et si mes carnets de ces années-là mentionnent fréquemment les Barrès, Bernanos, Chamfort, Montherlant, ces noms en sont peu à peu disparus, tandis que celui d'A.Gide s'installe. D'ailleurs, dès le 23 mars 1944 (je n'ai

encore rien lu de lui), cette réflexion: "Ce qui m'attire, c'est l'acte gratuit. Le bien pour le bien, et non en vue de la récompense" est déjà en partie gidienne. Puis, le 5 janvier 1952, en sanatorium, après la première approche: "Quelque mieux. Je me reprends à lire et c'est Gide qui réussit ce tour de force, Gide dont on ne cesse de dénoncer l'influence négative sur la jeunesse !" Avant le trop plein(21 janvier): "Gide: son entretien constant depuis des semaines, me lasse. J'étouffe dans cet univers...et ma curiosité, qui était grande, s'émousse...Domage".

Gide et mes vingt-cinq ans, ce ne fut donc pas le coup de foudre, ce ne fut pas le choc; mais l'affermissement, par la connaissance critique de ses livres, d'une pensée et d'une opinion engagées sur une voie qui n'a pas dévié. Et le début d'une présence active, de plus en plus proche, fraternelle, exigeante aussi, dans une existence d'homme fondamentalement asocial, en marge: autre paradoxe gidien.

NOTES:

1. Voir ma Révolte du sang, 1953.
2. Mes lectures de ce temps se nomment: Pascal, Rousseau, Gandhi et le Télémaque de Fénelon !
3. Conversations avec André Gide, 1951.
4. Notes sur André Gide, 1951.
5. Novembre 1951.
6. Voir mes Témoins, 1982. Par ailleurs l'auteur a donné jadis au B.A.A.G. une étude intitulée: "Gide et la Montagne".

NOS AMIS PUBLIENT:

PREMIERE EDITION COMPLETE
DES OEUVRES DE
CHARLES-LOUIS PHILIPPE

illustrée par Jacky Poinson

Les Amis du Théâtre Populaire de Montluçon

Les Editions Ipoméé

Elle comportera quatre tomes, dont une préface de 300 p. consacrée à la biographie et à la présentation de l'oeuvre par David ROE, professeur à l'université de Leeds, auteur d'une thèse sur C.-L. Philippe, Membre de l'A.A.A.G. Commandes aux Amis du Théâtre Populaire de Montluçon, chez: Mr et Mme COUDERC, 51 route de l'Hermitage. Prémilhat-03410 Domérat. Parution prévue pour fin mai 1986.

Théâtre . . .

GIDE TRAVESTI

par

Bernard METAYER

L'Ecole des Femmes, adaptation de Christiane Marchewska, mise en scène de Jacques Baillon, décor de Jacques Voizot, avec Christiane Marchewska et Philippe Lemaire, Palais des Glaces, du 22 novembre au 29 décembre 1985.

Avouons tout de suite qu'au reçu du programme, nous étions fort mal disposé à l'égard de l'adaptation de L'Ecole des Femmes de Christiane Marchewska. L'idée de mettre en première page de ce programme la photographie de la jeune Madeleine Rondeaux est pour le moins saugrenue et irritante. Plus irritant encore, le texte de présentation: établir un parallèle entre le couple Robert/Eveline et le couple André/Madeleine est plutôt controuvé, voire incongru, sinon grotesque. Faudra-t-il donc qu'on ne puisse plus lire ou entendre Gide sans que Madeleine fasse quelque part son apparition ? Elle qui souhaitait tant se tenir à l'écart des oeuvres de son mari, elle est vraiment mal servie. Si la biographie de Gide est certes passionnante, sachons parfois laisser dormir en paix les fantômes et lisons tranquillement le livre.

Heureusement, dans son adaptation, Mme Marchewska n'a glissé aucune allusion biographique. Nous sommes revenu de notre peur. D'une manière qui se voudrait habile, elle a pris dans L'Ecole des Femmes principalement - et très peu dans Robert et Geneviève - les phrases qui l'intéressaient, ou dont elle avait besoin pour son projet. Ainsi, nous avons un texte méconnaissable, taillé en pièces. Et quand le français lui paraît trop académique, c'est tout simple, elle fait exprès la "faute" que Gide voulait éviter. Pour faire plus moderne, sans doute, nous entendons: "Nous avons convenu", au lieu de: "sommes" (Romans..., Pléiade, p.1254) ou encore: "après qu'ils soient" au lieu de: "sont"(id.,p.1293). Les morceaux qu'elle a choisis sont rassemblés selon une logique qui nous échappe: on a soigneusement pris soin de mélanger les dates(1894, 1914, 1929,1931), par peur du traditionnel récit linéaire, et surtout, ce qui est plus grave car la pièce devient incompréhensible, les personnages, ou plutôt les rôles. Mme Marchewska estime trop haut son public car elle croit que chacun de nous connaît par coeur L'Ecole des femmes et peut la suivre dans le dédale de son adaptation. En effet, elle est tour à tour Eveline, Geneviève, Robert même, de la même façon que Philippe Lemaire est Robert ou Eveline. Les différences de ton que tous deux ménagent pour nous aider à comprendre restent bien insuffisantes, ce que Mme Marchewska a dû tout de même pressentir, puisque de temps à autre, les personnages qu'elle incarne sont apostrophés par leur nom, quand l'alternance des rôles s'accélère. On aurait préféré un bon dialogue...On se perd dans la généalogie, ne sachant plus de quel père ou de quelle mère il s'agit. On frise l'incohérence !

La mise en scène, hélas, n'aide en rien. Le responsable de cette navrante pauvreté d'invention n'a pas su donner aux acteurs "quelque chose à faire".Aussi, comme il faut

bien que tout de même ils bougent, on lève et baisse de temps en temps un store, on ouvre et ferme des tiroirs des tiroirs sans raison, on ôte et remet ses chaussons, se couche et se relève de son lit inlassablement, pour ne pas s'endormir, et on apporte et enlève toutes les dix minutes un plateau. Au cinquième ou sixième déplacement avec le plateau, c'est à hurler ! Certes la salle du Palais des Glaces ne se prête pas à de fastueux décors, mais Robert habite ici dans une chambre de bonne inconfortable. Nous imaginions l'homme plutôt cossu, amidonné de vertu et de sens moral et le voici déguisé en vieillard d'hospice, négligé, vêtu d'un compromis douteux entre le pyjama et le blaser. Pour achever le tout, on servait pendant les instants d'obscurité qui rythmaient notre ennui une sorte de mélodie de saxophone, bien fade et inadéquate à souhait.

Pourtant, Christiane Marchewska est une très bonne actrice. Nous avons beaucoup aimé sa présence, apprécié sa voix et l'invention du ton, et le débit. En somme, tout ce qu'il faut pour faire une excellente actrice. Mais pourquoi diable s'est-elle construite un texte absolument injouable ? Défi ou suicide ? Nous penchons pour le premier. L'École des femmes qu'elle s'est faite est un vrai "one woman show". Philippe Lemaire n'est qu'un figurant à peine utile, et toute la pièce repose sur une femme, sur la femme. En effet, gommée la scène si importante de l'extrême-onction, gommés les émois homosexuels de Geneviève, gommé le problème social. Mme Marchewska n'a été séduite que par un féminisme attardé et primaire, par la coalition mère/fille contre l'odieuse phallogocratie qu'elle a teintés de freudisme de vulgarisation.

Tout cela est franchement désolant. Ce n'est pas servir Gide que de le montrer ainsi, mais au contraire lui beaucoup nuire. Mme Marchewska a employé son réel talent et ses efforts à rendre complètement indigeste la trilogie déjà peu appétissante de Gide, et c'est regrettable. Pourquoi s'obstiner à vouloir monter des textes de Gide qui ne sont pas destinés au théâtre, ce qui ne se fait qu'en les mutilant, en les rendant méconnaissables, alors qu'il y a, tout à fait disponibles, les pièces mêmes de Gide qui valent au moins, et de loin, celle-là.

M. Bernard METAYER nous a promis une étude sur le film de Marc Allégret: Entrée des Artistes, heureusement repris sur A 2 le 11 février dernier.

Il nous transmet d'autre part la nouvelle suivante:
une Perséphone (celle de Gide - Stravinski) sera montée par P.L. Pizzi à l'Opéra de Nancy, en janvier 1987, conjointement avec une création d'André BON, sur un livret de Dominique FERNANDEZ, qui ne s'appellera peut-être pas Perséphone, mais sera en tout cas une nouvelle lecture du mythe.

Bernard METAYER

TRADUCTIONS DES OEUVRES DE GIDE:

A.Gide, Vrouwenschool. Rotterdam, Ed."Ad Donker", 1985./rééd.de la traduction en néerlandais de Jef Last(1952).Postface de S.Houpermans

ARTICLES SUR GIDE:

Eric MARTY, "A propos de La Porte étroite. Répétition et remémoration: Le nouvel Abailard" Revue des Sciences humaines - tome LXX - n° 199 - juiooet-septembre 1985, pp.79-105.

Michael TILBY, "André Gide, E. M. Forster, and G.Lowes Dickinson" The Modern Language Review, october 1985, Volume 80, Number 4, pp.819-832.

Peter SCHNYDER, "Gide face à Barrès". Orbis Litterarum, 1985, n° 40, pp.33-43.

Peter SCHNYDER, "Die unendliche Reise als Ausdruck metaphysischer Ungewissheit". Gerlmanisch-Romanische Monatschrift. Neue Folge-Band 35, 1985-Heft 4.Carl Winter-Universitätsverlag, pp.439-447./sur le livre de Pierre MASSON:André Gide: Voyage et écriture, Lyon(Presses Universitaires de Lyon), 1983./

Walter GORGÉ, "Thomas Mann aus der Sicht André Gides". Neue Zürcher Zeitung.Samstag/Sonntag, 7./8. Dezember 1985, n°285, p.66.

CONFERENCES:Le 1er mars 1986, au Centre Culturel Suisse(38,rue des Francs-Bourgeois,75003 Paris), dans le cadre de la rencontre BURCKHARDT-NIETZSCHE, qui comptait huit communications, nous relevons celle de notre ami, M.Peter Schnyder, intitulée: "Gide, lecteur de Nietzsche".

nos amis publient

Lise JULES-ROMAINS: Les Vies inimitables (Flammarion)
Ces souvenirs évoquent, avec beaucoup de scrupule et de fidélité, quarante années de vie exaltante auprès de l'auteur des Hommes de bonne volonté.C'est un témoignage sur une époque folle entre toutes:l'entre-deux-guerres.

René VAILLOT:Le Cardinal de Bernis . (Albin Michel)
Il s'agit d'une vie assez extraordinaire, celle d'un honnête homme, lucide quant à la mauvaise pente suivie par la monarchie française, admirateur des principes de 1789 avant la lettre, par ailleurs homme de culture, et d'une générosité de tous les instants, qui fit à Rome les derniers beaux jours du rayonnement français.

Serge BRINDEAU: Rivière de tout bois (poèmes)(Ed.St.Germain des Prés)

Ce recueil se veut anthologie et permet de suivre un poète d'une extrême concision, au point de laisser l'objet, l'arbre, la lumière parler d'eux-mêmes en un langage qui renverse l'ordre des choses.
Une très belle somme.

H.HEINEMANN

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1986

| | |
|---|------|
| Cotisation de Membre fondateur | 220F |
| Cotisation de Membre titulaire | 170F |
| Cotisation de Membre étudiant | 120F |
| Abonnement au <u>Bulletin des Amis d'André Gide</u> | 120F |
| <u>B.A.A.G.</u> , prix du numéro courant | 35F |

Les cotisations donnent droit au service du Bulletin trimestriel et du Cahier annuel en exemplaire numéroté(exemplaire de tête, nominatif, pour les Membres fondateurs). Pour l'envoi outre-mer par avion, ajouter 30F à la somme indiquée ci-dessus.

Règlements

- > par virement ou versement au CCP PARIS 25.172.76 A, ou au compte bancaire ouvert à la Banque Nationale de Paris de Cayeux-sur-Mer sous le n° 00006059022, de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRE GIDE
 - > par chèque bancaire à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRE GIDE, envoyé à l'adresse(cı-dessous) du Trésorier.
 - > exceptionnellement par mandat envoyé aux nom et adresse(ci-dessous) du Trésorier de l'A.A.A.G.
- Tous paiements en FRANCS FRANCAIS et stipulés SANS FRAIS

La date tardive de l'Assemblée Générale 1985 n'a pas permis de faire figurer dans le Bulletin n°69 ces nouveaux taux. Ceux de nos adhérents qui ont déjà versé leur cotisation 1986, ce dont nous les remercions, peuvent soit compléter leur versement, soit le faire à l'occasion de leur cotisation de 1987.

Marie-Françoise VAUQUELIN-
KLINCKSIECK Secrétaire Gle
15, rue d'Armenonville
92220 NEUILLY SUR SEINE
Tél. 16(1) 30 93 52 22

Henri HEINEMANN
Trésorier
59, avenue Carnot
80410 CAYEUX SUR MER
Tél. 22 26 66 58

Irène de BONSTETTEN
Antenne renseignements
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. 16(1) 45 27 33 79

Daniel MOUTOTE
Rédaction du BAAG
307, rue de la Croix de Figuerolles
34100 MONTPELLIER
Tél. 67 75 57 66

Claude MARTIN
Directeur du CENTRE D'ETUDES GIDIENNES
3, rue Alexis Carrel 69110 SAINTE FOY LES LYON
Tél. 78 59 16 05

Rédaction, composition, mise en page de Daniel MOUTOTE

Publication trimestrielle. Directeur responsable D. MOUTOTE
Comm. parit. 52103. ISSN 0044-8133. Dépôt légal avril 1986



Achévé d'imprimer sur les Presses de
l'Imprimerie de Recherche - Université Paul Valéry
Montpellier

ISSN 0044 – 8133
Comm. parit. 52103

SECTION ANDRE GIDE
Centre d'Etudes Littéraires du XX^e Siècle
UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER III
B.P. 5043 34032 MONTPELLIER CEDEX

PRIX DU NUMÉRO : 35 F